# Apprentissage de la vie, avec une dédicace à la mort





EDMOND THY

# APPRENTISSAGE DE LA VIE

AVEC

UNE DÉDICACE A LA MORT

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

1861

APPRENTISSAGE

# DE LA VIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



EDMOND THY

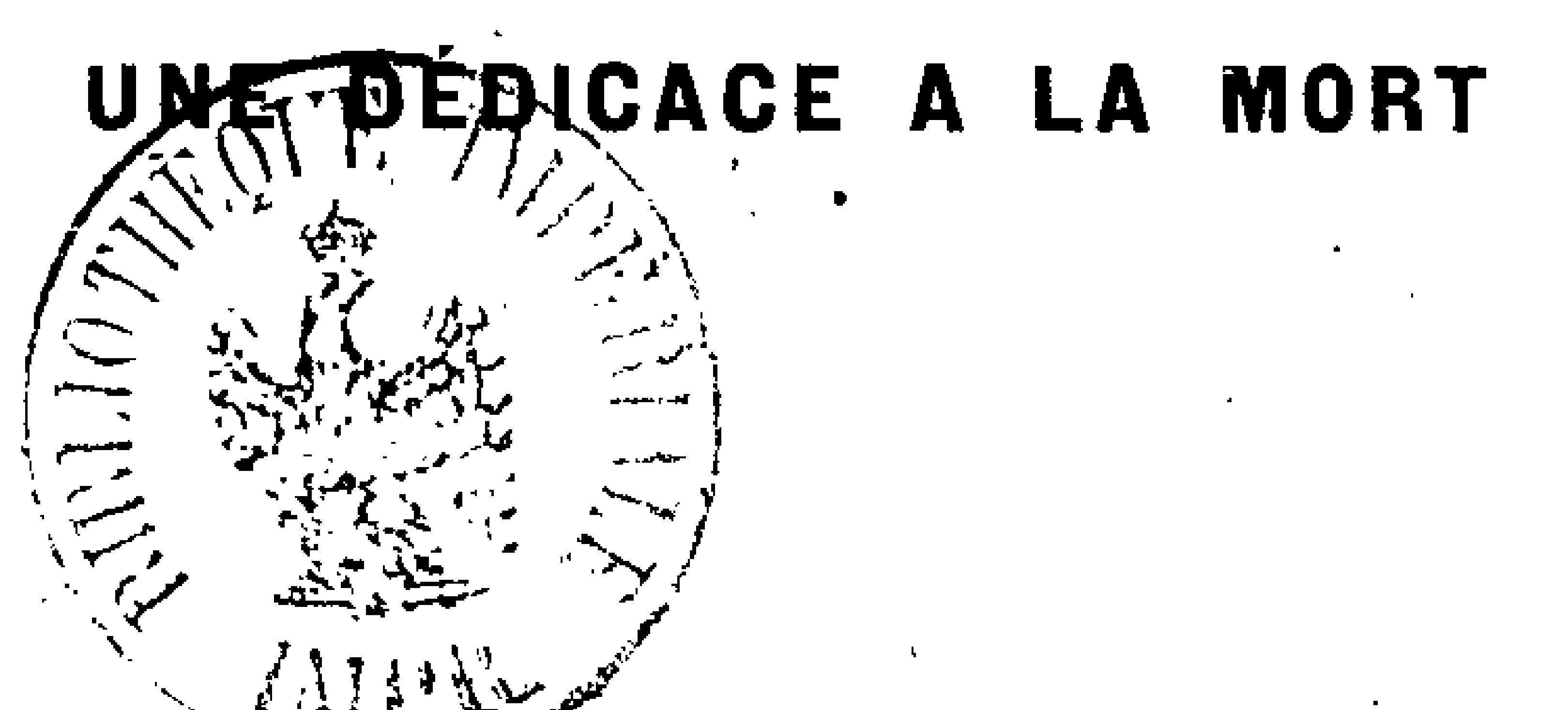
---

# APPRENTISSAGE

# DE LA VIE

AVEC

UNE DÉDICACE A LA MORT



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, — PALAIS-ROYAL 215

1861

# DÉDICACE A LA MORT

---

MADAME,

Je crois être particulièrement agréable à M. Rémy Doxal en vous dédiant ce livre, où votre souvenir revient si souvent.

D'ailleurs, à qui cet hommage est-il dû, si ce n'est à vous? Peu de gens de lettres vous font la cour; ce qui ne vous empêche point de très-bien accueillir leurs ouvrages. Soyez aussi bonne pour le mien, je vous en prie. A vous seule, vous valez tous les lecteurs.

Fille de la Vie (*filia pulchrior*), vous devez vous intéresser à ce que Rémy pense de madame Bios. Il ne respecte pas sans doute autant qu'il conviendrait les rides de cette pauvre sex-millénaire.

Mais pourquoi la vieille coquette se peint-elle le visage?

Avouez que les vieillards sont souvent bien gênants. Elle surtout (puisse le bon Dieu recevoir bientôt son âme!), elle a des infirmités dégoûtantes et de curieuses manies.

Comment se fait-il donc que vous soyez moins fêtée qu'elle?

Permettez-moi, madame, de vous exprimer tout l'étonnement que me cause l'espèce d'indifférence qu'on témoigne pour une personne aussi bienveillante que vous l'êtes.

Quand on vous a seulement aperçue, je ne puis m'expliquer qu'on vous oublie et qu'on perde — à accommoder madame votre mère dans son fauteuil, à l'aide d'un chauffe-pieds, de coussins, de lunettes et de pâte pectorale — un temps qui serait si bien employé à guetter votre passage dans le beau carrosse noir que nous vous connaissons. Car vous devez passer, madame, et vos laquais ont vite fait d'enlever le galant entourage de madame Bios.

Vous honorez trop, je pense, tous ces beaux messieurs, en leur donnant vos faveurs : ils n'en comprennent pas le prix. Je les suppose dignes de vivre indéfiniment entre une

cupidité, une gastrite, une déception, une honte et un faux amour.

En attendant que j'aie l'honneur de recevoir votre visite, je vous assure,

Madame,

de ma respectueuse sympathie.

Votre très obéissant serviteur,

EDMOND THY.

Paris, 20 janvier 1861.

# AVANT-PROPOS

Il ne faudrait point chercher dans Rémy un caractère plus mûr que ne l'a voulu faire l'auteur, et se fâcher ensuite de ne le point trouver.

C'est un enfant qui parle. Donc ses idées et les actions qu'il raconte de lui-même doivent se ressentir d'une grande inexpérience et d'une grande témérité.

Son scepticisme du lendemain est naïf comme l'étaient ses espérances de la veille. C'est un frère cadet de Werther : beaucoup plus jeune d'esprit, et aussi beaucoup moins bien de sa personne. Il a la même mère que lui, la nature humaine, mais il

ne paraîtra que trop qu'il n'a pas pour père le grand Gœthe.

Suivant l'auteur, un reproche que pourrait lui faire la critique serait de prétendre intéresser le public aux utopies d'un adolescent.

Pourtant, si elle admettait qu'il n'est point trop puéril de retracer les bizarres impressions produites par le monde sur un cœur d'élite, juste à l'instant où l'enfance y lutte avec la virilité; si, dis-je, la critique admettait cela, l'auteur est convaincu qu'il ne viendrait ensuite à l'idée d'aucune personne sensée de condamner son œuvre parce qu'elle manquerait de précision et de solidité. Autant vaudrait objecter contre le magnifique rêveur du *Francia* qu'il n'a pas encore de barbe.

Je sais qu'il est commode pour un écrivain de mettre sur le compte de son héros les imperfections dont il est coupable au moins autant que lui; et l'auteur de ce livre, très-jeune lui-même, est sans doute heureux de s'en pouvoir prendre à l'âge de celui qu'il fait parler.

En sorte que ce qui est simplement inconsistance dans ce livre aux yeux d'un observateur vulgaire sera pour ainsi dire, aux yeux d'un artiste, *marque d'art*.

Et voilà le parti qu'on peut tirer de sa maladresse.

Rémy *apprend la vie;* Il ne se flatte pas de la savoir. Ce n'est qu'à son dernier mot qu'il s'imagine en toucher le fond. N'est-ce point une excuse suffisante pour lui en même temps qu'une justification pour l'auteur?

Les circonstances de faits, dans ce livre, seront jugées vulgaires par les gens à la fois les plus affectés de vulgarité et les plus friands de choses rares, de choses si rares qu'elles n'arrivent que sur le papier. L'auteur confirme d'avance ce jugement.

Eh! mon Dieu, oui. Mais savez-vous pourquoi ce banal, ce commun, ce terre-à-terre? C'est par la malheureuse raison qu'il ne *fallait* pas y échapper; l'idée de l'auteur étant d'opposer le caractère très-distingué de Rémy aux événements misérables qu'il traverse.

En matière de roman, on doit différencier avec soin deux sortes de vulgarités : l'une consiste à refaire des romans déjà faits au moyen de quelques variantes; elle prend sa source dans l'imagination.

Messieurs les éditeurs en raffolent, et trop souvent, à leur exemple, le public.

L'autre est la reproduction fidèle de ce qu'on n'a pas lu; mais vu. Elle est de l'essence même de la

vie réelle, dont on ne peut rien dire sans la rencontrer. C'est la bête noire de ce pauvre Rémy ; la vilaine bête qui rôde toujours autour de lui, quoi qu'il fasse pour l'éviter ; l'ignoble truie qui a mangé l'amour nouveau-né du poëte ! et qui le mord lui-même si fort qu'il en pousse des éclats de rire ressemblant à des sanglots.

Il y a certains objets qu'il est décent de prendre par côté lorsqu'on en traite, à l'exemple de cette jeune fille qui, crayonnant l'autre jour au Louvre le torse du *Jason*, s'était placée de façon qu'elle n'avait point à reproduire ce que sa mère aurait été bien aise qu'elle ne regardât point trop longtemps.

La critique trouvera peut-être que l'auteur copie du tableau social des détails insupportables à de chastes yeux.

L'auteur s'imagine qu'elle en a vu bien d'autres, et que par conséquent elle ne doit point être femme à tant s'effaroucher.

D'ailleurs il n'écrit aucunement pour les demoiselles (il écrirait plutôt un peu contre), même pas pour celles qui se sentiraient le courage de dessiner le *Jason* tout entier.

---

# APPRENTISSAGE

# DE LA VIE

## I

2 mars.

Voici une lettre qui est bien en retard, mon cher André! Tu dois m'en vouloir de tant négliger ma correspondance avec toi.

M'en vouloir! toi, mon meilleur ami! Et pourquoi pas? Qui sait comment nous nous traiterons dans dix ans?

L'amitié va vite, si vite parfois, qu'elle échappe à ceux qui la suivent. Il faudrait la tenir en bride;

mais la main se lasse. On jette les rênes, on pose le fouet, et la pauvre bête marche comme elle peut. Aurons-nous meilleur poignet que les autres? Je l'espère, c'est-à-dire que je n'en ai pas la certitude.

Franchement, pour te dire de pareilles choses, je mérite déjà que tu me tournes les talons. Que veux-tu? Il fait bon douter. Douter, n'est-ce pas apprendre à s'affermir? Après cela, pense bien que je me défie de moi surtout. Je suis si fantasque malgré les meilleurs instincts du monde, qu'on ne saurait faire aucun fond sur ma ressemblance du jour au lendemain.

J'ai deux prismes à travers lesquels je regarde la nature humaine. Je les mets l'un ou l'autre à mes yeux, suivant mon humeur. Ils sont ainsi construits qu'ils ne décomposent chacun qu'une partie du spectre moral. Celui-ci fait luire les belles couleurs, celui-là les laides. Je voudrais bien qu'un enfant passât par là et, tout en se jouant, me brisât le dernier.

Oh! les illusions! A quoi pensent donc les gens qui cherchent à nous les enlever? Ils invoquent l'utilité. La plaisanterie est amère. Il n'est qu'une chose utile, c'est d'être heureux; qu'un moyen de l'être, c'est de ne pas voir le mal; et je soutiens que si l'on ne prenait pas le soin de nous le montrer tous les jours, nous ne le verrions pas. Il faut croire

qu'il existe avant de le reconnaître ; or, la foi s'apprend comme toutes les autres choses.

Ne vaut-il pas mieux être dupe qu'ennuyé? L'ennui me harcèle ; et c'est en partie pourquoi je t'écris. Voilà le bénéfice que tu as de m'avoir pour ami. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait à quoi s'en tenir sur l'amitié ; elle n'a jamais été que la fleur de l'égoïsme !

L'ennui est tout le fond de l'existence. Aussi remplacerait-on avantageusement l'axiome de Descartes par celui-ci : Je m'ennuie : donc, je suis.

En naissant, chacun de nous porte avec soi une écuelle d'argile : c'est la vie ; un pain bis : c'est l'ennui ; un tout petit flacon dont le bouchon à l'émeri ne s'ôte pas toujours facilement : c'est un peu de rire ; enfin, un gros baril : ce sont des larmes. Dans notre écuelle nous émiettons beaucoup de pain bis ; nous laissons tomber une à une quelques gouttes du petit flacon, et nous vidons du baril ce qu'il faut pour la remplir. Et quand cela est bien mélangé, arrive une gourmande qui nous prend l'écuelle des mains, avale ce qu'il y a dedans et la brise : c'est la mort.

Tu me demandes si je travaille ? — Non ; à moins que tu n'appelles travailler lire les poëtes et faire des vers. Je ne sors pas de là, au grand déplaisir de mon père, qui ne cesse de me sermonner sur ces

*sottises*, comme il nomme tout ce qui tient à l'imagination ou au sentiment vague de l'amour. Tout à l'heure il est entré dans ma chambre pour y prendre quelque chose. J'étais à ma table, la tête en l'air et reposant sur mon coude, dans une attitude extatique, plein de voix intérieures que je cherchais à traduire. Je n'ai pas eu le temps de baisser les yeux sur un livre de droit qui se trouvait à ma portée, ouvert à la même page depuis quinze jours : « Ah! pauvre imbécile! » s'est écrié mon père. Cela m'a secoué les nerfs si fort que j'ai bondi involontairement.

Il se peut, après tout, que mon père ait raison, et que je sois un jour de son avis. C'est ce qu'il me dit. Mais aujourd'hui je suis aussi choqué par la conquête de la réalité qu'il l'est par la recherche de l'idéal; et c'est en vain qu'il me célèbre les gens *utiles*. Apparemment je ne suis pas encore assez mûr pour comprendre la valeur qu'ils ont et leur supériorité sur les rêveurs. Seulement je ne leur conteste pas l'avantage immense de gagner de l'argent ; car j'estime excellente une cause qui produit de si précieux effets. Je voudrais être riche. Mais je suis trop fier. Je ne puis me résigner à faire des avances à la fortune; il faut qu'elle vienne me trouver. Penses-tu qu'elle y viendra?—Non.—Moi non plus.

Qu'importe! Le poëte est né pour produire des idées, des sentiments ou des sensations, comme le cerisier pour produire des cerises; et le philistin est né pour produire des reports, des requêtes et des marchandises de toute sorte, comme le chêne pour produire des glands.

Les cerises sont la pâture des merles, et les glands celle des dindons.

## II

16 mars.

Tu me grondes. Je m'y attendais bien. Je suis sceptique avant l'âge, dis-tu; c'est assez que je le devienne lorsque l'expérience m'aura mis les choses à nu. Je n'ai pas encore le droit de me plaindre et la plupart des jeunes gens envieraient ma position.

Quelle fatuité d'avoir pensé que Dieu dût mouler une petite nature humaine à mon usage!

Tu as raison, mon cher André; je m'incline bien bas. Absous-moi, je t'en supplie, ô mon confesseur! et je te promets de croire à l'amitié et à tous les désintéressements.

La maussaderie que tu remarques dans ma dernière lettre, et dont celle-ci conserve encore quelque teinte, ne sera pas difficile à comprendre pour toi qui me connais sur le bout de l'ongle.

Je crois qu'il n'est aucun autre à qui j'en voudrais donner l'explication, car les coups de langue ne me seraient pas ménagés.

Il est convenu qu'à vingt ans l'on doit être sans souci. Songer à s'amuser c'est là tout. Mais encore comment le faire? Les jeunes gens qui me font l'honneur de m'appeler leur ami y tâchent la plupart en jouant aux dominos, fumant leur pipe, et visitant les femmes brevetés s. g. d. g. Tout cela m'ennuie mortellement.

Sais tu pourquoi je suis triste? Je me suis analysé et je l'ai découvert. C'est qu'il me faut de l'amour. Qu'il vienne un rayon de soleil, et les nuages seront dissipés. Mais j'ai le malheur de n'être point amoureux. J'ai le malheur plus grand encore de me croire incapable de le devenir.

Je ressens pour la femme en général un goût que mon âge excuse, s'il ne le légitime pas entièrement.

Je voudrais, comme lord Byron dans son adolescence, que l'espèce femme tout entière n'eût qu'une seule bouche de rose afin de *les* baiser toutes à la fois du nord au midi... .

Mais cependant que je les désire toutes, je n'en

aime aucune. C'est que je n'ai pas trouvé celle qui me pourrait donner tout ce que je lui demanderais.

Peut-être mon heure n'a-t-elle pas encore sonné. J'écoute et je n'entends rien. Je me lasse d'avoir l'oreille et le cœur aux aguets. Aussi j'envie presque le sort de ceux chez qui l'amour n'est qu'une affaire de sens.

La Fontaine voyait une tête de femme au corps de la lune. Je la vois comme lui. Mais j'ai le tort de regarder toujours celle-ci de préférence aux autres.

## III

25 avril.

Il fait un temps superbe. Mon jardin est en fête. La séve monte aux arbres qui bourgeonnent de tous côtés. Les oiseaux commencent à chanter et à frétiller des ailes. Mes pigeons romains se font des galanteries sur le bord du colombier. Le mâle roucoule de charmants madrigaux à sa maîtresse, et celle-ci ne paraît pas mal les accueillir. La petite

chatte que nous appelons Miss, la fille de notre vieille Hermine, joue avec les feuilles des primevères, et fait de sa patte friponne des gestes pleins de gentillesse. Elle me regarde de temps en temps comme pour quêter mon admiration, que je ne lui ménage pas à la pauvrette, puis, fière d'attirer mes yeux sur la comédie qu'elle exécute, elle recommence à gambader, et me voilà de la gaieté pour toute la journée. Merci, petite amie ; je vois que tu me veux du bien; et si tu ne penses qu'à toi, merci tout de même. Je ne dois pas troubler ma joie en sondant les causes; il suffit que les effets soient bons.

Je ne suis pas en disposition de travailler par cette belle journée. Pourtant il me pèserait de la passer oisivement. Me promener? mais je suis seul. Avec qui puis-je frayer ici? Personne n'est assez fou pour comprendre ma folie et m'en donner la réplique. Tu es le seul homme raisonnable qui puisse à l'occasion endosser la camisole.

Rester? A quoi faire? à lire? Tous les livres me paraissent ennuyeux. Si je savais la musique ce serait bien le moment d'en faire. Que ne me l'a-t-on enseignée! Les parents devraient penser à tout.

Un vrai besoin pour moi serait d'être à genoux devant une femme, de lui baiser les mains, de la regarder dans les yeux et de lui dire toute la jour-

née que je l'aime, et encore que je l'aime, et toujours. C'est ce que me crie le sang de mon cœur.

Oh! le bosquet d'Eaubonne!... Madame d'Houdedot et le banc de gazon.... la cascade à côté.... l'acacia tout chargé de fleurs.... Et mes vingt ans!

Moi, pauvre enfant qui n'ai point joui des caresses de ma mère, j'ai ignoré la femme en ce qu'elle a de plus chaste. Aussi, pour que tout fût dans l'ordre, me faudrait-il être l'objet d'un amour quasi maternel. Une créature que je trouve admirable quand tant d'autres l'ont flétrie, c'est madame de Warens. Quel bonheur à Rousseau de l'avoir rencontrée! Elle l'a fait le beau génie que nous connaissons. Comme moi, Rousseau perdit sa mère tout jeune encore, et cette perte immense, que l'enfant ne conçoit bien qu'à l'instant de devenir homme, l'avait laissé à des mains viriles. Aussi en garda-t-il quelque chose de farouche jusqu'à son arrivée à Annecy. C'est une autre dame de Warens qui pourrait avoir une bonne influence sur moi. Mais en vain je l'appelle de mes vœux.

Il n'y en aura jamais qu'une seule!

## IV

5 mai.

Je suis bien aise, mon cher André, que tu prennes goût au barreau. De toutes les professions libérales que je connais, celle d'avocat me semble une des plus belles, et je regrette que ma mauvaise tête m'écarte du droit. Je crains de ne jamais faire usage de mon diplôme, si je l'obtiens. Tu es mieux avisé que moi; tu es plus fort. Quelque bienveillant accueil que tu aies reçu à B..., tu dois évidemment t'y trouver à l'étroit, et ce qui ajoute à ton mérite, c'est de subir tant d'infériorités vaniteuses, sans laisser transpirer la pitié que te font ces nains montés sur des échasses. Je suis payé pour savoir ce qu'on souffre parmi les habitants d'une bourgade, et, si le temps ainsi que la patience ne me font défaut, je compte me venger de la mienne en écrivant l'histoire de ses mœurs, histoire curieuse s'il en fut. Il ne s'agit que de se baisser pour ramasser des trésors. Les romanciers sont de singuliers personnages de chercher une intrigue et jusqu'à des

détails lorsqu'ils ont tout sous la main. Il n'y a qu'un auteur, c'est le monde! et la plus grande originalité que nous puissions avoir consiste à le plagier.

J'ai passé une bonne journée par monts et par vaux. Toutes les fois qu'il m'arrive de humer le grand air, je m'aperçois que mon âme en est rafraîchie autant que mon corps. Ce soir, au dîner, je pépiais comme un oiseau. Mon père était tout heureux de me voir le front éclairci. Ils sont gais quand nous sommes gais, sombres quand nous sommes sombres, ces pauvres parents que nous détestons beaucoup, mais que nous aimons encore plus.

J'avais à la campagne avec moi mon vieil ami Montaigne. Quel brave homme! Quel homme de bon conseil! Le long du chemin il m'a dit une foule de choses très-vraies. Mais comme on ne se gêne pas dans la compagnie de ses amis, j'ai fini par ne plus l'écouter. Bientôt j'ai trouvé un rocher de superbe apparence; sur lequel je me suis étendu à la façon de Prométhée. Il n'est pas venu de vautour me ronger le foie : c'est apparemment parce que je n'ai point dérobé le feu du ciel! Hélas!

Cinquante pieds au-dessous de moi s'étendait une vallée verte et blanche, où les pâquerettes étaient presque aussi nombreuses que les têtes d'herbe.

Les peupliers qui la longeaient se balançaient mollement, poussés par le vent printanier, et ma vue se portait tantôt sur leurs lignes d'ombre serpentant à travers le pré, tantôt sur ce moelleux des touffes qui caresse l'œil, comme le bruissement d'une cascade caresse l'oreille, comme une poignée de millet caresse la main.

Le silence n'était troublé autour de moi que par le hélement de trois bergers, placés de distance en distance presqu'au bout de mon horizon, et rappelant à l'ordre bœufs ou moutons. J'ai pu rêver à mon aise, et, en état de demi-lucidité, j'ai fait à ton intention le sonnet que voici :

S'il est vrai qu'un bon ange écoute la prière
Que nous faisons à Dieu, pour la lui répéter;
S'il est vrai qu'il nous berce et s'asseoit sur la pierre
Où chaque homme à son tour a fini de douter;

Mon invisible ami, dis-moi, quand ma paupière
S'abaissant sur mes yeux, tu viendras les fermer;
Dis-moi si j'ai de vie encor longtemps sur terre,
Ou si je vais mourir et dans ton ciel aimer.

Vois-tu, si j'entendais sonner mon agonie,
Je me préparerais à la sainte harmonie
En jouant les accords les plus beaux de mon cœur.

Oh! je serais poëte, et ma mort serait douce.
Je changerais de globe avec moins de secousse
Que le rossignol d'arbre, ou l'abeille de fleur.

Ce sonnet est triste, mais il respire une douce tristesse; une tristesse qui croit et qui aime, non pas celle qui m'accable le plus souvent, celle qui doute et qui méprise. Après l'avoir écrit avec un mauvais crayon sur de mauvais papier, je l'ai lu et relu, puis j'ai quitté mon rocher et descendu le coteau par un petit sentier fort escarpé. Je me suis trouvé bientôt au pied d'une source d'assez mince eau, mais si limpide que ça a été un bonheur pour moi de me mettre à *quatre pattes* et d'y boire à même les lèvres.

Pendant que je lapais une longue gorgée, j'entendis distinctement un gros baiser qui devait être donné et reçu à quelques pas de moi. Si j'ai l'ouïe bonne, c'est bien pour ces choses-là, mon cher André. Je me levai; je regardai à droite, je regardai à gauche : personne. Seulement le mot adieu fut prononcé. Je ne savais de quel côté m'avancer, afin d'être témoin discret d'une scène que je pressentais être charmante. A tout hasard je marchai vers un petit bouquet de bois (les bois ayant été d'âge en âge le refuge des amoureux). A peine eus-je fait trois pas que j'aperçus une jeune paysanne courant à toutes jambes à travers les prés. Il me semble la voir encore, penchée dans sa course comme les herbes elles-mêmes. On eût dit de la Diane chasseresse. Non pas telle qu'on la fait en sta-

tue où elle sent le boudoir d'une lieue, mais telle que les poëtes l'ont comprise et qu'elle aurait été s'il lui avait plu d'exister pour de vrai.

Veux-tu que je te fasse son portrait? Elle est de taille moyenne. Sa peau est blanche à gonfler de dépit nos belles dames; ses yeux sont *couleur de violette* comme ceux de la Juliette d'Henri Heine; ses joues sont deux pommes d'api, ses lèvres deux cerises que le bon Dieu a évidemment mises là pour qu'elles soient cueillies. Trop peu de ses beaux cheveux blonds sortent de sa *pantine;* mais voici ce qui est arrivé : dans un mouvement qu'elle a fait pour se redresser, sa pantine est tombée, et la chevelure de s'éparpiller.

Une chose que tu ne sais pas, sans doute, c'est que les paysannes de notre pays tiennent à pudeur de n'être pas vues tête nue par les hommes. La pauvre enfant a été fort troublée. L'embarras qu'elle a eu pour rassembler ses cheveux m'a permis de la voir longtemps dans toute sa beauté. Elle avait un justaucorps et un cotillon en indienne bleue; et elle les portait comme je souhaiterais à nos citadines de porter leurs lés et leurs volants soyeux. Sur ses épaules un mouchoir bleu et noir froncé au-dessous de la nuque, terminé en pointe par derrière et fixé au bas de la taille par une épingle, tandis qu'il croisait sur les deux seins et dérobait ses extré-

mités sous un tablier de lustrine noire. Je ne me console pas de n'avoir point vu ses pieds ; mais ils étaient enfouis dans l'herbe; à coup sûr ils doivent être jolis, car sa main est faite au moule. Elle disparut dans un taillis voisin.

Revenu du charme qui me captivait, je me reprochai d'avoir fait envoler la colombe; puis je me rappelai qu'elle n'était pas seule à l'endroit d'où je l'avais vue partir et qu'elle avait laissé en s'enfuyant le *donneur* de baisers.

Je ne tardai pas à voir un jeune homme en blouse de toile blanche avec filets rouges au col et aux poignets. Il regardait autour de lui d'un air inquiet. Quand il m'aperçut il baissa les yeux, se tira une mèche de cheveux d'une main et de l'autre souleva son chapeau de paille nattée.

« Bonjour, » lui dis-je, et je lui tendis la main.

Il releva timidement les paupières pour s'assurer que je ne me moquais pas de lui, puis il les rabattit en mettant sa main calleuse dans celle du monsieur.

« Sans vous connaître plus, ajoutai-je, je sens que je suis votre ami. J'aime ceux qui s'aiment. Elle est bien jolie, cette fillette qui était tout à l'heure avec vous ! »

Le paysan rougit jusqu'aux deux oreilles et moi je rougis de l'avoir fait rougir. Il vit bien à cela

que je n'étais pas méchant, et tout en gardant sa délicieuse sauvagerie, je suis certain qu'il regretta moins de m'avoir rencontré. Cependant il ne répondit pas.

« Pourquoi ne me dites vous rien? continuai-je; est-ce que vous croyez que je veux troubler votre bonheur?

— Vous, monsieur, oh! non; mais je ne suis pas heureux!

— Qu'avez-vous donc qui vous en empêche? n'a-t-elle pas d'amitié pour vous?

— Marianne?

— Oui, Marianne.

— Oh! si fait! Depuis qu'elle est grande fille, elle m'a toujours dit qu'elle ne faisait attention qu'à moi parmi tous les garçons : les autres, elle ne les regarde seulement pas. Il n'y a que son père, sa mère et son petit frère Charlot qui l'embrassent comme je le fais.

— Vous voudriez la prendre pour femme?

Le paysan devint pourpre et des larmes miroitèrent dans ses yeux.

— Oh! oui je le voudrais!

— Elle le veut aussi, sans doute?

— Oui.

— Alors que vous manque-t-il?

— Elle est riche, elle; moi, je n'ai pas de biens.

— Et votre travail?

— Oh! je laboure rais avec courage les champs du père Audier; mais ce n'est pas de l'argent ni des terres, le courage. Tout le monde ne voit pas ce qu'on vaut. Le père Audier trouve que sa fille est trop relevée pour un garçon qui n'a pas un sou vaillant. »

Et le jeune paysan pleura à chaudes larmes. Je respectai sa douleur. Quand elle fut un peu apaisée :

« Où demeurez-vous? lui dis-je.

— Je suis domestique à la Flue, me répondit-il, là-haut, à cette maison que vous voyez près de ces deux berges de paille.

— N'est-ce pas dans cette direction qu'est allée Marianne?

— Oui, c'est là qu'elle demeure.

— Alors vous habitez avec elle; vous la voyez tous les jours?

— Oui, mais devant le monde je ne fais pas mine d'avoir autant d'amitié pour elle que j'en ai véritablement. Quand nous voulons nous parler, nous venons ici : c'est convenu.

— Ah! et qu'est-ce que vous vous dites?

— Marianne me dit : « mon bon Pierris, je t'aime bien, va! » puis elle met sa tête sur mon épaule. Je l'embrasse sur les deux joues et je lui dis : « je t'aime bien, va, ma bonne Marianne! » Nous recommen-

çons encore, et ça n'en finirait pas si nous ne craignions que le vieux ne nous vît.

Le petit Charlot vient quelquefois avec Marianne, mais il n'en dit rien. Il m'aime autant qu'elle, lui. Nous dansons une ronde tous les trois; nous jouons à *tu l'as*, ou bien encore nous nous poussons à qui se fera tomber. »

Comme Pierris achevait ces mots, un homme descendait le versant de la colline sur laquelle est bâti le hameau de la Flue. Il avait un large chapeau de feutre noir un peu usé, un gilet à manches, un pantalon composé de pièces multicolores, et sur l'épaule une lourde pioche. Son pas était celui d'un homme qui s'estime et sent très-bien qu'il a du foin dans ses sabots.

Dès que le jeune paysan l'aperçut :

« Ah ! fit-il ! je suis perdu ! Voici le père Audier ! » Et il s'échappa comme un lièvre en passant derrière le petit bois pour n'être pas vu de son maître, qui descendait toujours.

J'aurais dû rester et causer un peu avec Audier afin de l'intéresser, s'il était possible, à mon nouvel ami; mais je ne sais quelle mauvaise inspiration me poussa à ne le pas faire. Je pris le chemin de la ville en me promettant bien toutefois de retourner promptement prendre des nouvelles du donneur de baisers.

Voilà une aventure, mon cher André, dont on pourrait tirer tout un roman champêtre. Peut-être l'écrirai-je lorsque j'aurai recueilli de nouveaux détails, ne fût-ce que pour te le dédier. A coup sûr, je reverrai les amoureux de la Flue, et si je puis être le génie protecteur de leur naïve passion, je le serai. Bon! je suis en possession de rendre heureux les autres, mais moi-même je ne le suis pas. Qui me donnera une Marianne, à moi? une vierge qui m'aime? dût-elle avoir un père aussi dur que le bonhomme Audier. Qui me donnera même une femme pour qui j'aie de l'amour, dût-elle ne pas m'aimer? Mon cœur serait occupé; je saurais à qui rêver. Au lieu que maintenant je roule dans mon esprit un être dont ma pensée ne peut tracer les contours, une ombre, moins qu'une ombre encore, et je meurs de la soif que j'ai de saisir l'insaisissable.

## V

15 mai.

N'est-ce pas désolant que cette pluie qui nous est arrivée on ne sait pourquoi, et nous quittera on ne

sait quand, m'empêche de faire mon pèlerinage à la Flue! Je n'ai l'esprit nulle autre part. Je ne puis revenir de l'adorable surprise que j'y ai trouvée.

Jusque-là je croyais que deux paysans ne s'aimaient avec délicatesse que dans les romans de George Sand; et ma propre observation vient de me démontrer qu'il en est autrement. Je suis enthousiasmé.

Mon père me tracasse toujours pour que je travaille au droit; et j'y suis assidu moins que jamais. Comment, lorsque je me sens des ailes, m'assujettir à les replier afin de marcher à petits pas? Cela me fait rire de dépit. Il serait étonnant qu'ayant une dizaine d'années à vivre encore, un peu au-dessus, un peu au-dessous, je me misse l'âme à la torture pour avoir une position sociale. Je mourrais rien que de l'obtenir.

Puisque la vie humaine est un rêve, à ce que pensent les philosophes, celui qui vit le plus sagement est celui qui rêve le plus. Ce que je dis là doit être renversant aux yeux d'un avocat. Mais n'es-tu pas doublé d'un poëte? Fi de l'homme de loi!

« Tu manqueras ta vie, me dit quelquefois mon père; tu manqueras ta vie, mon pauvre enfant! »

Manquer ma vie, la belle affaire! Outre que cela n'importe guère à mon prochain, cela m'est très-indifférent à moi-même. Je suis si régulièrement

maladroit à tous les jeux, que je tâche d'abord de m'abstenir. Mais s'il n'y a pas moyen, je m'attends à perdre et n'en ai pas de souci. Par exemple, un forain m'arrête-t-il devant son billard anglais; j'ai la certitude à l'avance que toutes mes billes vont s'aligner dans la dernière case, celle qui ne gagne rien du tout. Pour moi, point de tasse peinte, ni de verre taillé; point de petit panier, point de petits sabots en porcelaine.

Ce que je *ne manque* pas du moins, c'est de m'en aller; car je suis las d'avoir le dos penché, les pieds dans la boue et tant de philistins autour de moi.

Le 18 novembre 1839, je débouchais sur la place de l'Existence; une place très-laide, ressemblant beaucoup à la place Bautel, à N.... J'allais tout droit au cimetière pour y occuper la plus belle position sociale que je connaisse; celle qui les couronne toutes.

Plus heureux que beaucoup de gens qui suivent les filières, j'arrivais d'emblée. Je portais dans les plis de mes langes certain brevet de *délicatesse* qui devait me faire fort bien accueillir à la cour de Sa Majesté la Décomposition.

Le bon Dieu, qui tenait la boutique du monde et la tient encore, s'écriait sur la place: « Venez, venez! ce n'est pas cher, on gagne à tous les coups. »

Par instinct et comme si je me fusse défié de ce

boniment, je voulus passer ma route et me rendre où tu sais.

Ah ! bien oui ! Il vint à moi, m'amena près de la boutique et me mit ses engins de loterie dans les mains. Impossible d'y échapper.

Je n'en suis pas encore quitte. Et malgré l'annonce du bon Dieu, je trouve que cela coûte très-cher, d'autant plus que je perds à tous les coups. M'y voilà façonné pourtant.

Qu'on ne me dise donc pas : Prenez garde de manquer votre vie ; aussitôt je répondrais : Soyez tranquille, je ne manquerai pas ma mort. Car je suis fatigué d'avoir l'entendement perplexe, l'âme salie, et tant d'insupportables mortels à mes côtés.

Quant à ceux qui auront *réussi leur vie*, c'est-à-dire ramassé de la fortune et rempli de brillantes fonctions sans compter les fonctions digestives, en seront-ils très-avantagés au bout d'un quart d'heure de décès ? Hélas ! leur corps sera aussi gris que le mien, et leur âme ne sera pas plus blanche, quoiqu'ils aient touché beaucoup d'argent et porté de l'hermine sur leurs épaules.

Tu as connu sans doute à N..... madame Masseuil, que tout le monde y remarquait, tant elle était belle et distinguée.

Eh bien, mon cher André, nous venons de rece-

voir, mon père et moi, une lettre de convocation à ses funérailles.

Je suis navré. J'avais pour la pauvre femme une bien grande sympathie. Je me sentais comme embaumé lorsqu'elle avait passé près de moi. J'en avais fait en quelque sorte mon ange gardien; à son insu, car je ne lui ai jamais parlé! Je ne veux point aller à son enterrement; j'y fondrais en larmes, ce qui paraîtrait ridicule ou peut-être même étrange. Notre monde est ainsi, qu'il faut cacher ce qu'on a de grand en soi avec la même précaution qu'on mettrait à cacher ses vices s'il n'était de mode de les étaler au grand jour.

Combien de fois j'ai joué cette comédie devant des camarades stupides qui m'avaient souvent raillé de ce qu'ils appelaient mes illusions. Me répétant cet éternel: « Vous êtes bien jeune, mon cher; plus tard vous ferez comme nous. » Ferai-je comme eux? Est-il possible qu'un jour ce qui me répugne à présent me paraisse tout naturel?

Non! mille fois non! Parce que ces gens-là vous voient taillés à peu près comme eux, ils ne peuvent s'imaginer que vous ayez une âme toute différente de la leur. Il est dommage que le corps d'un poëte ne soit pas toujours mieux, mais souvent moins bien que celui d'un philistin. Il faudrait, pour que cet animal vous respectât un peu et vous jugeât su-

périeur à lui, avoir le nez en forme de lyre. Il ne croit que ce qu'il voit, et il voit si peu de chose!

Mais s'ils avaient raison, ces imbéciles; si ceux qui n'ont pas soupçonné, voulu, essayé une vie tant soit peu supérieure, ils étaient fondés à me dire dans quelques années, alors que mon esprit et mon âme se seraient usés à scruter l'œuvre divin sans produire de grandes conceptions :

Vous voyez bien que vous n'êtes qu'un sot. A quoi êtes-vous arrivé? De quoi vous ont servi vos projets de jeunesse?

Ne vous souvient-il pas du rire moqueur qui accueillait votre ambition mal cachée? Cela aurait dû vous éclairer. Par quelle fatuité, mon pauvre monsieur, vous croyiez-vous donc capable de réaliser ce que nous ne nous avisions seulement pas d'entreprendre? Tant pis pour vous, vous avez gaspillé votre temps. Il fallait le dépenser plus fructueusement. La vie est courte; c'est à peine si l'on peut tirer de son industrie de quoi être riche après sa mort.

Pendant que vous bayiez aux étoiles,

Moi, je transcrivais des grosses chez un avoué, en allongeant les mots et élargissant les lignes le plus possible;

Moi, j'étais commis à l'enseigne du *Roi d'Yvetot*, chez un marchand de bas de coton;

Moi, je copiais des actes d'accusation dans un parquet;

Moi, j'étais expéditionnaire au ministère de l'intérieur;

Moi, j'étais employé chez un banquier;

Moi, j'écrivais sur commande, dans un journal : articles de fond ; articles de forme ; sur la politique, la littérature, les beaux-arts et même les modes;

Et maintenant...

Moi, je possède une étude qui me rapporte, bon an mal an, vingt-cinq mille francs, sans compter que j'ai fait un mariage superbe et que l'on m'a nommé membre du conseil général, jusqu'à ce que l'on pense à me faire député.

Moi, j'ai succédé à mon patron du *Roi d'Yvetot*; c'est-à-dire que je gagne cinquante mille francs en moyenne. Je suis juge au tribunal de commerce et très-influent.

Moi, je suis conseiller, on vient de me décorer; je préside les assises; et il paraît toujours à mes résumés que j'ai copié jadis des actes d'accusation Je déteste mon premier président ; mais je vais le voir tous les mardis, et je lui fais mille prévenances, parce que j'espère être président de chambre.

Moi, je suis chef de bureau au ministère de l'in-

térieur, et comme dans un grand journal je viens de faire un article très-louangeur sur un ouvrage assez misérable qu'a publié mon ministre, je suis convaincu que je serai nommé chef de division à la première vacance, avec la croix d'officier.

Moi, je suis devenu l'associé de mon patron de banque, parce que j'ai eu l'intelligence de lui transmettre une idée financière qui nous a fait gagner des millions presque honnêtement.

Moi, je suis directeur d'un théâtre; j'ai des bénéfices superbes et le droit du seigneur sur mes petites actrices.

Tandis que vous, mon brave, vous n'êtes qu'un poétereau inconnu; nulle famille n'a voulu vous avoir pour gendre, et force vous a été de prendre une vieille drôlesse qui vous trompe. Vous avez à peine de quoi dîner; vos habits sont sales; vous nous paraissez fou lorsque, surmontant notre honte, nous approchons de votre personne.

Tenez, encore un conseil : tâchez d'entrer chez un huissier comme clerc aux appointements de 1,200 francs; cela assurera le pain de vos vieux jours.

Bien sûr, bonhomme, votre cercueil n'ira pas au cimetière avec la même pompe que le nôtre!

## VI

23 mai.

Tu sais, mon cher André, que je ne vois personne ici. Quand je sors de chez moi, c'est le soir. Je m'arrange de façon à me promener hors de ville, et je n'y rentre que vers onze heures et demie, alors que tout le monde est couché, depuis le premier président jusqu'au dernier commissionnaire de la place Bautel. Je reviens le plus souvent avec des vers plein l'esprit. Hier je revenais le cerveau vide; aussi étais-je mécontent comme le chasseur dont la carnassière est plate, comme le pêcheur qui ne rapporte que ses filets. Cependant le ciel était beau de sa pleine lune et de ses myriades d'étoiles. J'avais passé une heure, une grande heure à l'Opéra avec le rossignol pour ténor, le crapaud pour basse-taille, et pour chœur les rainettes.

Je ne sais si c'est par hasard ou sous l'influence secrète de ma destinée qu'au lieu de suivre la rue Cabane, que je prenais habituellement pour me rendre chez moi, j'en suivis une autre, la rue Lavas-

sine, qui fait croix avec la rue Saint-Louis, qu'habite M. Masseuil. Quand je fus au point d'intersection, mes yeux se portèrent avec attendrissement vers cette maison que vient de désoler une si cruelle mort. Je m'arrêtai. La rue était déserte; aussi je pus, sans être accusé de jouer la comédie, me croiser les bras sur la poitrine et penser au néant de la vie à l'endroit même où le cercueil d'une charmante personne était passé quelques jours plus tôt. J'étais dans cette attitude depuis des minutes, et je sentais grelotter de froid mon âme comme si elle avait touché la pierre d'un tombeau, lorsque j'entendis le léger claquement d'une croisée qui s'ouvre. Je tressaillis; puis, levant la tête, j'aperçus une femme au balcon de la maison Masseuil. J'étais dans l'ombre; j'eus le soin de me dissimuler encore davantage en m'accolant au mur, puis retenant mon souffle à deux poumons, je me mis à regarder.

Elle était habillée de noir, des larmes lui tombaient sur les joues; par instants elle joignait les mains et fixait les yeux vers le ciel, par d'autres elle se cachait la figure dans son mouchoir pour étouffer ses sanglots. De même que l'ombre qui m'environnait m'empêchait d'être vu, le reflet de la lune la mettait en lumière; aussi rien d'elle ne m'échappa, jusqu'à ses traits. De beaux cheveux noirs ondés bien arrangés d'eux-mêmes, de grands

yeux de pareille couleur, sous un front reflétant l'intelligence et la délicatesse du cœur, un petit nez merveilleux de forme, une bouche aux coins relevés, un cou d'une sveltesse indescriptible, une tournure de déesse... Je ne conçois pas que j'aie attendu si longtemps pour trouver ces mérites incomparables à mademoiselle Adeline Masseuil. Il y a quelques jours, elle me semblait encore une enfant; je n'y faisais pas la moindre attention, et quand elle passait avec sa pauvre mère, l'émotion qui me prenait ne tenait point à ce qu'elle fût là.

Hier soir, c'est bien elle qui a fait battre mon cœur; je ne l'aime pas, mais je sens que je l'aimerai. Dieu soit loué de m'envoyer un amour! Je ne pouvais pas quitter mon coin de mur tant qu'elle était au balcon. Elle m'aurait vu sortir de ma cachette, et se serait effarouchée qu'un étranger l'épiât dans ses chagrins. Je ne le voulais pas non plus, car il ne me lassait pas de la contempler. Enfin elle rentra; la porte-croisée se ferma derrière elle. Et moi je partis. Je me mis au lit, où je rêvai sans dormir.

## VII

25 mai.

Enfin elle vient de s'épanouir en moi la fleur d'amour. Elle m'embaume le cœur et le rend délicieux à habiter. Toutes mes pensées aspirent avidement le parfum qui s'en échappe ; toutes admirent les couleurs diaprées dont elle est peinte ; ces belles couleurs où se décompose Adeline comme la lumière dans l'arc-en-ciel. Les cheveux bordent de noir la corolle, qui est aussi blanche que doit l'être le corps de ma bien-aimée ; les joues y sèment du rose pâle, et l'œil tout ce qu'on peut imaginer d'étincelant.

Elle ne se flétrira point la fleur d'amour qui croît dans mon cœur, elle grandira ; elle s'élèvera jusqu'à Dieu, et jamais, jamais ses pétales ne se sépareront de la tige ; jamais ils ne joncheront le sol, comme à l'entrée de l'hiver font ceux des roses.

Adeline seule aura le droit de voir cette fleur, seule avec mes pensées. N'est-elle pas la sienne ? N'est-ce point elle qui l'a plantée d'un de ses regards ? Seule elle aura le droit de la sentir et de

récolter sur la tige inépuisable un bouquet mille fois plus beau, mille fois plus odorant que tous les bouquets respirés par les belles dames inaimées.

Je la laisserai, mon Adeline, changer à son gré la disposition de mon cœur; car elle y doit vivre, et j'entends que ce soit son paradis terrestre.

Depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, j'ai passé vingt fois au moins sous les fenêtres d'Adeline; ce qui fait une moyenne de trois fois par jour. Je ne l'ai pas vue, pas du tout. Hier il m'est venu une idée bizarre.

Un joueur d'orgue était posté dans la rue Lavassine, devant la maison Thibeau. Son orgue chantait à perdre haleine, mais les sons ne venaient pas. Je lui ai donné cinquante centimes et je lui ai recommandé de jouer dans la rue d'à côté, devant la maison Masseuil, que je lui indiquais du doigt, jusqu'à ce qu'on lui jetât de la monnaie. Il n'a pas manqué d'y aller, et cependant je me suis réfugié dans la chambre d'Adolphe, laquelle est presqu'en face de la maison Masseuil, comme tu le sais. J'ai fait chez Adolphe une entrée d'énergumène. Il ne savait à quoi rapporter mes extravagances. Je riais aux éclats en bondissant au plancher. Il était à son piano, sur lequel il tapote aussi mal que le premier venu. Je me suis un peu mêlé du clavier à sa grande fureur, et puis je l'ai laissé continuer tout seul

pour me mettre à la fenêtre et attendre l'apparition que j'avais provoquée.

Au bout de vingt minutes, personne ne se montrait. Mon homme, qui regardait à droite et à gauche, m'aperçut et me fit un signe de désespoir que j'interprétai ainsi : Assez joué pour cinquante centimes; si vous voulez que je continue, doublez du même.

Je ne me le fis pas répéter. Je descendis chez la mercière et je lui changeai une petite pièce pour dix sous, que je jetai de la fenêtre d'Adolphe les uns après les autres, comme on jette des pierres. Pour le coup, Adolphe songea fortement à me faire interdire.

Et l'orgue allait toujours : c'était un tonnerre d'harmonie.

Une demi-heure s'écoula, dont chaque minute fut une minute d'impatience. Enfin la fenêtre du balcon s'ouvrit et j'aperçus... devine qui?... La servante... Cela devait être. Elle jeta un gros sou, puis se retira. Tu dois juger de mon désappointement. Je ne l'ai pas fait paraître à Adolphe, et la conversation s'est engagée entre nous pour ne cesser qu'à l'heure du dîner.

Ce pauvre garçon est toujours ce que tu l'as connu : très-paresseux. De plus il fait de folles dépenses au café, qu'il ne quitte presque point. Il en

est, à l'heure qu'il est, pour douze cents francs. Vois où les choses iront. Enfin il s'est laissé prendre aux appas rebondis de madame Duboutz, sa propriétaire. Il m'a conté qu'elle avait des bontés pour lui depuis trois mois, et il m'a dit qu'il t'avait fait la même confidence. Je t'en parle, quoiqu'il ait voulu me faire promettre de ne t'en rien dire, car la discrétion qu'il exige de moi à ton égard n'est que puérile ; à l'égard des autres c'est différent.

Je lui ai demandé, en affectant une curiosité irréfléchie, s'il voyait quelquefois mademoiselle Masseuil à sa fenêtre. Il m'a répondu qu'il la voyait souvent avant la mort de sa mère.

« Elle n'est pas mal, n'est-ce pas?

— Oui, assez gentille ; mais il n'y a rien d'extraordinaire. »

Ah! si j'avais été logé où l'est Adolphe, comme je serais amoureux d'elle! Il n'y pense seulement pas. Il est confit dans sa mercière, sa pipe et ses chopes. Du reste, c'est un brave camarade, et j'ai été bien tenté de lui avouer tout. Je serai toujours à temps. Je puis avoir confiance en lui, n'est-ce pas? Il ne trahira point mon secret. Sa chambre me sera utile. De là je verrai Adeline (car elle ne s'obstinera pas à rester enfermée derrière sa croisée). Peut-être s'apercevra-t-elle que je la regarde et que je viens chez Adolphe exprès pour la regarder. Alors qui sait

si elle ne m'aimera pas comme je l'ai aimée, moi, par un attrait magnétique du cœur! Oui, nous nous comprendrons des yeux. Et nous serons tout étonnés de nous aimer tant sans nous être jamais parlé. Décidément je dirai tout à Adolphe ; et vous serez les deux seuls êtres qui soyez au courant de *mes affaires*.

## VIII

4 juin.

Quelle chaleur étouffante il fait aujourd'hui! mais comme on est bien, les contrevents demi-fermés, la fenêtre ouverte, étendu dans son fauteuil, les jambes sur une chaise, une cigarette à la main et ses pensées en tête!

Je rêve de toi, mon cher André, mais surtout d'elle, de ma bien-aimée, de mon ange aux yeux noirs. Je l'ai revue ; oui, monsieur, je l'ai revue, et je suis sûr de la retrouver tous les huit jours au même endroit. Samedi soir je me suis rappelé fort à propos que le dimanche est un jour d'offices religieux, et que les femmes ne manquent pas d'aller

à la messe comme nous, misérables raisonneurs, qui finissons par oublier Dieu sous prétexte de le mieux comprendre. Je connaissais la paroisse d'Adeline. Il ne me restait qu'à savoir les différentes heures auxquelles on dit la messe à Saint-Joseph; car à qui demander l'heure qu'elle a adoptée? J'ai sonné chez le curé, et j'ai pris du domestique, qui est en même temps bedeau, le renseignement qu'il me fallait pour le lendemain.

J'ai eu la constance, mon cher André, de rester à l'église depuis sept heures du matin jusqu'à une heure. Six grandes heures! Un dévot en souffrirait; à plus forte raison un mécréant devait-il en souffrir. Il est vrai que je sortais au moment où l'on disait l'évangile de chacune d'elles et que je ne revenais qu'au commencement de la suivante. Cela jusqu'à midi. Enfin, à midi, comme j'allais à la place Bautel, qu'Adeline devait nécessairement traverser pour venir à Saint-Joseph, je l'aperçus avec sa servante. Nous nous croisâmes, et, en passant près d'elle, j'eus beau vouloir m'en empêcher, je sentis que je rougissais extrêmement, mais après qu'elle eut baissé ses yeux devant les miens. Quant à la servante, elle a bien remarqué mon trouble, car je l'ai vue en sourire; en aura-t-elle fait part à sa maîtresse? c'est ce que je ne sais pas; mais je le suppose, et tu verras pourquoi.

Quand je fus arrivé au bout de la place, je rebroussai chemin à temps pour les suivre encore de l'œil jusqu'à leur entrée dans l'église. Adeline était en grand noir. Elles entrèrent, et moi derrière elles. J'allai me mettre contre un pilier auquel était attachée la coque d'eau bénite où Adeline venait de plonger le doigt. J'y trempai le mien à mon tour, afin de saisir en quelque sorte l'empreinte mobile qu'elle y avait laissée et de porter à mon front et sur mon cœur cette eau qui n'était réellement bénite que depuis qu'elle y avait touché.

Je tournai les yeux vers Adeline. Elle était à genoux devant moi, et, la tête dans ses mains, elle préludait par le recueillement à sa prière, ou peut-être même priait-elle déjà. Cependant le prêtre montait à l'autel, et l'enfant de chœur agitait la clochette sacrée pour annoncer aux assistants que le sacrifice allait commencer.

Je priai. Comme il me semble te l'avoir dit, ma prière consiste dans le rappel succinct à ma mémoire des personnes mortes ou vivantes qui me sont chères, et dans une invocation où je demande constance dans ma probité, santé aussi longue que possible, bonheur en amour, progrès en talent. Mais cela est formulé abstraitement et presque sans mots.

La messe finie, je suis sorti des premiers. J'ai

trouvé sur le parvis notre ami de Paillol, qui m'a fait compliment sur ma dévotion. Je me suis laissé dire et j'ai déclaré que je me convertissais. Naturellement je lui ai renvoyé l'éloge, mais il ne s'est pas fait tirer l'oreille pour me dire qu'il attendait une femme à passer. J'ai tremblé que ce ne fût Adeline. Il m'a vite rassuré en me nommant de lui-même l'objet de son amour. C'est mademoiselle de Chambron, une jeune évaporée qui est à peine sortie de pension et qui se permet déjà les accroche-cœurs. Le pauvre de Paillol y a accroché le sien. Je le plains. Cette petite fille me paraît devoir être la créature la plus ennuyeuse que la terre puisse porter. Il n'y a que de la vanité sur cette physionomie; pas un brin d'esprit, pas une ombre de sentiment.

Elle a de grands yeux qui semblent vous dire : N'est-ce pas que nous sommes longs-fendus et qu'on ne saurait en trouver de plus beaux que nous? Ils ont tort de se vanter ; ce sont de grands nigauds, voilà tout.

Je ne reviens pas que de Paillol, qui est loin d'être un sot, soit amoureux de mademoiselle de Chambron. Ce petit bonhomme d'Amour est trop partisan du collin-maillard. Il n'y voit goutte avec son bandeau ; à moins qu'il ne triche et regarde par dessous : ce qu'il a fait pour moi.

Mademoiselle de Chambron n'était pas à la messe.

Tu dois penser ce que de Paillol a souffert de cette absence. Un coup d'œil de moins!

Il espérait, m'a-t-il dit, la voir tantôt à la promenade, sans compter qu'il s'arrête chaque soir devant la fenêtre du salon, qui est au rez-de-chaussée, et qu'il lorgne à l'interstice des rideaux.

Cette rencontre de deux jeunes gens, dévots par amour, n'a pas laissé de me faire un peu rire en dedans; mais, lorsque Adeline a passé devant moi, je te certifie que l'émotion m'a rendu sérieux. Le croirais-tu, mon cher André? elle a rougi du plus loin qu'elle m'a vu. Cela m'a tellement impressionné, qu'au lieu de monter à mon visage comme il s'apprêtait à le faire, mon sang s'est concentré dans mon cœur, qui battait, qui battait!... Tu vois bien que la servante a raconté à Adeline ma rougeur subite à son aller, et je ne peux m'expliquer qu'ainsi la sienne à son retour.

Comme mademoiselle de Chambron s'obstinait à ne pas sortir de l'église par la raison très-bonne qu'elle n'y était pas entrée, de Paillol s'en est revenu avec moi tout triste; et moi de lui défiler une gamme de plaisanteries. Je suivais Adeline de loin, côte à côte avec lui, qui ne se doutait guère de ce qu'il faisait là. Je l'ai vue rentrer chez elle; puis, sous le prétexte assez plausible d'aller déjeuner, j'ai quitté de Paillol et je suis revenu dans ma chambre,

où j'ai vécu d'amour et d'eau fraîche... jusqu'à ce que mon couvert fût mis.

## IX

30 juin.

J'arrive de la campagne; c'est-à-dire de Vallier, où nous avons une maison et quelques terres. Connais-tu Vallier? Je crois que non. Dieu me pardonne! je ne t'ai point encore invité à y venir. Prends acte d'aujourd'hui que tu m'y donneras une quinzaine de ta vie dans le temps des vacances. Le pays est joli. Tu ne t'y ennuieras point; puis je te ferai faire la connaissance d'une femme charmante, d'une jeune veuve qui n'a pas sa pareille dans le monde entier, si ce n'est Adeline; car Adeline lui ressemblera : j'y tiens.

Madame Dubarral a trente ans; le zénith d'une femme.

Elle est assez replète et un peu plus grande que moi. Nous nous sommes mesurés presque bouche contre bouche; je lui viens aux cheveux. Elle les a dorés comme ceux de la maîtresse du Titien. En

revanche, ses yeux sont très-noirs, sous d'épais sourcils relevés à chaque extrémité. Cela lui fait une curieuse physionomie. Je ne connais pas de plus beau front que le sien avec ses petites bosses lumineuses.

Je ne t'en dis pas davantage. Il vaudrait mieux même ne t'en avoir rien dit, parce que, malgré tous les détails que je te pourrais donner, tu n'aurais pas la juste idée du charme qu'elle répand autour d'elle. Il faut la voir.

J'ai pour elle un véritable culte; et elle le mérite bien, car elle est tout à fait supérieure. Elle a de la femme la grâce, la pudeur et la touche délicate; de l'homme, l'honnêteté, la force de vue, l'aptitude aux choses les plus élevées. Si j'étais le bon Dieu des catholiques, je lui mettrais vite deux bonnes ailes au dos, et il faudrait qu'elle planât au-dessus de ma tête parmi mes anges favoris.

Quand je suis avec elle, il me semble qu'autour de moi tout est enchanté. Je n'ai plus conscience de mes peines; j'oublie tout, même Adeline. Je vogue à pleines voiles dans le ciel bleu. Je suis fou sans exaltation. Je rêve de l'éternité. Elle a de beaux talents. Elle est poëte, elle est musicienne, elle est peintre; mais elle s'en cache. C'est tout juste si elle avoue qu'elle touche du piano. Elle y est de première force, pourtant elle se laisse con-

fondre avec les petites dames, qui tapotent sur leur clavier tous les huit jours un quart d'heure quand elles ne savent plus que faire, pour se donner la satisfaction d'ennuyer les voisins.

La pauvre femme n'a personne à qui parler; personne à sa hauteur dans cet affreux petit Vallier; aussi descend-elle au niveau des gens, lorsqu'il en est besoin, et cela avec une naïveté sublime.

L'autre jour nous étions en grande conversation tous les deux; nous nous lancions dans des théories poétiques, enchantés de nous comprendre à demi-mot; son visage étincelait d'aise; elle n'est pas souvent à pareille fête. Elle ne dit pas à l'habitude les trois quarts de ce qu'elle sent; je suis le seul qui la voie dans l'épanouissement de son cœur.

Il vint en visite un monsieur et une dame des environs. Pendant plus d'une demi-heure, madame Dubarral soutint, en y paraissant prendre le plus grand intérêt, une conversation qui l'excédait sur la vente des blés et autres denrées. De temps en temps je lui jetais des regards d'admiration, et cela la faisait sourire; mais elle souriait de telle façon, que les visiteurs trouvaient ce sourire très-naturel, parce qu'il cadrait avec ce qu'elle disait; moi, je n'en étais pas dupe, et je pensais tout bas : Ce que c'est qu'une femme d'esprit!

Je te ferai faire une autre connaissance, celle de

la Tant-bonne. — Qu'est-ce que la Tant-bonne? vas-tu t'écrier. Le nom n'est pas de mauvais présage, mais encore? — La Tant-bonne, mon cher André, est une des meilleures créatures que je connaisse. Quand tu auras vu cette vieille journalière aux cheveux blancs et aux joues ridées laver la vaisselle sur l'évier de notre cuisine; quand elle t'aura regardé avec ses yeux de chatte domestique, quand tu auras entendu le timbre de sa voix déjà chevrotante... tu n'en seras pas amoureux pour cela, mais tu commenceras de l'aimer d'une affection véritable, et souvent, souvent tu me demanderas des nouvelles de la Tant-bonne. Elle a gâté mon enfance.

Je la vois encore revenant du four, ses mêloirs sous les deux bras et moi la guettant au passage, puis, d'une main furtive, lui prenant ses meilleures prunes. Elle ne s'en fâchait point; elle en riait. L'an dernier, à la saison de la mêlerie, je me suis rappelé ma friponnerie d'autrefois. Je m'en étais corrigé. Tu ne saurais croire quel bonheur j'ai éprouvé en retombant dans ce vilain défaut de gourmandise que j'ai perdu avec mes premières années. La Tant-bonne m'en a sauté au cou. Depuis ce temps je tâche à me conserver petit pour elle. Faute d'être jeune homme comme je l'ai rêvé, je voudrais être encore un bambin que tout le monde

embrasse, qu'on met sur ses genoux, avec lequel on s'amuse, à qui l'on donne des dragées et qui ne demande rien de plus.

Voilà pourquoi je suis heureux de jouer à l'enfant avec la Tant-bonne.

Hier soir, au clair de lune, je me promenais sur la terrasse du jardin; mille idées me passaient par la tête; mille sensations venaient m'assaillir. Les ruines de notre vieux château se dessinaient au premier plan avec leur teinte grise, leurs fenêtres en trèfle, leurs portes à ogive, leurs meurtrières, leurs arbustes sur les tours, leur doublure de lierre, leur ensemble majestueux. Au second et à droite, le petit moulin de Falot; plus loin, des prés plantés d'une double rangée de peupliers; plus loin encore, la *butte verte*, et à l'horizon, les bois de Védieux.

Cependant la fleur du tilleul embaumait sur ma tête et j'en roulais toujours quelqu'une entre mes lèvres; cependant le piqueur de M. de Martaly jetait au loin dans son parc les joyeuses fanfares du cor de chasse. Par intervalles, je m'arrêtais en face d'un tumulus qui se trouve à l'un des bouts de la terrasse, et sur lequel sont plantés des cyprès, des épicéas, des pins, et, parmi, quelques rosiers, quelques lilas, quelques buissons ardents; et je pensais qu'une pareille sépulture me conviendrait s'il était permis de ne pas faire comme les autres.

Je me récitais à haute voix les belles poésies que j'ai mises en ma mémoire; de préférence le *Lac*, que je recommençais jusqu'à ce qu'il me semblât le bien dire. La Tant-bonne vint me trouver, et la première chose qu'elle fit fut de me prendre la tête entre ses grosses mains afin de me baiser sur les deux joues.

Ensuite elle me dit que mon père, craignant que je ne fusse gagné par le froid, l'avait dépêchée à moi. Je lui passai son bras sous le mien, et nous rentrâmes tous deux; moi lui disant que je voudrais être encore à même d'être porté à son cou; elle riant de mon enfantillage et me rappelant nos vieilles histoires : les scènes de lessive, la cueillette des fruits, les fauches, les veillées d'énoiseleurs, les pâtés de Pâques, etc., etc.

Mais pourquoi parler du passé? Si Adeline m'aime, quel avenir sera plus beau que le mien? Quand la verrai-je? ce soir peut-être; j'irai à Forly, où elle se promène souvent au bras de son père, et dimanche je suis sûr qu'elle sera à la messe de midi.

# X

23 juillet.

Voici bien une autre affaire! Il y a quelques jours j'ai été voir Adolphe. Je lui ai avoué que j'aime Adeline et l'ai prié de me prêter quelquefois sa croisée dont il n'use guère, car il passe tout son temps au café. Il m'a répondu qu'il le ferait volontiers, non sans me railler sur ma passion romanesque et me répéter à plusieurs reprises que j'exagérais beaucoup les mérites de mademoiselle Masseuil. Quant à lui, il voyait en elle une petite fille fort ordinaire, et il ne se soucierait point d'en être amoureux. Il a ajouté qu'elle se mettait assez souvent à son balcon et qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en profiter.

Le surlendemain je suis revenu. Je l'ai trouvé appuyé sur sa fenêtre comme un homme en observation. Cela m'a surpris, car ce ne sont pas ses habitudes. Mais ce qui m'a surpris bien plus encore, c'est qu'il m'a dit être resté chez lui toute la soirée de la veille, parce que mademoiselle Mas-

seuil était sur son balcon et qu'il s'était amusé à l'agacer de l'œil. Ce n'était plus le même homme que deux jours auparavant; son visage avait quelque chose de mélancolique qui jusque-là lui était tout à fait étranger.

« Adolphe, lui ai-je dit, tu aimes Adeline. Pourquoi me l'avais-tu caché? »

Il m'a répondu qu'elle commençait à lui plaire, sans qu'il l'aimât pour cela; que je n'avais pas, apparemment, la prétention de l'empêcher de la regarder, et que, si je faisais déjà le jaloux, il se persuaderait qu'il l'aime et finirait par l'aimer.

Tout cela était dit en riant, mais je suis sorti de sa chambre la tristesse dans l'âme. Et maintenant je sens la jalousie qui gronde en moi. J'ai passé une nuit sans sommeil; j'ai même pleuré comme un enfant que je suis. Oh! si je pouvais reculer! si je pouvais effacer les préludes de cet amour que je désirais tant et qui va me rendre horriblement malheureux! Elle l'aimera, André, elle l'aimera! Comment veux-tu qu'il en soit autrement? Hier soir, sur les onze heures, j'ai passé devant la rue Saint-Louis. Adeline était à son balcon, Adolphe à sa fenêtre. Je ne pourrais pas affirmer qu'elle le regardât, mais elle le regardera tôt ou tard, s'il le veut, si chaque soir il est au même poste, et s'il lui montre qu'il y est pour elle.

C'était une belle nuit d'été; l'air était tiède, le ciel tout étoilé; le silence n'était troublé près d'eux que par les pas assez rares de quelques promeneurs attardés. C'était une nuit toute pleine d'amour, et il faudrait qu'Adeline n'eût aucun germe poétique à l'âme, si jeune qu'elle est, pour ne pas se figurer trouver Roméo dans le seul jeune homme qu'elle voie constamment à travers cet appareil splendide de la nuit. Admettons que le lendemain matin elle n'y songe plus. Le lendemain soir viendra, et l'amour, tombant goutte à goutte dans son cœur naïf, le creusera avant qu'elle s'en aperçoive. Le mal sera fait, je serai perdu. Quand la pauvre enfant saura que je l'aime, elle ne pourra plus m'aimer.

Quel moyen puis-je avoir, mon cher André, de lutter avantageusement contre Adolphe? Je la vois à la messe tous les dimanches; mais qu'est-ce que cela? Elle a bien compris que j'y venais à cause d'elle, cela n'échappe pas à une femme; mais, encore une fois, cela n'est rien. D'ailleurs Adolphe peut se mettre à y venir comme moi, sans préjudice de sa fenêtre. Il ne l'a pas fait encore, seulement il se promène à Forly quand elle y est. Il la voit sortir de chez elle et la suit. Il lui fait sentir qu'il ne la quitte pas. Avant un mois Adeline sera folle de lui. Je n'ai même pas la ressource de me

battre avec Adolphe. C'est mon ami, et jusque-là rien ne peut m'autoriser à cette extrémité. Il me rirait au nez si je le provoquais, et il ferait bien, je le conçois. Et puis je ne lui en veux pas. Si j'en veux à quelqu'un, c'est à moi qui ai eu la sottise d'attirer son attention sur Adeline, à laquelle il ne songeait pas du tout. André, je suis bien malheureux !

## XI

5 août.

Il n'y a plus à en douter, mon cher André, Adolphe aime pour tout de bon mademoiselle Masseuil. Il me l'a dit lui-même et me raconte les moindres circonstances de leur vis-à-vis. Adeline passe la dernière partie de ses soirées sur son balcon ; elle y vient comme pour respirer l'air, mais il y a dans cet air des étincelles de feu, il y a de l'amour. Adolphe est toujours là, toujours à sa fenêtre. Elle rêve, la pauvre enfant ! Hélas ! ce n'est point un être imaginaire qu'elle caresse de sa pensée, ce ne peut être qu'Adolphe. Comme son ima-

gination doit le faire beau, comme elle doit l'exagérer! Elle sait que personne ne la voit le regarder, et elle le regarde en y mettant tout son cœur. Elle sait que ce flâneur de la veille est devenu mélancolique, et elle ne se figure pas apparemment qu'il est là pour contempler les étoiles. Ne communient-ils pas d'admiration tous deux? Ne sent-elle pas qu'il vit de la même vie qu'elle à cette heure magnifique d'ombre et de lumière? Ne sont-ils pas en extase l'un devant l'autre? Elle, elle s'ouvre à peine aux premières sensations! Lui, dans l'idée d'Adeline, n'a fait qu'effleurer le sol de ses pieds; il n'a pas encore vécu, puisqu'il n'a pas aimé, et ce sera elle qui va le faire naître une seconde fois. Voilà ce qui s'agite comme un tourbillon devant ses yeux, voilà le prisme à travers lequel elle le voit.

Et moi, pendant ce temps, je me promène, l'âme rugissante, aux environs de leur quartier et je passe et repasse, sans qu'ils m'aperçoivent, devant leur rue, afin d'aiguiser ma douleur; puis, quand mes jambes sont lassées, quand la tête me tourne, je rentre chez moi, loin d'eux, très-loin d'eux; alors je pleure tout ce que j'ai de larmes.

Le lendemain, dans l'après-midi, je reviens auprès d'Adolphe et je lui demande ce qu'il y a de nouveau; je veux souffrir, c'est plus fort que moi. Adolphe ne me cache rien, je pense, car il sait que

je suis incapable d'abuser de ses confidences, quelque intérêt que j'y puisse avoir. Il compte sur ma loyauté comme moi sur la sienne.

Voici ce dont il m'a rendu témoin. Il s'est mis au coin de sa fenêtre et m'a fait mettre derrière lui, puis il a agité son rideau entre-fermé; le même mouvement s'est produit à la croisée d'Adeline. Il m'assure que cela se renouvelle dix fois par jour. Est-ce de l'enfantillage? On le croirait, s'il n'y avait rien de plus. Mais ces longues soirées passées en vis-à-vis rendent sérieuses de la part d'Adeline les marques les plus légères. Qu'est-ce encore? Je ne t'ai quasi rien dit de mes tribulations.

Adolphe est appelé dans sa famille. Il faut qu'il parte. Tu penses bien qu'il en est au désespoir. Au moins veut-il s'assurer qu'il est aimé véritablement. Il écrit à mademoiselle Masseuil une lettre qu'il ne m'a point montrée, mais dont il m'a dit le sens et presque les expressions. Après avoir réfléchi quelques jours au moyen de la lui faire parvenir, il se décide à y enfermer une petite pierre, afin de la lancer sur le balcon en pleine nuit. Par cette lettre il demande à Adeline de porter son mouchoir à son front si elle accueille favorablement son amour. Plusieurs fois Adeline s'accoude à son balcon et ne fait pas le signe convenu. Mais le jour du départ d'Adolphe, au moment où l'om-

nibus vient le prendre..... Ah! mon cher André, tu vois bien qu'elle l'aime!

Cependant je ne veux pas perdre courage. Je compte sur l'absence d'Adolphe, non pas pour le trahir, ce serait indigne, mais pour gagner du terrain et le devancer. Qu'imaginer, bon Dieu! Si j'avais une occasion d'aller chez M. Masseuil! Laquelle puis-je avoir? Mon père le connaît beaucoup; il y va quelquefois et pourrait m'y emmener avec lui. Le mal est que je ne veux rien dire à mon père de cet amour. Il se moquerait de moi, ou bien il me *raisonnerait*.

J'apprendrais qu'à mon âge et enfant comme je le suis, il est ridicule que je songe à me marier; que ce *parti*, trop riche pour moi à l'heure qu'il est, ne le serait plus assez lorsque j'aurais une *position* acquise, que j'ai tout *profit* à attendre. Voilà ce que me dirait mon père, ou, s'il trouvait bonne ma résolution, il nous faudrait à tous entrer dans la voie des calculs, des supputations de fortune, des raisons de convenance, et ces tripoteries d'hommes expérimentés, ces pourparlers de papas, cette mise en scène de la comédie du mariage, tout cela, mon cher André, me dégoûterait d'aimer pour jamais.

Je ne veux en venir à l'opération commerciale qui précède le mariage, puisqu'il faut en venir là, qu'une fois sûr qu'Adeline m'a compris. Je

mourrais de chagrin si elle pouvait croire un instant que j'ai l'intention de lui *faire la cour.*

Faire la cour, à la bonne heure! pour ceux qui n'aiment pas; pour ceux qui n'ambitionnent qu'une dot et une femme à leur goût par-dessus le marché; faire la cour, à la bonne heure pour ceux qui visent à une *libertinerie!* On n'aime jamais une femme à qui l'on fait la cour, et souvent on la méprise.

Je n'instruirai donc mon père de mes intentions que quand il le faudra absolument.

Mais il me vient une idée. Je vais passer ma thèse de licence, comme tu sais. M. Masseuil est une connaissance très-familière de mon père. Serait-il bien extraordinaire que je lui offrisse un exemplaire de ma thèse? Non. L'occasion est trouvée de voir Adeline et de lui parler. Cette première visite pourra me permettre d'en faire une seconde, puis une troisième, et qui sait?

## XII

23 août.

Eh bien! M. Masseuil était à la campagne, et il avait Adeline avec lui. J'ai laissé ma thèse à la ser-

vante, qui m'a tout de suite reconnu, car elle s'est mise à sourire malicieusement.

Quelle singulière nature que la mienne! Moi qui ne désirais rien tant que d'être reçu chez M. Masseuil, je me suis senti comme délivré lorsque la servante m'a dit qu'il n'y avait personne. C'est que la journée eût été pénible. Y songes-tu? comme il aurait fallu me contraindre pour ne pas laisser éclater ma passion! Peut-être n'aurais-je pas eu la force de me conduire raisonnablement; peut-être aurais-je fait une scène ridicule sous prétexte d'amour; ou bien, au contraire, j'aurais été d'une platitude et d'une sottise exemplaires.

En revanche, j'ai fait un bien grand enfantillage. Adeline sait qui je suis. Elle sait, j'en suis certain, que le jeune homme qui vient à Saint-Joseph tous les dimanches à midi et s'accoude au bénitier de droite, derrière un pilier, puis blêmit à faire peur quand elle passe et prend de l'eau bénite, elle sait que ce jeune homme est le fils de M. Doxal, l'ami de son père.

D'un autre côté, il est probable que ma thèse lui tombera sous la main et qu'elle jettera un coup d'œil sur la première page, parce que le nom de l'auteur attirera probablement sa curiosité. Est-il possible, mon cher André, qu'alors elle ne voie pas les deux lignes de points qui sont au bas de la

dédicace imprimée, et qui veulent dire, comme elle devra bien le deviner :

A ADELINE, MA BIEN-AIMÉE,

AMOUR ÉTERNEL.

M. Masseuil, lui, qui ne se doute de rien, ne les apercevra pas ; c'est ce que je veux. Enfantillage! t'écries-tu? J'ai commencé par te dire que c'en est un.

Mais, si Adeline comprend le sens de mes points, combien ne sera-t-elle pas touchée d'un pareil procédé! Car peut-on déclarer plus discrètement à une femme qu'on l'aime?

Dimanche dernier je suis allé à la messe avec l'intention arrêtée de lire sur la physionomie d'Adeline ce qu'elle pense de moi. Elle n'y était pas. C'est la première fois qu'elle manque à la messe de midi depuis que j'y vais. Cela m'a mis aux cent coups. Le même jour j'ai été entendre la musique militaire à Forly. Point d'Adeline.

Plusieurs jours de suite, passant et repassant dans sa rue, je ne l'ai point vue à son balcon, où elle était si souvent naguère. Alors il m'a semblé qu'elle avait cessé d'y paraître parce que Adolphe n'est plus là. La jalousie m'a mordu plus fortement à l'âme et le découragement m'à pris.

Dernièrement, le soir, M. Masseuil était assis sur

son balcon, la tête dans sa main. Il avait l'attitude d'un homme qui a une grande préoccupation. La servante était derrière, à l'embrasure de la croisée, et semblait fort triste de son côté. « Où donc est Adeline? » me suis-je dit; et, faisant un petit raisonnement assez judicieux, je me suis persuadé qu'elle était malade et même très-malade. En surcroît, je me suis expliqué sa maladie par l'absence d'Adolphe. Évidemment si M. Masseuil et la servante venaient sur le balcon, c'était pour déguiser à Adeline, que dévorait la fièvre, les craintes accusées par leur visage, et pour avoir le temps de le recomposer.

Cette inspiration fit balle dans mon pauvre cerveau; si bien que personne n'aurait pu me démontrer le contraire avec les meilleurs arguments du monde.

Affolé de terreur, il s'en est fallu de peu que je n'allasse directement chez M. Masseuil, afin de me précipiter entre ses bras en lui avouant tout et lui demandant en grâce de me laisser tomber à genoux devant le lit de ma bien-aimée, que j'aurais rattachée infailliblement à la vie à force de lui pleurer mon amour. Maintenant je vois bien que j'aurais fait la plus sotte équipée qu'on puisse imaginer. Mais la passion ne raisonne pas, et la mienne moins que celle des autres. Possédé d'un besoin

d'expansion, je ne prenais nullement garde à la différence considérable du vrai et du convenu. En agissant ainsi, je me serais cru naïvement sublime, et j'aurais été jugé naïvement grotesque. On m'aurait mis à la porte, soit avec douceur, comme enfant; soit avec brusquerie, comme intrus.

Heureusement j'ai entrevu cela, que je vois à l'heure qu'il est très-clair. Et puis, avant tout, n'était-il pas prudent de confirmer mes appréhensions et de savoir au juste si Adeline était malade? Afin de m'en assurer, voici l'expédient que j'ai trouvé.

J'avais aperçu deux ou trois fois à travers les vitres, dans une maison de la rue Cabane, Adeline causant avec une vieille dame qui tricote perpétuellement.

Il était neuf heures du soir lorsque j'arrivai dans cette rue. La femme d'un marbrier se tenait debout sur le pas de la porte ; je m'approchai d'elle et je lui demandai le nom de la personne habitant cette maison, que je lui montrais du doigt.

Elle me répondit que madame Frichon et madame Cassin étaient voisines, mais qu'elle ne savait pas celle des deux qui demeurait là.

Je la remerciai, et, sans chercher à avoir des informations plus précises d'une autre personne, je courus chez le concierge de M. Masseuil et je lui dis

que je venais de la part de madame Frichon prendre des nouvelles de mademoiselle Masseuil. Quoique j'y misse assez d'aplomb, le concierge parut très-étonné et me demanda si c'était de mademoiselle Louise que je voulais parler. Cela m'interloqua fort, car je ne soupçonnais pas l'existence d'une demoiselle Louise.

« Non, ai-je fait plus timidement; je veux parler de mademoiselle Adeline.

— Elle se porte très-bien.

— Comment! elle n'est pas malade?

— Pas du tout.

— C'est incroyable. On a rapporté à madame Frichon qu'elle avait la fièvre depuis quelques jours. Je serai heureux de lui apprendre qu'il n'en est rien.

— Quant à mademoiselle Louise, la sœur de monsieur, elle est toujours souffrante, comme vous savez. »

Je me hâtai de le remercier et je partis. J'espère que l'homme ne m'a pas assez examiné pour me reconnaître en plein jour et donner mon signalement à M. Masseuil ou à Adeline, s'il leur raconte cette histoire. Le lendemain j'ai appris que ce n'est pas madame Frichon, mais madame Cassin, de la part de qui j'aurais dû, à tout le moins, me présenter. Bévue sur bévue!

Moi qui prêtais poétiquement une maladie mortelle à Adeline, et qui songeais à mêler l'agonie de mon cœur à la sienne, je tombai à plat.

Quand je me relevai de mon ébahissement, je me demandai si mes actions et mes idées n'étaient pas celles d'un fou, et je décidai l'affirmative, preuve que j'avais encore quelque bon sens.

Dimanche j'ai enfin revu Adeline à l'église. Elle a quitté le deuil. Je ne sais pourquoi je la préférais habillée de noir. Mais ne va pas croire qu'elle ait mis à la place une toilette recherchée, comme en usent la plupart des femmes qui veulent se dédommager, à force d'éclat, de la pénombre où elles sont restées trop longtemps à leur gré. Les pauvres créatures s'imaginent devenir bien plus belles, tandis qu'elles perdent leur prestige, le prestige sans pareil, celui de la beauté qui pleure ou est censée pleurer.

Mais je dis une absurdité, mon cher André; parce que c'est là ma façon de voir, je suppose que les autres hommes la partagent.

Il me paraît invraisemblable qu'on puisse éprouver de l'amour pour une femme qu'on voit parée de colifichets, à moins qu'elle ne les porte qu'avec chagrin ou dégoût, dans le but de se faire souffrir en société parce qu'il faut y vivre, et d'y pouvoir trouver un homme capable de l'aimer sous une robe de laine.

Jamais, au grand jamais, je n'aurai qu'un vulgaire désir au bal, en voyant une dame ou une demoiselle, la plus jolie qu'elle soit, épaules nues, couverte de fleurs et de joyaux, si je ne m'aperçois à l'expression de sa physionomie, ou mieux à sa conversation, qu'elle est la première à mépriser cet attirail.

Il est certain, d'ailleurs, que, si la plupart des hommes s'en tiennent à éprouver l'amour de nature, la plupart des femmes les mieux posées ne prétendent à inspirer rien de plus. A ce compte je m'explique que les falbalas soient en vogue.

Adeline avait un chapeau gris perle où s'encadraient des myosotis. Il devait dater de l'autre saison et s'être fané pendant le deuil au fond d'un carton ; une robe taillée d'une seule pièce, fond gris avec de petites raies vertes assez rapprochées ; au haut de la robe un col blanc tout uni ; aux épaules un mantelet en soie noire.

En passant à côté de moi, au sortir de la messe, elle m'a regardé furtivement comme d'habitude. Je n'ai rien vu d'étrange à sa physionomie, sinon qu'il m'a semblé qu'elle pâlissait à mon unisson. Mais je me serai trompé sans doute ; pourtant l'émotion qui se peignait sur mon visage a bien pu se refléter au sien.

# XIII

7 septembre.

Je vais être obligé d'accompagner mon père à Vallier, et cela me désespère. Il y restera plusieurs jours. Comme le temps va me paraître long! Comme je souffrirai!

Ici, du moins, quoique je voie rarement Adeline, je puis passer le long de ses fenêtres, regarder la lumière qui tremblote derrière ses rideaux, et même saisir au vol quelques-unes des symphonies qui courent sur son piano.

L'air qu'elle respire quand elle se met à son balcon chaque soir, je le fais mien pour quelques instants.

Il n'y a qu'une muraille qui me sépare d'elle quand je suis là, debout au coin de la rue; mes yeux se reposent où se sont reposés les siens tout à l'heure, et où ils se reposeront encore. Nous sommes renfermés dans le même cercle sans nous voir.

A Vallier, des lieues me sépareront de ma bien-

aimée. Je n'aurai comme point de rapprochement avec elle que la lune et les étoiles, ces vieilleries sublimes que je contemple encore et que j'ose admirer tout haut.

Je ne puis pourtant pas dire à mon père que je désire le laisser partir seul pour Vallier. Il faudrait lui en donner le motif, et tu sais que je ne le veux pas.

Je me résigne donc à l'y suivre. Nous partons demain, demain sans rémission. J'ai voulu faire reculer cela de quelques jours, mais il n'y a pas eu moyen. Mon père est un homme singulier qui décide longtemps d'avance ce qu'il fera beaucoup plus tard, et n'en démord à aucun prix.

C'est donc sur ma terrasse, sous le couvert de mes tilleuls, au pied du vieux château moyen âge, que je vais rêver d'Adeline durant mes longues soirées, pourvu qu'on me donne cette liberté; pourvu que je ne sois pas engagé à dîner *en ville* par les quelques personnes qui, malgré mon ineptie avec elles, me font l'honneur de me témoigner de l'estime et de l'amitié;

Pourvu qu'elles me laissent tranquille, moi qui ai le cœur plein et qui ne sais que leur dire; moi qui n'ai pas un atome de leurs idées et de leurs sentiments; moi qui deviens une machine parlante dès que je suis dans leur société; moi qui vis d'une vie

tout opposée à la leur; moi qui ne suis pas de l'espèce humaine, si elles en sont !

Te rappelles-tu la perdrix de la fable? celle qu'on loge avec des coqs après lui avoir coupé les ailes?

Elle reçoit tant de coups de bec de ces animaux, qu'elle s'afflige d'abord; mais elle voit bientôt qu'ils s'entre-battent eux-mêmes, et cela la console :

> Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
> Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens.

Et elle trouve que la faute est à l'homme qui l'a mise dans une pareille société :

> C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

Le porteur d'une âme élevée, enfermé sur la terre avec ces pauvres personnes si pleines de trivialité, si ennuyeuses, si malfaisantes, de qui doit-il se plaindre?

Il n'y a plus là des oiseaux, il y a des hommes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et il y a aussi un trait sublime de la Fontaine par lequel il rend ce qu'il n'a pas osé dire :

> Se plaindre de Dieu!

Comment refuser leurs invitations? Les malheu-

reux croiraient que je les dédaigne, et j'en serais désolé, car ce n'est pas vrai. Ma conscience me dit que les hommes n'ont pas une grande valeur, mais elle me dit aussi que je ne vaux pas mieux qu'eux en général; et beaucoup moins que quelques-uns en particulier.

La raison peut nous mépriser tous tant que nous sommes; le cœur doit nous aimer.

Le fait est que je ne suis pas de niveau, sans pouvoir dire précisément si je suis au-dessus ou au-dessous.

Qui jamais saura où est le bon sens? Où donc est le bon sens, mon Dieu! Si je le savais, personne n'y entrerait plus avant que moi.

Le malheur est que je l'ignore, et ceux qui prétendent en être instruits sont des imposteurs

Le bon sens est-il à droite ou à gauche? Est-il en haut ou en bas?

J'approuve les anciens de prétendre que la Vérité loge en un puits. Mais, depuis qu'elle y est, elle n'en est pas sortie, ce qui ferait craindre qu'elle n'ait fini par s'y noyer.

Une homme qui se ramasse une fortune à force de privations manque de bon sens, parce qu'au moment où il pourrait jouir de sa fortune la mort viendra le surprendre. Voilà ce que je dis, moi.

Mais qu'on interroge quelque autre : il dira que

cet homme en est plein, et que moi, j'en suis tout à fait dénué pour ne le point trouver, parce que, si la mort tarde, mon homme recueillera le fruit de ses labeurs.

Nous avons chacun notre manière d'envisager la vie. Celui-ci la prend au sérieux, soit dans ses profits, soit dans ses plaisirs, et gravement se bâtit un édifice sur du sable; celui-là la considère en riant, et ne la regarde que pour se moquer d'elle; s'il travaille, c'est uniquement afin de tuer le temps. Il fait des châteaux de cartes sachant bien ce qu'il fait; puis il s'amuse à souffler dessus et recommence toujours, jusqu'à ce que la mort vienne lui frapper sur l'épaule : celui-là, c'est moi, mon cher André; mais d'où vient que parfois à mon rire se mêlent des larmes? d'où vient que je pleure de rire et que je ris de pleurer?

Sais-tu ce qui est le rêve pour moi, André? c'est ce dont la plupart croient jouir, ce qu'ils disent exister. Leurs réalités, ce sont là mes chimères. Il t'est bien arrivé, je pense, ce qui m'arrive souvent à moi, pauvre cerveau, de passer une nuit sans sommeil, et pendant laquelle, seulement par intervalles, tu perdais la connaissance pour la recouvrer brusquement le moment d'après. Eh bien, la vie telle que je la mène est comme cette nuit-là. La veille, énervante pour moi, consiste dans la contemplation

de la vanité humaine, et ce n'est que par secousses que je m'attache à ce qui m'entoure, qu'un songe me le représente sous son aspect séduisant et m'en fait des objets précieux.

Je suis trop connaisseur. J'entends trop bien l'harmonie des choses pour ne point souffrir cruellement des moindres dissonances. A vrai dire, pauvre ami, et cette réflexion m'abîme, l'orchestre de l'univers est immense; Dieu seul, qui le conduit tout entier, peut juger de l'ensemble. Moi, à l'oreille de qui n'arrivent que quelques partitions, ne me trompé-je point? Ce qui me paraît faux concourt peut-être à la justesse universelle.

Je t'écrirai de Vallier. Tu sauras ce que j'y deviendrai. C'est un besoin pour moi de me raconter; une manie, si tu veux. Viens donc me voir, comme je t'en ai déjà prié inutilement, tu m'épargneras ces lettres qui n'en finissent pas.

## XIV

15 septembre.

Si Adeline ne m'était pas apparue, je crois que je deviendrais amoureux de madame Dubarral.

L'autre soir j'étais chez elle, et, quoi que je fisse pour ne point perdre Adeline de vue, j'avoue que ma charmeuse endormait mon amour au fond de mon cœur. Après tout, cette sorte de sommeil n'est point un mal ; on y *reprend des forces pour mieux aimer*, comme dit délicieusement Pascal. C'est ce qui m'est arrivé.

A mesure que nous nous fréquentons davantage, madame Dubarral et moi, notre entretien devient plus intime. Aussi nous causions de bien des choses, et, malgré le désaccord où nous tombions avec plaisir, il y avait entre nous une entente secrète sur un fonds de sentiments qu'on retrouve les mêmes dans toutes les natures rêveuses.

Que veux-tu? je me sens heureux auprès de cette femme sans pourtant l'aimer d'amour. Nous nous disons beaucoup moins l'un de l'autre que nous n'en pensons. Elle a l'air de m'étudier et de chercher mon caractère ; j'en fais autant d'elle ; le sien ne m'apparaît pas encore clairement.

Madame Dubarral monte très-bien à cheval et se plaît fort à cette distraction qui donne aux travailleurs de la pensée une fatigue si salutaire. Je lui ai dit combien je serais content de l'accompagner.

Ce n'est point que je me livre d'ordinaire à cet exercice ; mais, tout enfant, j'en avais pris l'usage, et je n'en ai jamais perdu le goût. Nous avons donc

arrangé de faire ensemble une promenade le lendemain après déjeuner. Ce lendemain était hier. On m'a sellé la jument que mon père attelle à sa voiture (car nous n'avons pas d'autre cheval), une bonne grosse blanche, d'assez mauvaise tournure et qui baisse obstinément la tête par excès de modestie sans doute; et sur le midi Janna et son cavalier étaient, l'une portant l'autre, devant la maison de madame Dubarral, qui sortit bientôt vêtue en amazone, mais bien simplement. Une longue robe de laine noire, un petit chapeau de feutre mou de même couleur, et sa cravache à la main.

Sa petite fille Louise, âgée de treize ans, était déjà sur son âne.

Si ç'avait été au moyen âge, dans la cour du château féodal, je serais descendu de mon cheval et j'aurais aidé madame Dubarral à se placer sur le sien en lui faisant une rampe de mon épaule et un marchepied de ma main.

Au lieu de cela, j'ai laissé prosaïquement la servante offrir une chaise à sa maîtresse.

Le temps était beau, trop beau même, car la mouche piquait et donnait de la tablature à nos pauvres bêtes.

Nous sommes allés à Fallancières, un petit bourg à deux lieues de Vallier, pour passer l'après-midi avec une cousine de madame Dubarral.

Le voyage fait au petit pas les trois quarts du temps, sauf aux montées, où nous prenions le galop (moi suivant à grand'peine avec Janna le cheval de madame Dubarral et l'âne de Louise), ce voyage est un de mes plus agréables, quoique je fusse fort gauche sur ma jument de carrosse, si lourde à la marche et si broncheuse par surcroît.

C'est que je ne songeais guère à paraître élégant, ni madame Dubarral, je pense, à trouver en moi un sportman. Je causais avec elle de philosophie, de poésie, de peinture, de musique; et comme elle me rendait juste la note que je lui donnais! Quelle harmonie dans notre façon de voir! Nous ne faisions qu'une réserve, le chapitre de l'amour, parce que sa fille était là, trottant à ses côtés; mais que nous sentions bien nous entendre sur ce sujet!

Le chemin de Fallancières est très-accidenté. Peu avant de toucher au bourg, il y a sur la gauche, à quelque distance l'un de l'autre, deux bassins superbes, deux coupes de verdure qui reposent agréablement l'œil et n'ont point manqué d'exciter en nous une commune admiration.

Il faut moins que cela souvent pour enchanter la journée des poëtes.

Arrivés à Fallancières, nous avons attaché nous-mêmes nos bêtes à l'écurie, ne trouvant personne pour les recevoir; et puis, sur l'indication d'un en-

fant de la maison, un gros joufflu tout honteux, qui était assis sur le seuil de la porte en tête-à-tête avec une tartine de fromage frais, nous nous sommes dirigés tous les trois (moi lui ramassant toutes les fleurs à ma vue) vers un pré où la cousine de madame Dubarral, entourée de deux ou trois gamins barbouillés, écorçait des noix au fur et à mesure que le domestique les *égaulait*, suivant l'expression du pays.

Madame Larcier (c'est le nom de la cousine de madame Dubarral) est une excellente mère de famille qui s'inquiète peu de son costume et est mise comme cela vient.

Sans prétention, quoiqu'elle n'ait pas d'esprit; une femme nulle si on la sortait de son petit faire valoir.

Madame Dubarral l'y laissa et y descendit elle-même avec un tact exquis.

Nous nous assîmes sur l'herbe, moi auprès de madame Dubarral et profitant des instants où sa cousine rappelait la marmaille à l'ordre, pour lui glisser quelques mots qui pussent la remonter.

Madame Larcier nous proposa une collation. Elle avait dans un panier du pain et des poires. Les noix fraîches tombant sous la gaule étaient à discrétion.

Madame Dubarral, que la course à cheval avait

mise en appétit, ne se fit pas prier; les enfants non plus, cela va sans dire, et je les imitai.

Je fus même chargé de couper les poires en parts égales, et ces dames me prièrent de les leur peler; détails vulgaires, mon cher André, mais que je te raconte parce que cette journée m'a fait plaisir dans ses moindres choses.

Avec les noix que j'épluchais à madame Dubarral et que je m'amusais à lui jeter dans son giron, nous éprouvions le besoin de boire. Il y avait bien une petite bouteille à côté du pain et des fruits, contenant encore un peu de vin mêlé d'eau; quant à des verres, il n'y en avait qu'un seul pour toute la société. Je voulus faire boire les dames les premières, comme cela devait être; mais madame Larcier n'avait pas soif. Madame Dubarral se vida deux gorgées et les but; puis elle cueillit une feuille d'un pied de luzerne qui poussait sous sa main parmi l'herbe rase, la colla gaiement sur le bord du verre à l'endroit qu'avaient touché ses lèvres, et me donna le verre. Alors je la regardai d'une façon assez éloquente. Elle comprit, car je la vis rougir; si nous avions éte seuls, il est probable que j'aurais fait une folie : par exemple d'ôter la feuille verte avec mes lèvres et de les porter juste où elle avait porté les siennes.

Accompli en riant, cela eût passé pour un en-

fantillage; mais sérieusement, ce n'aurait pu être considéré que comme une déclaration, et bien certainement c'en aurait été une dans ma pensée. Je bus donc bravement à côté de la marque et je mis une autre feuille pour le cas où il se rencontrerait d'autres personnes altérées, grands ou petits.

La collation finie, on parla de partir. D'abord il fallut se lever, et ce n'est pas une chose facile à une femme, surtout lorsqu'elle est assise commodément. Je donnai la main à madame Larcier et je la mis sur pied; puis ce fut le tour de madame Dubarral, auprès de laquelle sa fille était déjà accourue.

L'enfant et moi nous tendîmes chacun une main; si j'étais un de ces esprits qui voient partout des symboles, j'aurais beau jeu d'en voir un là. Je ne sais par quelle délicatesse inopinée et dont je n'ai point eu le temps de me concerter avec moi-même, me rencontrant avec la fille en face de la mère, j'ai laissé sa petite force l'emporter sur la mienne et je n'ai fait que semblant d'aider à madame Dubarral.

J'ai joui d'un vrai bonheur quand j'ai songé que j'avais de la supercherie contre moi; car je venais de contrarier par ma faute des projets déshonnêtes que le jeune homme chez moi aurait pu concevoir, mais que l'homme droit et pur que je suis quelquefois aurait trouvés misérables.

Ainsi sa fille devra toujours me tenir en échec, pensai-je, il le faut.

Nous retournâmes tous ensemble à l'habitation de madame Larcier ; mais, sur le chemin, celle-ci nous proposa d'aller à une métairie à elle, qui se trouve merveilleusement située sur la crête d'un coteau. Il s'agissait d'y voir les vaches à l'étable : ce fut une fête pour tout le monde ; nous vîmes même plus que nous n'espérions, car les poules étaient en train de gratter la litière à la porte de l'écurie. Madame Dubarral et moi, qui aimons tous deux les bêtes un peu plus que les hommes, nous nous intéressâmes à ces pauvres victimes du boucher ou de la cuisinière, et nous caressâmes d'un regard sympathique chacune à son tour. De plus que les autres, nous admirions le superbe vallon qui nous séparait du bourg, et au-dessus, de l'autre côté, le vieux château en ruines plus pittoresque encore, dans les découpures faites par le temps, que celui de Vallier.

On menait les vaches aux champs lorsque nous descendîmes de la métairie dans le vallon et nous allions pêle-mêle avec elles, nous regardant les uns les autres et cherchant à pénétrer le secret, elles de notre nature, nous de la leur.

Là j'épanchai quelque peu de mes idées panthéistiques, et madame Dubarral, quoique très-chré-

tienne, ne s'indigna ni n'en rit, mais parut s'y plaire et mordre à ma folie, comme on mord au fruit défendu.

Elle est trop poëte pour ne pas se laisser prendre à une interprétation si élevée de la nature, qu'elle anime chaque être, même le plus inerte en apparence, de l'esprit de Dieu.

Je lui avouai que, selon moi, s'il faut admettre la supériorité de l'homme par rapport aux autres animaux, il ne faut pas du moins en venir jusqu'à établir cette différence prodigieuse qu'il y ait immortalité pour nous, et mortalité définitive pour eux.

Je lui dis même qu'il n'y a pas de composition possible entre ces deux idées, et que, si l'on arrivait à me prouver que les animaux n'ont pas d'âme ou n'ont qu'une âme périssable, je me verrais forcé d'en conclure autant de l'homme, conclusion horrible à tirer.

Et pourtant, mon cher André, il y a tant de gens parmi nous dont l'âme immortelle est morte avant le corps. J'ai disséqué quelques-uns de ces cadavres moraux, et je trouve que cela est d'une infection bien plus grande que les cadavres physiques.

Par malheur ils séjournent je ne sais combien d'années dans leurs cerveaux, petits amphithéâtres où les esprits sagaces viennent les voir. Enfin les petits amphithéâtres s'écroulent, et tout disparaît.

Comme la conversation l'intéressait et qu'elle la tenait virilement quant au fond, et avec une grâce toute féminine quant à la forme, nous remîmes au soir de la développer, comptant sur le pas de nos chevaux et sur le charme de la route faite au soleil couchant.

Nous trouvâmes M. Larcier dans la grange au milieu d'ouvriers. M. Larcier est en homme ce qu'est madame Larcier en femme. Esprit borné, excellente nature.

Jamais je n'ai vu de couple mieux assorti. Leur paix domestique est digne de l'âge d'or.

Ce sont bien les deux moitiés d'un seul tout. L'harmonie tant cherchée et si peu trouvée existe parfaite entre eux. Ils doivent avoir à la fois la même pensée, qui n'est pas relative sans doute à l'essence du Créateur ou à celle de la créature, ou à quelques-uns de ces problèmes placés au delà de nous, et dont les insensés seuls peuvent chercher la solution; mais qui tient à l'opportunité de cueillir les fruits du verger, au prix que se vend le beurre qu'ils fabriquent, à l'achat d'un lot de moutons, à la convenance de tuer une volaille pour le dîner. Voilà des gens heureux. Nous nous disions cela, madame Dubarral et moi. C'est là qu'est le bonheur. Mais comment Dieu laisse-t-il donc naître et croître des êtres impuissants à l'avoir à ce compte?

Singulier contraste! effrayante anomalie! Nous qui sommes poëtes ou qui rêvons la poésie, nous passons à côté d'elle sans la prendre où Dieu l'a vivifiée, où elle a reçu corps, où d'autres en profitent sans savoir ce qu'ils font, sinon qu'ils ne désirent rien de plus.

L'homme à la vaste intelligence, aux passions sublimes, aux idées magnifiques, use sa vie à chercher et arrive à la mort les mains vides; l'homme simple, incapable de raisonnements élevés, dont le sentiment est embryonnaire, qui ne pense qu'au niveau de ses genoux, l'homme qui n'a rien cherché, a tout trouvé, puisqu'il a trouvé le bonheur.

L'Évangile a raison dans tous les sens. Heureux les pauvres d'esprit! Mais qu'est-ce que je dis: les pauvres d'esprit? Cet homme-là est le riche. C'est lui qui jouit, lui qui dépense à propos la fortune de son cœur. Nous nous croyons riches, nous, parce que nous jetons des rêves d'or par la fenêtre. Faut-il s'étonner après cela que le pain de la vie nous manque? Faut-il s'étonner de ta mort, ô Gérard de Nerval?

Les vrais poëtes, ce ne sont pas les poëtes, mon cher André. Ce sont ceux qui ne savent pas ce que c'est que la poésie, ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ceux que les poëtes appellent des bourgeois. Nous, nous ne sommes que des masques;

nous grimaçons l'impossible, faute de comprendre le réel. Nous sommes les faux monnayeurs de la vie.

M. Larcier est un joli homme, teint rosé, yeux bleus d'une douceur extrême et en même temps pleins de lumière, ce qui lui fait supposer plus d'esprit qu'il n'en a, cheveux blonds et barbe blonde frisant en désordre sur sa tête et sur ses joues.

Il était en blouse, occupé à sa tonnellerie, car c'est bientôt le temps des vendanges. Il se dérangea de son travail pour nous recevoir et nous proposa une promenade en bateau, que nous acceptâmes.

Nous prîmes le bateau au bas du jardin, que borde la rivière. Je n'ai pas besoin de te dire que j'eus soin de me placer près de madame Dubarral, non point à côté d'elle, c'était la place de sa cousine; mais en face. La Minée, c'est le nom de la rivière, n'est point jolie dans tout son cours, mais délicieuse où nous filions. Dans le lit, des joncs et des roseaux par touffes, et de distance en distance des nénufars étalant leur corolle blanche au ras de l'eau, par-dessus leurs larges feuilles vertes si jolies et si lustrées. Sur les deux rives, des peupliers, des saules et des vergnes plantés sans beaucoup de symétrie, grâce à Dieu. Sur un second plan, une magnifique muraille de rochers gris, coupés à pic et seulement rayés à la séparation des blocs, sur le

sommet desquels une toison de verdure avec quelques petits arbres par-ci par-là. Sur un beau ciel bleu, un soleil étincelant.

A un moment nous longeâmes un pré où paissaient deux vaches, dont l'une avait son petit veau à la mamelle. Madame Dubarral et moi, nous regardions tantôt sur la rive, tantôt dans l'eau, surtout dans l'eau, où ce paysage se reflétait, afin d'ajouter quelque chose de plus fin à la volupté artistique que nous goûtions.

Moi qui y regardais le visage de madame Dubarral autant que les autres choses, je fis comme le chien de la fable, je laissai la proie pour l'ombre; je ne dis plus rien à madame Dubarral pendant quelques minutes, mais je dis beaucoup à son image.

Elle me tira de ma méditation, dont elle ne soupçonnait peut-être pas le sujet, quoiqu'une femme soit bien perspicace, et elle plus qu'aucune autre, en me faisant remarquer qu'une des vaches, étonnée apparemment du bruit des rames, relevait la tête et la tournait de notre côté. Ce mouvement, reproduit par le miroir de la rivière, était bien fait pour mettre le comble à la joie d'artistes comme nous.

Bientôt je relevai les yeux sur elle et je la trouvai moins belle que son reflet dans la Minée. Le songe s'envola.

Sa fille était assise derrière elle et s'amusait à ramer. Je me rappelai tout et je regrettai de ne plus rêver. Comprit-elle? Toujours est-il qu'elle me dit : « N'est-ce pas, monsieur Remy, que le monde nous serait d'un meilleur effet si nous pouvions le regarder comme nous regardons ces rochers, ces arbres et ces bestiaux, ce soleil que ne peut supporter directement notre vue, dans je ne sais quelle glace prestigieuse, comme cette rivière, par exemple, qui atténuerait les tons trop vifs? »

J'avais eu la même idée qu'elle déjà depuis longtemps, et je lui citai, sans lui nommer l'auteur, ces vers de moi qui me revenaient à la mémoire :

Le plus grand art de tous, c'est celui du bonheur.
Et, si l'on veut trouver plus de charme à la vie,
Il faut la regarder réfléchie à son cœur ;
Comme une belle femme inspire plus d'envie
Quand son épaule nue apparaît au miroir,
Comme les peupliers plantés sur le rivage
Et les saules pleureurs dont penche le feuillage,
Se reflétant dans l'eau, sont plus jolis à voir.

J'étais bien fâché que l'*épaule nue* se trouvât là, et surtout l'*inspire plus d'envie*, à quoi je tiens du reste au point de vue artistique, parce que cela est senti et cela est peint. Elle ne parut pas trop s'en formaliser.

Nous descendîmes de bateau après une jolie pro-

menade, et madame Dubarral me fit observer qu'il était temps de partir. On brida les chevaux et l'âne, et nous nous mîmes en route, elle ayant à son corsage une fleur de réséda que je lui avais cueillie.

Quand nous fûmes sortis du bourg, elle me fit tourner la tête pour revoir une dernière fois le vallon où il est bâti ; puis, après un temps de galop qui remit nos bêtes en haleine, nous prîmes le pas, et, quoique la nuit ne dût point tarder à venir, que la lune fût déjà levée et qu'une première étoile commençât à briller, nous le continuâmes jusqu'à Vallier.

« Eh bien, panthéiste, me dit-elle, vous avez donc une grande affection pour les bêtes? »

Puis elle caressa de sa petite main gantée le col de Janna et lui fit des compliments sur son maître en riant aux éclats.

« Cette bête-là, continua-t-elle en s'adressant à moi, ne vous rend point amour pour amour comme elle le devrait, car son galop ne vaut pas le trot de la mienne. Elle ne se donne pas beaucoup de peine afin de vous être agréable ; je voudrais la voir plus reconnaissante du cas que vous faites des bêtes.

— Vous raillez, lui répondis-je ; mais moi, je veux vous parler sérieusement. »

Et je partis de là pour lui détailler tout le système philosophique que tu connais.

Vers la fin de notre entretien, la nuit s'était faite; les étoiles avaient surgi partout sur le firmament toujours bleu, mais d'un bleu plus foncé, et la lune jetait déjà une lueur fort accentuée.

Le long de notre route, à droite et à gauche, les paysans revenaient des champs, celui-ci avec sa pioche sur le dos, celui-là derrière ses chevaux de labour, ce troisième à la suite de ses moutons.

Tout en causant de choses sérieuses, nous goûtions un charme inexprimable aux émanations de l'été, aux cris confus de la campagne, à la contemplation de la nuit.

Nous touchions à Vallier. Le pas de nos montures retentissait plus sonore sur le pont. Nous allions nous séparer. Je voulus la conduire jusqu'à sa porte, puis je revins chez moi, où je dînai peu, mais où je pensai beaucoup qu'on peut être heureux à bien bon marché quand on le veut.

Voilà ce que *j'appelle* une partie de plaisir! A la bonne heure! on fait tant de parties d'ennui dans l'espoir de s'amuser!

## XV

3 octobre.

Je suis de retour à la ville, mon cher André, c'est-à-dire à Adeline, car cet affreux gros bourg qu'on appelle N... n'a de prix à mes yeux que parce qu'elle y est. Dimanche nous sommes entrés à la messe en même temps. Mon cœur a battu à se rompre. Elle me donne le vertige et s'en aperçoit bien, car sa figure s'altère presque à l'égal de la mienne. C'est une sensitive que touche l'aile de mon amour et qui frémit sous la caresse de mon regard. Cela malheureusement ne veut point dire qu'elle m'aime. Cela veut dire simplement qu'elle se sent aimée.

J'ai remarqué que, chaque fois qu'elle déplaçait sa chaise, par exemple après la lecture de l'évangile, elle portait les yeux de mon côté avec l'air d'une femme qui égare sa vue et la laisse pour ainsi dire voltiger.

L'après-midi j'ai été à Forly, où la musique du

régiment jouait suivant l'habitude. Il faisait un temps superbe, et il y avait foule.

A droite et à gauche de la grande allée du milieu se trouvent, comme tu sais, deux petites allées qu'ombrage chacune une double rangée de tilleuls. Je pris le côté gauche, attendant avec émotion qu'Adeline vînt à m'apparaître et que je pusse eter sur elle ce regard humide et transparent à travers lequel elle a dû lire souvent l'agitation de mon âme.

Je la reconnus à cinquante pas. Elle était avec une autre dame et s'avançait de mon côté. Je ralentis ma marche, afin de faire durer plus longtemps la jouissance poignante que je ressentais.

Comme elle approchait, un nuage s'épaississait devant mes yeux et leur dérobait tous les objets placés aux environs. Je ne voyais qu'elle, et encore mon âme flottait plutôt entre nous deux. Lorsqu'elle passa près de moi, j'eus un éblouissement tel, que je l'envisageai sans la voir plus distinctement qu'on ne voit une ombre.

Bientôt remis de cette défaillance, je retournai la tête.

La dame qui était avec elle en fit autant et j'en fus bien aise, parce que cela me permit de retenir sa physionomie, que je n'avais pas du tout remarquée à la première rencontre.

Je ne connaissais point cette dame, qui me parut avoir de vingt-huit à trente ans. C'était la première fois que je l'apercevais et je me demandai qui elle pouvait être.

Mais pourquoi donc avait-elle eu la curiosité de me regarder plus attentivement? Je pensai que cela tenait à quelque chose que venait de lui dire Adeline, ou tout au moins à mon trouble étrange dont elle ne manquerait pas de parler à mademoiselle Masseuil.

J'allai jusqu'au bout du parc et je revins sur mes pas, de façon à me croiser encore avec elles. Quand je fus à leur niveau, la conversation qu'elles avaient cessa. Adeline baissa les yeux. La dame fixa sur moi des yeux si vifs, que j'en rougis. Elles allèrent s'asseoir sur un banc de l'autre allée latérale. Moi, je continuai ma promenade, m'arrêtant de temps à autre derrière les musiciens, au milieu des oisifs du dimanche qui les entouraient.

Cependant, la musique finie, on quittait Forly. Ces dames se levèrent. Je les suivis de loin, car je voulais savoir où demeurait l'inconnue que je voyais avec Adeline. Je ne tardai pas à être satisfait. Toutes deux entrèrent dans une maison de la rue Cabane, une maison à petits balcons verts. Sachant où elle demeure, me dis-je, je saurai bien qui elle est; et je revins chez moi au grand pas, ressentant

par intervalles des éclats de joie, comme si j'avais eu en mains quelque fil mystérieux qui dût me conduire au bonheur.

A la façon dont elles se parlaient, il m'avait semblé qu'il devait régner entre elles une grande intimité et qu'il ne serait pas impossible qu'Adeline lui eût fait des confidences. Mille projets bizarres me vinrent à l'esprit. Quand je m'endormis le soir, je continuai de rêver.

A l'heure où je t'écris, je ne me suis encore informé de rien touchant cette dame. J'attends... quoi? J'attends que l'inspiration m'en vienne. Tu me connais, mon cher André; je n'agis que par soubresauts, et c'est en partie sur quoi mon père se fonde à juste titre pour dire que je ne serai jamais un homme sérieux.

## XVI

11 octobre.

Enfin je sais le nom de cette dame, mon cher André. Hier soir, en passant devant la pharmacie de Monteil, laquelle est dans le quartier de Forly, je me suis avisé que je pourrais y prendre de bons

renseignements, et j'y suis entré. Monteil, sur les indications que je lui ai données, a tout de suite reconnu la personne dont il s'agit. « C'est madame Févra, m'a-t-il dit, je lui ai fourni des remèdes. Presque tous les jours je la vois dans ma rue avec mademoiselle Masseuil. »

A ce dernier nom, j'eus quelque peine, comme tu penses, à maîtriser mon émotion. Je n'y réussis pas tout à fait, car Monteil se prit à rire et voulut me faire avouer que j'étais amoureux de mademoiselle Masseuil.

Alors je me remis, et je protestai que je n'avais jamais prêté la moindre attention à cette jeune fille, et que ce n'était pas du tout à cause d'elle que je voulais savoir le nom de la dame dont je lui parlais.

Je m'informai, pendant que j'y étais, des occupations de M. Févra. Il me fut répondu qu'il n'avait point d'état, mais qu'il était souvent à la campagne pour y surveiller des travaux agricoles, tandis que Madame restait à la ville.

Le père de Monteil, pharmacien comme lui, me regardait d'un air malin, comme fait un homme qui croit voir le dessous des cartes. J'aurais été désolé que madame Févra, à laquelle je ne voulais pas le moindre mal, pût être compromise par l'espèce d'enquête à laquelle je me livrais; aussi je dis

bien haut qu'il n'y avait rien là de semblable à une intrigue. Mais je suis persuadé qu'on ne me crut pas. Il n'importe: les pharmaciens sont habitués à ne pas causer. Ils ont tous les jours des secrets à garder; du reste, lorsque je m'aperçus que j'étais suffisamment renseigné, je changeai la conversation pour ne pas avoir l'air d'attacher beaucoup d'importance à ce que je venais d'apprendre.

Sur ces entrefaites entra un commis voyageur en sangsues, qui me donna la comédie par la façon dont il *faisait l'article*. J'aurais voulu pouvoir sténographier chacune de ses paroles. Hum! fis-je en moi-même, où donc est Balzac? Toutes les sangsues du monde n'étaient rien auprès de celles qu'il était chargé de vendre. Les sangsues de sa maison étaient les seules qui piquassent bien les gens. Il énumérait leurs mérites avec une volubilité difficile à imaginer, si bien que ce pauvre Monteil ne put se débarrasser de lui qu'en lui donnant commission de lui en expédier. Je me pris à rire de lui, des deux pharmaciens et de moi; de tous les hommes en général qui sont autant de bouffons les uns à l'égard des autres.

Des bouffons sinistres! Oui, nous sommes tous des cadavres déguisés et qui jouent la plus insupportable comédie qu'il soit possible de faire: on ne sait ni pourquoi les acteurs entrent en scène ni

pourquoi ils en sortent. Tout y est décousu, rarement noble, souvent absurde, parfois odieux.

Comment! cette méchante pièce ne finira pas? L'an mil, on s'imagina que la toile allait tomber. Il a fallu, je pense, qu'elle se soit accrochée dans la frise. Pour ne pas rester à court, les acteurs ont recommencé les vieilles situations, car c'est une particularité de la comédie des comédies, qu'on n'y improvise pas, mais qu'on y ressasse toujours.

Depuis six mille ans on ne cesse de crier : L'auteur! l'auteur!

Les uns disent que c'est Saturne, les autres que c'est Brahma, les autres que c'est Jehova, les autres que c'est Démiourgos, les autres que c'est Allah, les autres que c'est....... Ils ont tous raison, mais je soupçonne Dieu d'avoir pris Satan pour collaborateur! Satan a gâté la comédie. C'est lui qui attire les sifflets qu'on lance de toutes parts.

Je sortis presque aussitôt que le commis voyageur, et j'allai à Forly pour y réfléchir dans quelque allée obscure au parti qu'il me faudrait tirer de madame Févra. Il y avait de la lumière chez elle. Elle n'est donc pas à la campagne? pensai-je; et dès ce moment je roulai dans ma tête le projet de lui faire une visite le lendemain. Mais il pleut aujourd'hui, et je prends ce prétexte pour rester chez moi, en vrai poltron que je suis.

# XVII

19 octobre.

C'est fait. Ce matin après déjeuner j'ai couru à mes tiroirs, et, pour m'ôter tout prétexte de ne point faire ma visite à madame Févra, je me suis habillé de pied en cap, en détournant le plus possible mon attention sur ma toilette. Ce n'est qu'après avoir pris mon habit et mes gants que je commençai d'arpenter la chambre en long et en large et de me préparer aux éventualités de la journée.

Je tâchais de prévoir comment les choses se passeraient.

J'apprenais le fond de mon rôle, très-différent, selon que Monsieur serait à la campagne ou n'y serait pas.

Je ne me cachais pas qu'il y avait là quelque chose d'assez romanesque, et je comptais même là-dessus pour me faire bien venir de madame Févra si je la trouvais seule, parce que toutes les femmes aiment fort ce qui est en dehors de la ligne commune, surtout en matière de sentiment. Elles ai-

ment aussi beaucoup, je pense, avoir dans le cœur des secrets pour leurs maris, quelque innocents que soient ces secrets. J'en conclus que madame Févra serait enchantée de ma visite, et, par reconnaissance de la petite satisfaction qu'elle en aurait, m'exalterait aux yeux d'Adeline.

Si M. Févra est à la campagne ou sorti de chez lui, me dis-je, ce sera au mieux.

Mais s'il est chez lui?...

S'il est chez lui, tant pis, m'écriai-je. J'entrerai bravement; je lui dirai à lui-même ce que je veux à sa femme, et j'espère qu'il me laissera lui parler en tête-à-tête, sauf après notre entretien à se faire tout raconter en détail par elle; d'avance, je lui ferai promettre le secret. Ce qui m'ennuyait le plus, c'est qu'il serait nécessaire de me nommer.

Cependant je ne devais avouer précisément ni à M. Févra ni à Madame le but de ma visite.

Le but apparent, c'était de demander à madame Févra si elle savait qu'Adeline eût de l'amour pour quelque jeune homme; parce qu'alors je m'éloignerais et je tâcherais de guérir ma passion malheureuse par les meilleurs remèdes : l'absence et le temps.

Le but véritable, c'était de me créer une protection, un conseil et un avocat dans la personne de cette dame, et, qui sait? peut-être de me trouver,

par son intermédiaire, à même de voir mademoiselle Masseuil et de m'entretenir avec elle quelquefois.

Enfin je pris mon courage à deux mains et me lançai dans la rue. Au bout de quelques minutes de marche, j'étais à la porte de la maison de madame Févra. Le cœur me battait à se rompre. Je n'osais pas sonner. Pourtant la volonté fut la plus forte, et je tirai le cordon. La servante m'ouvrit. Madame Févra était au fond du vestibule, au pied de son escalier.

Pour ne point lui permettre de s'esquiver, c'est elle que je regardai en disant à la servante : « Je désire parler à madame Févra; » puis je la saluai. Elle s'approcha et me fit entrer dans son salon de compagnie. Elle m'avança un fauteuil et s'assit en face de moi sur son canapé.

Elle me considérait avec une attention qui dénotait plus que de la politesse : de la curiosité. Elle s'attendait évidemment à une communication extraordinaire. Peut-être aussi m'avait-elle reconnu pour celui qu'elle avait vu quelques jours plus tôt à Forly.

« Madame, lui dis-je avec assez de sang-froid, je vous suis tout à fait inconnu, et il est très-hardi de ma part de me présenter chez vous sans m'y être fait introduire par une personne de votre connais-

sance. Mais cela m'était impossible, et vous allez le comprendre. Je désire que vous me gardiez le plus grand secret sur l'entretien que nous allons avoir. »

Elle ouvrait de très-grands yeux. Je ne la perdais pas de vue, pour que le moindre mouvement de sa physionomie me fût un indice de ce qu'elle savait. Je cherchais surtout dans ses traits le mot de l'énigme qui m'intéressait.

La femme disparaissait en elle devant la confidente présumée d'Adeline. Pourtant, quoiqu'il m'embarrassât peu qu'elle fût laide ou jolie, je remarquai à la hâte que son visage chiffonné était mieux que mal dans le cadre de ses cheveux blonds roulés en dedans sur les tempes.

« Je puis compter sur votre discrétion ?

— Oui, monsieur, me répondit-elle d'un air embarrassé.

— Madame, continuai-je, j'aime mademoiselle Masseuil depuis un an environ, depuis la mort de sa mère. Je nourris pour elle une passion qui va toujours s'augmentant, et ne me laisse déjà plus de repos.

Elle n'en est point instruite, mais il ne lui a pas été difficile, je pense, de s'en apercevoir à l'exactitude que j'ai de me placer chaque dimanche, à la messe, derrière elle; à la façon dont je pâlis lors-

qu'elle passe près de moi, et à bien d'autres signes encore.

Mademoiselle Adeline, qui m'a paru fort liée avec vous, n'a pas manqué de vous faire de ces confidences qu'une jeune fille de son âge fait volontiers à une jeune femme du vôtre. Je n'ai point l'indiscrétion de vous demander le nom de celui qu'elle aimerait; mais vous devez, ce me semble, n'avoir aucun scrupule de me dire si à votre connaissance elle aime quelqu'un. C'est tout ce que je veux savoir. J'ai assez de délicatesse pour ne pas faire de démarche directe auprès de M. Masseuil qui m'agréerait probablement, sans être sûr que sa fille a le cœur libre. Vous seule pouvez m'éclairer à cet égard : ne me laissez pas d'illusions, je vous en supplie, s'il ne doit plus m'en rester. »

A cela elle me répondit qu'elle n'était point aussi liée avec Adeline que je le supposais ; qu'elle la connaissait seulement depuis quelques mois; qu'Adeline ne s'était jamais ouverte de rien devant elle; qu'elle avait en vain essayé de lui faire avouer certain penchant qu'elle avait cru remarquer de sa part pour un jeune homme étranger à la ville; mais qu'Adeline s'en était défendue; qu'elle ne savait rien de plus.

Il y avait vingt minutes que j'étais chez madame Févra; je me levai et je la priai avec instance de ne

pas dire un mot de notre conversation à Adeline ; dans l'espoir certain que cette recommandation ne sera pas suivie et que ce soir même, s'il est possible, Adeline saura tout. Pourvu qu'elle soit seule à l'apprendre !

J'ai tout avantage à ce qu'elle en soit informée, mais tout préjudice à ce qu'elle croie que madame Févra l'ait porté à la connaissance d'autres personnes.

Une chose qui ne m'a point échappé, c'est le petit sentiment d'orgueil si propre à la nature humaine qu'éprouvera mademoiselle Masseuil en voyant qu'une autre femme, jeune encore, sait à quel point elle est aimée.

J'avais calculé cette impression en allant chez madame Févra, et je crois qu'elle me sera favorable.

Maintenant comment saurai-je ce qu'aura pensé Adeline de la démarche que je viens de faire ? J'ai bien insinué à madame Févra que, si je ne craignais pas d'abuser, je viendrais chez elle, dans la huitaine, lui demander si, sur des questions adroites de sa part, Adeline lui avait enfin avoué quelque chose. Mais elle m'a fait entendre que cela la contrarierait. Je le conçois. Son mari pourrait être à la maison. Une femme mariée ne s'appartient pas. Donne-moi des conseils. De quelle manière me tirer de là ?

Il faut bien que cette excentricité me serve. Je ne veux pas l'avoir faite sans profit.

## XVIII

27 octobre.

Ma vocation de poëte ne peut être plus prononcée. Pourvu que ce ne soit pas la sirène qui chante! Je sens qu'il faut se défier de ces voix intérieures et que souvent elles sont mensongères. A l'heure qu'il est, je vois clairement que j'ai fort peu de mérite acquis. J'observe, j'étudie, je pense, et surtout je sens. En d'autres termes, je mets mon vin en bouteilles; à moins qu'il ne s'y gâte, dans dix ans il sera peut-être bon à boire. Il me semble que cet éloignement où je suis de la vie banale, que cette tendance de mon esprit vers les grandes choses, que ce haut le cœur continuel, que tout cela, se transformant sous la double action du travail et de l'âge, pourra devenir du talent.

« C'est possible, me dit mon père quand je lui en parle, car je suis bien obligé de lui en parler lorsqu'il me demande à quel état je me décide; mais le

talent ne suffit point. » Et il me cite les poëtes remarquables qui sont morts de faim.

Tu t'imagines sans peine qu'il bondit sur sa chaise quand je lui réponds que la perspective de la misère ne m'arrêterait point dans mes spéculations si j'avais celle de la gloire. Mais il faut pour arriver à la gloire faire ce que dit la fable : Passer un torrent, prendre dans ses bras un éléphant de pierre, gravir une montagne; et encore n'est-on pas sûr d'y arriver.

Mon père me traite d'insensé, et il n'a point tort; car enfin on doit l'être pour préférer les chimères aux réalités. Alors il s'attache à faire ressortir, afin de m'allécher, les jouissances d'amour-propre que l'on retire des *positions sociales*. (Celle d'écrivain n'en est pas une à ses yeux.)

J'ai beau lui dire que mon amour-propre serait beaucoup moins flatté si j'étais avocat général que si quatorze vers de moi restaient dans l'esprit de quelques hommes! Il ne peut comprendre qu'on soit barbare à ce point.

« Toi, me dit-il, qui as fait de bonnes études de droit; qui as le moyen de réussir au barreau ; qui pourrais entrer dans la magistrature ou même obtenir au concours une chaire de Faculté, tu es impardonnable de renoncer à la fortune, à la considération, au bonheur ! »

C'est que les raisins sont réellement trop verts pour moi, puisque, les ayant à ma portée, je dédaigne de les cueillir!

La fortune!

J'aime beaucoup l'argent, et, s'il vient dans mes mains, je lui fais bon accueil. Mais je ne l'aime point assez pour me donner le tracas de courir après, ou même d'aller à sa rencontre.

Je me comporte comme le plus grand nombre des amis; je ne pense point à lui quand il est absent.

Une chose qui n'entrera jamais dans ma tête, c'est que je me mette sûrement à la torture en vue de jouissances problématiques.

Je me rappelle malgré moi cette pantomime d'un sens profond, dans laquelle Arlequin boit la rasade que vient de se verser Pierrot.

La considération!

J'avoue que je m'inquiète peu comment je suis considéré de gens que je ne considère pas; ce qui ne veut pas dire que je me passerais de l'estime générale. Il y a entre la considération et l'estime le même rapport qu'entre l'apparence et la vérité.

Les personnes d'esprit estiment; les sots considèrent. Certes je ne ferai pas comme Pierre Schlémil, je ne vendrai pas mon ombre; mais je ne me

retournerai jamais pour voir la figure qu'elle fait sur le sol.

Le bonheur!

Voilà bien cette fontaine fantastique que garde la pontife Bacbuc, et à laquelle chacun des buveurs trouve un goût différent : le goût qu'il s'imagine y trouver.

C'est du vin de Baune pour Panurge; pour frère Jean, du vin de Grave; du vin de *Mirevaulx* pour Pantagruel; et tous boivent avec délices.

De même le bonheur pour celui-ci, c'est d'empiler des écus; pour celui-là, de jouer un personnage dans la société; pour cet autre, de vivre parmi ses lectures et ses pensées; pour ce quatrième, de cultiver son champ, etc... Et tous se croient aussi heureux que des hommes peuvent l'être.

Je ne tiens pas ce langage à mon père, mais je tâche de répondre avec calme : « Il y a bien des choses, mon bon père, auxquelles on peut appliquer son intelligence. Le même homme réussirait également à ceci et à cela. L'oiseau a des pattes et des ailes, il marche et il vole; seulement il lui convient mieux de voler. Ainsi le poëte : il parle et il chante; de grâce, qu'on le laisse chanter!

— Qu'est-ce que cela signifie? reprend-il. Toi, tu ne réussiras à rien. Tu n'as ni pattes ni ailes; tu n'as pas le sens commun. »

Puis il continue plus tendrement :

« Tu ne veux pas parler, malheureux enfant; mais si tu chantes faux ? »

Cela est vrai ! si je chante faux, André?

Je connais un sorcier du diable, qui s'appelle le *Monde*, l'ennemi particulier des poëtes; il a le mauvais œil de métamorphoser pour beaucoup d'entre eux la fontaine de Castalie en une mare aux grenouilles.

Depuis que j'aime Adeline, je me sens ramené peu à peu aux idées de mon père. La province me pèse moins. C'est que, si Adeline était ma femme, je pourrais sortir à chaque heure de la carrière étroite où je serais engagé, pour me précipiter dans l'infini de l'amour.

Qu'aurais-je besoin d'écrire des vers, puisque je tiendrais la poésie entre mes bras?

Aussi je me résignerais à toutes les positions qu'on me proposerait d'atteindre, et je les conquerrais à force de vouloir.

Tu m'écris que tu as vu Adolphe, et qu'il t'a paru très-préoccupé de son amour. Tu ajoutes qu'il va revenir bientôt. J'espère que tu ne lui as rien dit des choses que je t'ai apprises.

Je crois que je ferai bien de cesser d'aller chez lui pour ma tranquillité et pour la sienne. Et puis que penserait Adeline de nous voir tous les deux

côte à côte à la même croisée. Elle s'imaginerait peut-être que nous jouons la comédie; car il n'est pas très-naturel que deux jeunes gens amoureux de la même femme se tiennent compagnie. Je n'en resterai pas moins en de bons termes avec Adolphe, et, quand je le rencontrerai, je ne le fuirai pas.

## XIX

3 novembre.

Voici ce qui m'arrive. Hier soir je revenais de Forly, où je m'étais promené seul durant deux heures, espérant qu'Adeline viendrait, car le temps était fort beau. Figure-toi une des plus chaudes soirées de l'été, transportée par hasard en automne. Déjà quelques feuilles de tilleul craquaient sous les pieds du promeneur. Mais il en restait beaucoup aux arbres; assez pour affaiblir aux regards l'éclat de la lune qui brillait aussi belle que jamais.

L'horizon, d'un rose magnifique, tranchait sur l'azur du plein ciel. Je n'ai jamais respiré un air plus suave ni plus rempli de Génies et de Songes. Il y avait nombre de promeneuses, et parmi elles

nombre de jeunes filles. Je les regardais toutes les unes après les autres, et je me disais tristement : Ce n'est point encore Adeline. Elle ne viendra donc pas !

Découragé, je quittai Forly, où j'avais composé de tête quelque trentaine de vers, et je pris la route de chez moi afin de les mettre sur le papier.

J'étais dans la rue Saint-Joseph. J'allais tête basse comme un homme absorbé par ses réflexions, lorsque, me redressant tout à coup, j'aperçus presqu'à mon niveau trois dames qui étaient sur le point de me croiser. Un coup d'œil suffit à me faire reconnaître Adeline. Je remarquai que la dame qui était la plus proche d'elle dit quelque chose à Adeline en lui poussant le coude ; qu'alors Adeline baissa rapidement les yeux et articula comme réponse deux ou trois sons incohérents. Cette dame, tu l'as deviné, mon cher André, c'est madame Févra ; quant à l'autre dame, je ne sais qui elle est. Elle m'a paru âgée. Madame Févra a donc tout dit à Adeline, et, qui sait ? peut-être parlaient-elles de moi lorsque je leur ai apparu inopinément.

Tu vois que je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'indiscrétion d'une femme. Maintenant que j'ai la certitude que madame Févra a failli à sa promesse, je me sens fort pour aller chez elle, lui offrir l'amnistie de sa faute à la condition qu'elle

me rapporte mot pour mot ce qu'Adeline lui a dit à mon sujet.

C'est une bénédiction de la Providence de m'avoir fait rencontrer hier soir dans la rue Saint-Joseph juste à leur passage. Je saurai demain à quoi m'en tenir sur Adeline ; et, suivant l'opinion qu'elle a de moi, je resterai ici ou je partirai pour Paris.

## XX

8 novembre.

Ah ! mon cher André, quelle chose plate que la vie ! Qu'on rêve en dedans, à la bonne heure ! Mais il faut prendre garde à ne pas rêver tout haut, parce qu'il en résulte... ce qui suit.

Ma toilette faite dans les règles, j'ai été chez madame Févra, cette seconde fois beaucoup plus dégagé que la première. Je me proposais même, tout en restant très-poli, de lui inspirer une certaine crainte et de lui imposer à peu près comme un juge qui demande des comptes à un accusé. Il ne m'est même pas venu à l'esprit que son mari pût être à

la maison. J'avais eu le temps d'oublier le rôle que je m'étais promis de jouer avec lui, et je n'en avais pas construit un nouveau.

Longtemps après mon coup de sonnette, elle vint elle-même m'ouvrir. En m'apercevant, elle se troubla beaucoup, ce qui me donna tout de suite à penser que M. Févra était là; puis elle balbutia qu'elle ne savait pas si elle devait me recevoir, que cela était très-délicat, que je devais le comprendre, etc., etc. Je reconnus que j'avais affaire à une petite personne sans caractère et incapable d'entrer dans une idée généreuse, mais tant soit peu singulière, et je me reprochai amèrement d'avoir trop bien jugé d'une femme très-commune, que sa liaison avec Adeline m'avait fait croire supérieure.

Il ne me convenait pas pourtant de me retirer comme un laquais. Aussi j'insistai courtoisement pour entrer. Elle avait presque les larmes aux yeux. Enfin elle me dit : « Moi, je ne puis vous recevoir, mais, si vous voulez, je vais dire à mon mari de descendre. Je répondis que je le voulais bien. Elle me t signe de m'asseoir dans son salon à manger, le salon de compagnie étant fermé. Trois ou quatre minutes s'écoulèrent avant que M. Févra parût. Évidemment je me serais très-volontiers dispensé d'avoir un entretien avec M. Févra. J'aurais préféré de beaucoup qu'il ne fût point mis au courant de

cette affaire, qui dans mes vues aurait dû se passer uniquement entre moi et les deux femmes.

Mais il était de ma dignité de ne pas sembler à cette petite dame fuir devant son mari comme si je craignais *qu'il ne me grondât.*

Qui sait même si elle ne lui eût pas raconté plus tard cette histoire, et j'aurais été considéré par lui comme un échappé de collége.

Cela ne me convenait pas. Je l'avais entrevu d'un coup d'œil lorsque j'étais resté attendant de pied ferme le mari, qui me semblait devoir être mécontent que sa femme fût mêlée à une intrigue, et indécis sur notre compte à tous les deux. Je ne connaissais M. Févra que pour l'avoir rencontré une seule fois.

C'est un homme de trente ans, un beau garçon, d'une beauté un peu niaise, malheureusement; je dis malheureusement, parce qu'alors il m'aurait importé que c'eût été un homme d'esprit.

Comme il faut s'attendre à tout de la part de sottes gens, je réfléchis à la façon dont je me conduirais s'il prenait mal les choses et me traitait insolemment. Je décidai que je me contiendrais dans les limites de la plus stricte politesse; mais que je lui enverrais dès le lendemain de mes nouvelles.

Il descendit lentement et s'en alla droit au salon de compagnie, dont il commença d'ouvrir les volets

afin de m'y recevoir. Je ne lui donnai pas le temps d'achever. Je me levai de ma chaise et j'allai au-devant de lui. « Il est inutile d'ouvrir ici, monsieur, lui dis-je après lui avoir fait un léger salut, qu'il me rendit avec la même légèreté. Si vous voulez passer au salon d'à côté où j'étais avant d'avoir l'honneur de vous voir, nous serons tout aussi bien. »

Il referma flegmatiquement la croisée, sans mot dire, et me suivit. Quand nous fûmes entrés, il me fit signe de m'asseoir et s'assit en face de moi; puis il baissa les yeux, je les relevai sur lui et je repris:

« Monsieur, madame Févra vous a probablement instruit de la démarche que j'ai faite près d'elle? »

Là il me répondit un : « Oui, monsieur, » très-bas. Je continuai, car j'avais hâte de rassurer tout à fait ce pauvre mari sur sa femme, qu'il n'avait peut-être crue qu'à demi :

« Cette démarche est bien simple; mais, comme je tiens à ce que vous ne vous mépreniez pas sur le motif de mes visites chez vous, permettez-moi de vous répéter que mon but, l'autre jour, était de savoir de madame Févra si mademoiselle Masseuil, que j'aime et que j'ai l'intention de demander en mariage, n'avait point un amour qui l'éloignât de moi; permettez-moi de vous apprendre qu'aujourd'hui je venais uniquement prier madame Févra de m'ex-

cuser si la rencontrant avec mademoiselle Masseuil sur la rue, je ne la saluais pas; car un salut de ma part adressé à madame Févra la mettrait dans une position embarrassante à l'égard de mademoiselle Masseuil, qui ne manquerait pas de s'informer d'où l'on me connaît.

Ce dernier point n'était qu'un détail de ce que je me flattais de dire à madame Févra. Je me gardai bien d'apprendre au mari, que je venais surtout imposer à sa femme, comme pénitence de son indiscrétion, la nécessité de me rapporter le sentiment d'Adeline à mon sujet.

Tout en parlant j'observais la physionomie de M. Févra. Elle était fort concentrée. On voyait que c'était celle d'un homme fâché.

« Monsieur, lui dis-je, j'avoue que j'ai agi d'une façon très-inusitée.

— C'est vrai, monsieur, me répondit-il un peu sèchement. Ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend à l'habitude.

— Cependant, monsieur, j'espère que malgré la bizarrerie de mes procédés, vous me ferez la grâce de n'en trouver aucun qui soit d'un homme mal élevé?

— Non, monsieur. »

Il ne se déridait point. Je me levai et après lui avoir demandé le secret de cette entrevue, et ex-

primé le regret que j'avais d'avoir troublé sa bonne humeur, je me laissai conduire par lui jusqu'à la porte de la rue. Nous nous saluâmes et je sortis.

A cet instant la servante d'Adeline entrait, annonçant à M. Févra que mademoiselle Masseuil allait venir; qu'elle était dans la maison d'en face chez sa tante, madame Cassin.

Peut-être m'avait elle vu entrer; sans doute elle m'a vu sortir. Qu'en a-t-elle pensé? que va-t-elle penser des nouveaux détails de cette page de roman si brutalement interrompue par l'ineptie de la petite dame à laquelle j'avais eu la faiblesse de confier le plus beau rôle que puisse avoir une femme; rôle qu'elle m'a gâté d'un bout à l'autre.

Je vois encore sur le buffet de son salon à manger deux rangées de pots de confitures récemment faites.

Elle venait je pense d'y mettre la dernière main, lorsqu'elle m'a ouvert la porte. La pauvre innocente! Elle est confite elle-même dans sa simplicité! Si j'avais prévu ce qu'est madame Févra, je n'ai pas besoin de te dire que je ne me serais pas adressé à elle pour lui demander la chose la plus délicate du monde.

Voilà donc quelle est l'amie d'Adeline, celle qu'elle voit tous les jours. J'en gagne du frisson. Si le proverbe « Qui se rassemble, se ressemble » est vrai,

que serait donc Adeline? Car enfin, moi je ne la connais pas. Je l'ai jugée à l'air distingué qu'elle affiche; je sais qu'elle a du talent sur le piano; je l'ai vue pleurer une nuit quelque temps après la mort de sa mère, et là-dessus je l'ai aimée et je l'aime encore d'un amour fou.

Assurément Adeline est tout autre que madame Févra. Elle a l'étoile au front. C'est une déesse; entends-tu, une vraie déesse! Elle porte en elle le feu sacré des poëtes. Ce n'est point un corps animé, c'est une âme à forme corporelle! Je blasphème en la comparant à cette dame Févra. Mais par quel mystère inconcevable ces deux femmes sont-elles liées l'une avec l'autre, étant si dissemblables?

Eh! mon Dieu, peut-être juste à raison du contraste. Décidément le proverbe est un menteur:

Qui se rassemble ne se ressemble pas.

## XXI

14 novembre.

Ce matin, j'étais encore au lit à neuf heures et demie, lorsque la servante est venue m'avertir qu'un

grand monsieur demandait à me parler. J'ai répondu qu'on le fît entrer dans le salon, et je me suis habillé en hâte, pressentant que c'était M. Févra. Je ne me trompais pas. Mais quelle chose l'amenait?

« Monsieur, me dit-il, je ne dois pas vous cacher que je me suis cru dans l'obligation d'instruire M. Masseuil de ce qui s'est passé entre nous.

— Mal à propos, lui répondis-je : il me semble que je vous avais prié de garder là-dessus le silence le plus absolu.

— Je craignais, continua-t-il, que M. Masseuil ne fût informé de votre démarche auprès de madame Févra par une autre bouche que la mienne et n'en prît contre moi quelque mécontentement.

—Qui vouliez-vous qui lui en parlât, répliquai-je, si madame Févra et moi ne l'avaient fait : apparemment ce n'est pas moi. Je serais seulement parti de l'espérance où j'aurais été que mademoiselle Masseuil n'a d'amour pour personne, afin d'obtenir de son père le droit de lui témoigner du mien. »

M. Févra n'avait plus la mine refrognée d'hier. Il souriait et paraissait mieux intentionné à mon égard. Aussi je n'eus pas la force de lui adresser les reproches que méritait son indiscrétion. D'ailleurs je voulais en profiter autant que possible, en sachant

de lui le jugement que M. Masseuil avait porté de moi.

Rompre en visière, avec M. Févra, c'eût donc été :

1° Manquer de politesse, puisqu'il était chez moi;

2° Manquer d'habileté, puisqu'en le ménageant je pouvais avoir par lui des renseignements précieux.

De sorte que je m'efforçai de lui faire bon accueil; et j'y réussis.

« Je suis contrarié, monsieur, dis-je, que vous vous soyez cru autorisé à tout raconter à M. Masseuil. Il n'appartenait qu'à moi de lui parler ou de lui faire parler de mes intentions sur sa fille; mais enfin, maintenant que vous avez commis la faute (il se rembrunit un peu, si bien que je fis en sorte de sourire en ajoutant) : il tient à vous de la réparer, à moitié du moins, en me rapportant ce que M. Masseuil pense de moi.

— Monsieur, me répondit-il, il en pense beaucoup de bien. Ma visite vous le prouve assez. S'il ne m'avait pas tenu, à votre égard, le langage le plus flatteur, je ne serais pas ici à l'heure qu'il est. Vous lui convenez à tous les points de vue, si ce n'est qu'il vous trouve trop jeune.

— Trop jeune, répliquai-je avec un peu d'ai-

greur. Mais il veut donc marier sa fille à un homme de trente ans !

— Pourquoi pas, reprit M. Févra ; j'ai trente ans et ma femme n'en a pas vingt. C'est la distance d'âge voulue. »

J'entrevis que d'après la société il avait raison. Mais d'après la loi morale, d'après la nature, d'après Dieu !...

J'étouffai une rage secrète contre nos sottes institutions qui font d'une jeune fille intacte la compagne d'un homme toujours fatigué par les plaisirs de sa première jeunesse, et souvent victime des fléaux de l'amour physique.

« Faut-il donc, pensai-je rapidement, qu'aussi moi je jette le flot pur de ma vie dans quelque égout avant de conquérir le droit d'avoir pour moi tout seul une femme à laquelle j'aurai peine à suffire ; que je ne pourrai plus aimer de cœur et que j'aimerai mollement de corps.

« Heureux si la nourrice de mon enfant, femme très-saine et qui aura épousé un jeune gars de vingt-trois ans, fort comme le sont les paysans, n'a pas la surprise de se voir venir du mal au sein ; plus heureux si son mari, qui ne s'en inquiète pas d'abord, n'a pas bientôt de bonnes raisons pour se fâcher à son tour !

« Ah ! si les demoiselles savaient par quelles routes

ont passé les hommes qui viennent à trente ans les demander en mariage; si elles se pénétraient bien de cette idée horriblement vraie, que ces hommes leur donnent à ronger comme à un chien domestique les os des festins passés; que non-seulement ils connaissent, mais qu'ils ont pratiqué les turpitudes sensuelles; que malgré leur apparence de fraîcheur ils ont eu le sang corrompu, que leur belle barbe a poussé sur du fumier; peut-être qu'alors elles ne voudraient point entendre parler de telles unions.

« Leur excuse de les contracter serait qu'elles ignorent; mais les pères, eux, devraient savoir ce qu'il en est. Comment donc se fait-il qu'ils n'acceptent que des hommes de trente ans pour maris de leurs fille s

« Si cependant à trente ans, il y a des hommes encore vierges? — Vierges! de quelle façon l'entendre? ce ne peut-être que d'ignominieux imbéciles! »

Ces réflexions m'avaient surgi en bloc. Une seconde m'avait mis ce triste tableau devant les yeux.

M. Févra, qui ne se doutait guère que mon cerveau remuât tant de *folies* en ce moment, me donna la clef de la froideur excessive avec laquelle il m'avait reçu le jour précédent.

« Ma femme est très-jeune, me dit-il; votre façon singulière l'a beaucoup agitée en lui montrant des idées qu'elle ne soupçonnait pas. »

Je compris l'anxiété d'un mari qui n'a pas dit le moindre mot d'amour à sa femme, de lui voir donner par *un petit jeune homme* l'éveil d'un sentiment très-vif. Aussi je m'excusai, disant, ce qui était vrai, que j'avais cru madame Fevra beaucoup plus mûre et que je ne lui aurais pas fait mes confidences si je l'avais sue de l'âge de mademoiselle Masseuil. Le fait est, mon cher André, qu'on se trompe toujours sur l'âge de ces blondes! Dès qu'elles ont eu un enfant, elles sont à volonté vieilles ou jeunes.

J'ai porté le trouble, avec mes actes romanesques, dans l'âme de cette pauvre dame qui fait si bien les confitures; pourvu qu'elle n'en ait pas d'autres à faire, elle serait capable de les manquer!

Voilà donc à quoi l'on aboutit lorsqu'on veut tirer sa vie de l'ornière commune. Folie! que ma vie devienne ce qu'elle voudra; franchement, elle ne vaut guère la peine que je m'en occupe. La vie est femme; et comme la femme, c'est un animal à demi raisonnable. Je jouirai d'elle quand elle sera en belle humeur. Le reste du temps je tâcherai d'en souffrir le moins possible en oubliant que moi, pauvre poëte, je n'ai trouvé qu'une compagne bête, taquine et infidèle. Cependant j'attendrai avec pa-

tience qu'elle vienne à se dissoudre pour me remarier avec une autre vie, un peu moins idiote que ma très-chère vie actuelle, si le code divin me permet de convoler en secondes noces.

## XXII

22 novembre.

J'ai hésité longtemps, mon cher André, sur le parti que je devais prendre. J'ai de bonnes raisons de croire que M. Masseuil fléchirait aisément si j'étais aimé de sa fille. Il n'y a que mon âge qui soit un obstacle à ses yeux; obstacle facile à surmonter en reculant le mariage jusqu'à ce que je me sois livré aux affaires, ce qui ne tarderait pas.

C'est au mieux, car je sais qu'il est dans l'intention de M. Masseuil de ne point marier Adeline avant deux ans. Mon premier mouvement a été de l'aller trouver et de lui parler à cœur ouvert. Mais depuis mon aventure avec madame Févra, l'audace s'est singulièrement refroidie. Il faut à toute force que je sache d'Adeline elle-même le mot de son cœur. Comment lui dire, de façon à ce qu'elle l'en-

tende et y réponde, cette petite phrase : Partir ou rester ? J'ai songé à lui écrire une lettre dont je chargerais sa servante moyennant une pièce d'or.

Il aurait fallu choisir l'instant où M. Masseuil et sa fille sont à Forly; venir comme pour demander à voir M. Masseuil et opérer tout doucement la corruption de la maritorne. Je t'avouerai qu'après y avoir réfléchi, ce procédé m'a dégoûté, quoiqu'il eût eu certaines chances de succès. Alors je me suis promis de parler moi-même à Adeline sur le bord du bénitier lorsqu'elle sortira de Saint-Joseph. Dimanche dernier, au moment où elle trempait le doigt dans la coquille de marbre, j'ai entr'ouvert les lèvres et je les ai remuées comme quelqu'un qui parle, sans parvenir à articuler aucun son, si bas que ce fût. Adeline s'en est aperçue, puisqu'elle a rougi très-fort, craignant apparemment que je n'eusse attiré par cette pantomime les regards des voisins sur elle et sur moi.

Je ne me consolerais pas de la compromettre en lui manifestant trop mon amour, quelque discrétion que je m'imaginasse y apporter; et comme il m'est impossible de me trouver quelque part seul avec elle, je ne vois aucun moyen de m'affirmer dans un sens ou dans un autre.

De Varly vient de m'écrire une lettre très-pressante, où il me rappelle l'assurance que je lui avais

donnée l'an dernier de l'aller rejoindre à Paris. Il me répète les beaux projets d'avenir que nous formions ensemble.

Il me convie à ce stage de la gloire si rude et si pénible que nous devions faire côte à côte, et qu'il ne se sent plus le courage de continuer si je ne lui viens en aide. Tu sais, mon cher André, depuis que tu me connais, combien l'idée de tenir un jour une place parmi les littérateurs suffit à m'enivrer. Tu sais que je suis né, sinon pour réussir dans le monde étrange de l'art parisien, du moins pour y voir de près tant d'hommes et de choses illustres.

A coup sûr Adeline m'aimant, tout cela disparaîtrait de devant mes yeux, et je ne songerais qu'à me consacrer à son bonheur au fond de notre ville de province, versant en elle d'un seul coup toutes mes aspirations de jeunesse; mais elle ne m'aime point, elle aime Adolphe, cela me semble clair.

Quand j'ensevelirais dans la plus folle des passions, la jalousie, ce que mon âme peut avoir de grand en soi, je ne ferais point là une belle merveille. Il faut en finir avec cette tension énervante du cœur où me tient la vue continuelle d'une femme que j'aime peut-être sans espoir. Je suis épuisé, mon ami; comprends-tu cela, toi? Je suis las de la rencontrer si souvent et de ne pouvoir lui rien dire de ce que je souffre par elle et pour elle. Pendant

quelques mois il me suffisait de lui exprimer ma passion du seul regard : aujourd'hui cela me tue. Il me faudrait lui parler et entendre le son de sa voix, que je ne connais même pas.

Je vais donc aller à Paris ; je tâcherai d'oublier Adeline. Si cet amour, sur lequel je m'abuse peut-être, n'a pas de racines profondes, il disparaîtra bien vite, emporté par le vent des plaisirs.

Excellente épreuve, André! je n'aurai point commis l'imprudence de river ma vie à la lourde chaîne des affaires ; je pourrai pratiquer la poésie, cette belle maîtresse du cœur que je m'étais promis de ne sacrifier jamais.

Si mon amour persiste, eh bien, je reviendrai, sauf à me tuer comme Werther ; mais il y aura cette différence entre le héros de Gœthe et moi que son suicide, tout imaginaire qu'il est, a fait et fait encore verser bien des larmes dans le monde entier, tandis que le mien, malgré sa réalité, me vaudra tout bonnement d'être jugé atteint d'aliénation mentale par les rares personnes qui en seront informées. Toi, tu sauras qu'en penser, et peut-être les fictions, quelque belles qu'elles soient, t'émotionneront peu désormais.

Je ne t'ai point dit, je crois, que je suis occupé de composer une manière de poëme, non pas d'haleine, je ne suis pas de force ; mais je jette sur le

papier, au fur et à mesure que me viennent les impressions, l'histoire de mon pauvre cœur, que je ferai jouer à un personnage nommé Daverto, lorsqu'elle sera au complet. La bien-aimée de Daverto s'appelle Berthe. Berthe remplit le rôle de mon Adeline. Il fallait bien changer les noms.

L'autre jour j'ai fait un petit voyage dans un wagon de troisième classe, où je me trouvais avec deux soldats, trois religieuses, un roulier, quatre paysans, un commis voyageur, un prêtre et la maîtresse d'une de ces maisons crépies de blanc et qui ont un petit guichet au milieu de la porte, un numéro éclairé d'un lampion au-dessus, une chaîne et un cadenas par derrière! Nous faisions tous un curieux assemblage, n'est-ce pas? C'est ce qui me plaît des wagons de troisième classe : chacun d'eux offre un vaste tableau de la comédie humaine. Certes, les philosophes de la plume ou du crayon, quand ils voyagent, sont mieux là que partout ailleurs.

Les deux soldats, l'un de la ligne, l'autre de la cavalerie, fumaient joyeusement leurs bouffardes, et le vétéran racontait au conscrit quelques épisodes de la guerre de Crimée, où il avait combattu.

Des trois religieuses, l'une disait son chapelet, l'autre lisait dans un petit livre, et l'autre enfin, la plus jeune et la seule jolie, me regardait de temps

en temps, baissant ses yeux dès qu'ils rencontraient les miens.

La pauvre créature ne doit avoir que de vingt à vingt-deux ans. Son teint mordoré, ses lèvres un peu épaisses, les ailes de son nez fortement accusées, d'autres signes encore indiquent assez que le crucifix de cuivre posé sur sa gorge a toutes les peines du monde à la tenir calme.

Elle avait beau rouler dans ses mains aristocratiques (car elle doit être de famille) la tête de mort pendue à son rosaire, ne pensait-elle pas en même temps qu'à son âge, la tête d'un jeune homme, qui sait, peut-être la mienne? ferait bien mieux son affaire et qu'elle serait plus douce que l'ivoire à caresser.

Je ne vois jamais ces tristes femmes, encore vermeilles de la première beauté, sans éprouver une douleur profonde, un contre-coup du supplice qu'elles endurent, supplice d'autant plus grand que ne connaissant pas les hommes et les plaisirs qu'ils donnent, elles en ont des illusions considérables.

Apparemment que la religieuse à lunettes n'était pas si absorbée dans sa lecture qu'elle ne vît la distraction de sa sœur, car elle se pencha à son oreille et lui dit quelques mots que je n'entendis pas, mais qui la firent rougir visiblement; puis elle lui remit

entre les mains le petit livre qu'elle avait. La jeune sœur ne le quitta pas des yeux tout le temps du voyage. Seulement je m'aperçus qu'elle tournait une page tous les quarts d'heure. Je voudrais bien connaître ce qui l'a déterminée à se faire religieuse. Sans doute un amour malheureux, ou plutôt l'impossibilité de trouver rien qui approchât de son idéal.

Le Christ, qu'on nous représente si beau et que nous savons avoir été si pur, est le seul amant digne des nobles natures de femmes; mais les baisers qu'elles donnent au crucifix ne leur sont pas rendus, et elles ont peut-être plus besoin d'être aimées qu'elles n'ont besoin d'aimer.

Voilà pourquoi, mon cher André, cette épouse mystique a oublié un instant le fils de Marie pour l'être vivant que je lui représentais.

Le roulier dormait dans un coin, enveloppé dans sa limousine, un bonnet de coton sur la tête, son chapeau de paille sur les yeux et son fouet entre les jambes.

Les quatre paysans causaient entre eux du prix des mules et des foires d'alentour où elles se vendaient le plus avantageusement.

Le commis voyageur, la tête enfermée dans sa casquette, tantôt tirait un miroir et un peigne de sa poche pour démêler sa longue barbe, tantôt

lisait les *Drames de Paris* du vicomte Ponson du Terrail, tantôt battait le briquet pour allumer sa pipe, trois occupations qui se valent à peu près.

Le prêtre, bon curé de campagne très-enluminé, paraissait tracassé de sa digestion, qu'il activait avec force prises de tabac.

Enfin la loueuse de filles étalait devant le public du wagon un ignoble visage, où le vice se peignait fièrement, où la bassesse et l'ignominie se donnaient des airs de hauteur. Elle avait un petit chien sur les genoux, et de ses doigts, couverts de bagues ridicules, tantôt elle le caressait, tantôt elle lui faisait des misères.

Je fermai les yeux et, sans être endormi, j'entendis bientôt une sorte de concert d'un charme incomparable, tant il y avait de finesse et de moelleux dans les sons. Ce n'était pas la première fois qu'une pareille harmonie venait jusqu'à moi. Je la reconnus, mais je lui trouvai un sens auquel je n'avais pas encore pris garde ; ce qu'il y a de délicieux, c'est que j'avais conscience de concourir à la former. Elle n'était pas tout à fait indépendante de moi, non plus que tout à fait dépendante. Cela me transporta dans un autre monde. Qu'était-ce ? Tout simplement le bruit répété que faisait la vitre de la portière en branlant dans les rainures de son cadre. Tu vois que la cause la plus vulgaire produit

les effets les plus étonnants pour les imaginations sensibles. On dirait d'une musique exécutée par des anges. Je fus mis en verve et je traduisis les symphonies d'une vitre par les vers que tu vas lire et qui me jaillirent malgré moi du cœur :

Il en est temps encor, je renonce à la gloire.
La gloire! entends-tu bien? J'y renonce pour toi.
On dit qu'ils sont heureux ceux qui n'ont pas d'histoire;
Pourvu qu'ils soient aimés, je le dis aussi, moi.
Cependant nulle femme, excepté toi, ma Berthe,
Ne gagnerait au jeu, sur cette table verte
De mon âme, où déjà sans façon j'ai compté
Tous les points à venir de l'immortalité.
Comprends-tu? c'était là le rêve de ma vie.
Pour que mon nom vécût, j'aurais bravé l'envie,
Supporté l'infortune, et lutté vaillamment
Contre le monde entier; dont j'aurais un moment,
Une voix me le dit, forcé la noble engeance
A passer sous le joug de mon intelligence.
Le poëte est un dieu qu'on devrait adorer;
Et ce titre si beau, je voudrais l'abjurer!
— Oui, dans mon dernier vers, ma dernière pensée
Je suis prêt à la mettre; ainsi la fiancée
Est conduite au tombeau par son futur mari;
Mais lui, l'infortuné, quand il perd sa maîtresse,
N'a-t-il pas tout perdu? L'amour aurait tari
Bien vite, je le sens, la source de tristesse
Que la gloire en mourant m'aurait fait naître au cœur
Devant celle d'aimer il n'est point de douleur.
Je souffre, et ma souffrance est chaque jour bénie.
Oh! j'ai prié longtemps Dieu de me l'envoyer;
Et quand je l'ai trouvée assise à mon foyer,

Enfin j'ai reconnu que j'ai bien du génie,
Et du plus beau peut-être, et j'ai frémi d'orgueil.
Je laisse mon esprit en paix dans son cercueil.
Si mon cœur vit, c'est tout : tu seras mon chef-d'œuvre.
Le soin de toi, Bertha, du reste me désœuvre.
Pour toi je foule aux pieds, en restant dans ce lieu,
La seule chose belle après l'amour et Dieu.

Remarque bien, mon cher André, que c'est Daverto qui parle, Daverto, mon héros, et non pas moi. Je suis loin d'être à sa taille. Je n'ai point le génie qu'il a. Si tu veux, c'est moi de beaucoup agrandi. Il fallait cela pour le mouvement lyrique. Quant à Adeline, elle vaut Berthe. Elles ne font qu'une personne sous deux noms différents.

## XXIII

25 novembre.

Demain, je pars pour Paris. Mon père, qui est ma providence en ce qui touche mes besoins matériels, a veillé lui-même à mon trousseau. Il a voulu faire ma malle de ses propres mains, prenant scrupuleusement note de chacun des effets qu'il y mettait. Il

vient de me donner un petit cahier où sont écrits les meilleurs conseils. J'ai beau n'être pas organisé comme lui, je reconnais au fond combien il y a de bonté dans ses procédés. Aussi, mon cher André, je commence à ressentir une sincère affliction de le quitter. Cependant, il le faut. Je n'ai pas assez de vertu et j'ai trop de jeunesse pour renoncer à ma tranquillité d'âme en assurant la sienne.

Ici, même abstraction faite de cet amour qui me brûle à petit feu, je ne puis avoir aucune espèce de diversion à mes études. Il me faudrait travailler toujours afin de ne pas tomber dans l'ennui le plus fade. Et, par malheur, mon tempérament ne me le permet pas. Alors, j'ai recours à de longues promenades dont les muscles se trouvent bien, mais qui ne peuvent guère sur l'esprit, sans cesse plongé dans des rêveries plus fatigantes encore qu'une occupation en forme. Ce qui me manque beaucoup, mon cher André, c'est la société des femmes. La perte que j'ai faite de ma mère, à un âge très-précoce, a eu ce résultat que j'ai toujours vécu loin d'elles. Il est bon d'être habitué à leur commerce dès son enfance; autrement on y garde toute sa vie, quoiqu'on fasse, un manque de tact facile à reconnaître.

Suivant qu'on est né délicat ou grossier, elles inspirent à celui qui ne les pratique qu'assez tard

et quand il est déjà jeune homme, plus de crainte respectueuse ou moins d'estime qu'il n'est juste de leur accorder.

Cela m'explique pourquoi la vue d'une dame me fait aisément rougir, tandis que certains jeunes hommes, privés de leur mère, et ne connaissant que des femmes déshonnêtes, ont autant de suffisance envers toutes qu'envers ces dernières.

D'ailleurs l'éducation que j'ai reçue ne s'étant pas développée à leur ombre, je ne peux guère les comprendre ni être compris d'elles. Aussi la plupart, qui de loin ont et auront toujours pour moi un prestige exagéré, me semblent-elles de la dernière platitude lorsque j'approche et me lie de conversation avec elles.

Leur petit assortiment d'idées, de discours et d'actions, fort gentil pour celui qui en est au fait depuis ses premières années, m'irrite à un point surprenant.

En un mot, mon cher André, chose triste, la femme médiocre est une détestable compagnie pour moi. Je me trouve incapable de lui rien dire; incapable de rien écouter d'elle... Tout au plus rendrais-je éloquent mon silence, si elle était jolie!

Mais comme avant d'agir, il est d'usage de parler, d'attendre la réponse et de reparler encore jusqu'à ce que les voix se fondent dans un double soupir, je

n'ai pas grande chance d'avoir de bonnes fortunes, qui d'ailleurs ne sont pas toujours bonnes, suivant la remarque judicieuse de lord Byron.

Tu comprends aisément qu'avec ma façon de voir, je ne dois pas goûter beaucoup les fêtes du monde.

Il m'est insupportable d'y assister. Quant aux hommes que je connais, à ceux de mon âge, aux jeunes gens, leurs habitudes sont loin d'être les miennes, et quoiqu'il y ait chez quelques-uns de l'intelligence, ou même de l'esprit, aucun ne m'offre cette délicatesse d'âme, cette manière vive de sentir, cette organisation véritablement poétique que je n'ai trouvées qu'en toi et qui me rendaient ton intimité si précieuse.

Je ne puis rester plus longtemps, mon cher André, dans ce milieu que toi seul me remplissais.

A Paris, isolé comme ici, j'aurais de si grandes distractions qu'il n'y aurait pas moyen que ma solitude me fît autant souffrir. Mais de Varly n'est-il pas là? Nous sommes taillés sur un patron unique : deux confous, comme je m'amuse à le lui écrire; deux frères siamois de la chimère, tristes et joyeux identiquement des mêmes choses.

## XXIV

30 novembre.

Je suis à Paris. C'est la première fois que je me sépare d'aussi loin de mon père et pour aussi longtemps. Les adieux ont été pénibles. Il a pleuré en m'embrassant et j'ai fait comme lui. On a beau dire, les larmes, à un moment donné, valent mieux que la gaieté. Elles ont leur jouissance, que rien ne pourrait remplacer. C'est la volupté de la douleur.

Quand on se quitte, on a mille chances de ne plus se revoir. Cette pensée m'a traversé l'esprit à l'instant où je serrais mon pauvre père entre mes bras, et j'ai répandu dans cet embrassement toute la tendresse dont je suis susceptible.

Il est resté là pour voir partir le train et m'envoyer de la main un dernier baiser. Je le voyais encore sangloter à demi. J'ai eu toutes les peines du monde à refouler l'émotion que cela me faisait.

Maintenant la crise est passée. Paris est un si grand consolateur !

Et pourtant ce Paris n'est pas si aimable à habi-

ter. L'état de surexcitation que l'on contracte dans un pareil milieu ne va qu'à moitié à une nature rêveuse, mélancolique, friande de la solitude, faite pour aimer avec quelque suite, ayant besoin de s'attacher.

Ce qui m'a fait tout d'abord et me fait encore la plus cruelle impression, c'est cette odeur de vice que l'on y sent partout autour de soi. L'immoralité, voilà souvent quelles sont les mœurs.

Je défie bien à une Parisienne de me faire oublier Adeline! à laquelle j'ai l'infirmité de ne point songer autant que je le voudrais.

Oui, une des plus grandes marques de la faiblesse de l'homme, c'est qu'il n'est point ce qu'il était et qu'il cessera d'être ce qu'il est.

Nos pensées se poursuivent et se fuient entre elles. Elles jouent aux quatre coins dans notre âme, et il y en a toujours une qui est au milieu de la chambre. Généralement, chez les nobles caractères, la sensualité, la convoitise ou l'orgueil.

Chez les caractères inférieurs, la préoccupation de Dieu, du devoir, de la mort.

Trop souvent les premières se placent; trop rarement les secondes.

Tu ne saurais croire, mon cher André, combien je souffre de cette disparate dans laquelle je vis; disparate que ne créent point seulement les années,

mais les mois, mais les jours, mais les heures, mais les minutes. Quel homme suis-je donc? me dis-je parfois avec rage. Suis-je moi, ou suis-je mon voisin? Je me cherche partout et je rencontre à peine la trace de mes pas.

Si encore, étant plusieurs personnages, je les étais pleinement l'un après l'autre; s'il ne se mêlait point à ma sensation actuelle l'écho lointain d'une sensation toute contraire; si je jouissais du présent quelque court qu'il soit!

Quand, seul, la tête entre mes deux mains, je pleure à chaudes larmes sur les deuils de ma vie, il me vient à l'esprit que le matin même, en prenant mon café, je riais aux éclats de calembours obscènes.

Quand je suis au théâtre, justement à l'instant où l'on débite quelque tirade bien comique et fortement applaudie, je me demande qui de ces spectateurs si gais sera mort dans huit jours.

Hier soir, j'ai assisté à une fête d'étudiants qui célébraient la réception d'un de leurs amis au grade de docteur.

Sais-tu ce que c'est qu'une fête d'étudiants et de quelle façon on s'y amuse? Il y avait naturellement des femmes. Et quelles femmes!

Deux de ces malheureuses m'ont inspiré beaucoup de pitié. L'une était enceinte et sur le point

d'accoucher ; l'autre était phthisique et sur le point de mourir. Quoique la première eût des maux d'estomac et la seconde une toux fréquente, cela buvait, cela chantait, cela disait non pas des gaillardises, mais de sales choses.

Lorsqu'on sortit de table, tous ivres, excepté moi et la pauvre poitrinaire, je lui demandai comment elle se trouvait :

« Pas bien, me dit-elle en souriant; je dois avoir un peu de fièvre. »

En effet, ses pommettes étaient rouges et ses yeux creusés, de beaux yeux bleus qui auraient pu refléter le ciel.

« Mais, lui dis-je, promettez-moi d'être raisonnable. Soignez-vous.

— Me soigner! oh! non, je paraîtrais malade.

— Il faut espérer que cela s'en ira bientôt.

— Oui, avec le reste : tout partira ensemble. »

Puis elle prit le bras de son amant, un brutal qui lui reprocha de n'avoir pas assez bu. . . . . . .

Et elle s'écria gaiement : « Allons à la salle des concerts ! »

Tout le monde fut de son avis.

La salle des concerts est le sous-sol d'un café borgne où se réunissent le soir des jeunes gens et des filles, pour y chanter à tue-tête en achevant de s'enivrer.

Le président, qu'ils surnomment Endymion, un garçon de trente-cinq ans à la tête de Silène, monta sur la vaste table de la taverne, s'assit, fit asseoir à ses côtés ses acolytes, et le charivari commença.

Ce fut alors une chose pénible pour moi d'entendre cette jeunesse stupide dégoiser avec accompagnement de coups de poing, de cris sauvages, de trinquements de chopes, un refrain comme celui-ci :

Loin de nous les grandeurs, la richesse et la gloire ;
Il est plus doux d'aimer, de chanter, rire et boire.

Plus doux d'aimer ! c'est-à-dire de passer leur nuit entre les bras d'une prostituée !

De chanter ! cela veut dire : de beugler !

De rire ! Ne serait-ce point de vomir plutôt !

De boire ! Sans doute cela signifie de s'abrutir et de s'asphyxier.

Tout en continuant les libations, on fit succéder à cette chanson une autre chanson véritablement ignoble, dont chaque couplet traîne le nom sacré de Dieu dans la fange et dans le ridicule. La débauche ne s'arrête point. Elle ne sait rien respecter : elle insulterait le Christ sur sa croix.

Cependant une des femmes, celle qui était enceinte, se mit en besogne de casser tout ce qu'il y avait sur la table ; et les jeunes gens, lui voyant si

belle humeur, présentèrent chacun à son tour les tasses, les chopes et les canettes. Ce fut du délire à froid, jusqu'à ce que l'amant de la casseuse se précipitât sur elle comme un furieux. Je m'interposai, préservant à mes risques et périls cette misérable créature d'un avortement.

Il y avait dans la vitrine du soupirail deux tourterelles qui regardaient la scène avec étonnement. Que disaient-elles alors de l'espèce humaine? De la prétendue image de Dieu?

Les pauvrettes, qui ne voient que des spectacles pareils de leur cage vitrée, doivent avoir bien du mépris pour nous.

Qu'est-ce donc que la plupart des hommes? C'est un peu d'ordure élaborée dans les entrailles d'une femme pendant neuf mois, et qui déposée, s'emplit de lâches passions grouillant en elle comme des mouches vertes, jusqu'à ce qu'elle serve à fumer un cimetière.

Tout cela doit être bien infect pour Dieu, lorsqu'il se promène à travers le monde. A quoi pensent donc les anges de ne pas se plaindre à lui! Si j'étais ange, je lui adresserais un rapport qui appellerait le décret suivant :

« Nous, Trinité Ier, par notre propre grâce et notre propre volonté, empereur du ciel, de la terre

et autres planètes, défendons formellement à la Nature de faire des hommes et surtout des femmes.

« Par Dieu,

« *Le ministre, secrétaire d'état au département de la vie,*

« SAINT-JOSEPH. »

Mais alors ce serait la fin du monde?

Point du tout. Il resterait les animaux, qui se passeraient bien de nous.

La bière coulait sur le pavé au milieu des vases en morceaux ; le peu qui en restait on se le jetait à la figure ; la femme enceinte cassait toujours. Elle venait d'abattre le verre de la lampe avec une bouteille ; les éclats faillirent m'atteindre. Je profitai du désarroi pour m'esquiver.

Ce matin j'étais à Saint-Sulpice, à la messe du dimanche; et, fléchissant le genou, j'entendais chanter l'*O salutaris hostia* avec le magnifique accompagnement des grandes orgues.

A ma droite et à ma gauche il y avait des femmes qui priaient, des hommes recueillis, des prêtres invoquant le Christ, cette quintessence de l'homme, et la vierge Marie, ce symbole idéal de la pureté féminine.

C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer.

Si la société était un peu plus propre, je serais de ceux qui pensent qu'il suffit d'y cadrer honnêtement pour plaire à Dieu. Mais comme ce n'est qu'une souillon, j'estime qu'il faut y toucher le moins possible et faire mieux que vivre... rêver.

Or, las de rêver seul, je vais dans un lieu où la rêverie est populaire, où se fait de la poésie universelle et à la portée de tous... à l'église. J'y prie; non pas tant pour m'adresser à Dieu, qui ne me répond point, que pour ne pas m'adresser aux hommes, qui me répondraient : Tu nous ennuies! Je tiens essentiellement à la religion. Je sens qu'elle compose presque à elle seule mon air respirable et celui de tous les êtres que la civilisation n'a point infectés.

Le jour où la dernière église croulerait sous le marteau stupide d'un manœuvre social, je demanderais à Dieu d'être enseveli dans les décombres.

Pauvres imbéciles ceux qui ne comprennent pas que le soupir d'un tuyau d'orgue vaut mieux que leurs dissertations économiques. Taisez-vous! Machine pour machine, je préfère l'âme d'un instrument de musique à la vôtre. Vous rendez des sons abominables de discordance; lui, des sons admirables d'harmonie. Encore une fois, taisez-vous;

laissez parler le bois et le fer; vous n'êtes que des hommes !

La religion est le vrai fonds de bonheur ici-bas. Et quand il n'y aurait pas d'immortalité, quand notre ambition posthume serait dérisoire, quand nous tous, chétives créatures dans l'infini, nous devrions disparaître avec notre vie terrestre, Dieu n'en serait pas moins juste.

A y regarder de près, il nous donne un enfer ou un paradis viager au degré où nous le méritons. En effet, peut-être ne sommes-nous dignes ni de félicité parfaite ni de tourment exclusif.

Les vertueux sont toujours assez méchants pour souffrir un peu. Les vicieux toujours assez bons pour avoir un peu de jouissance. Or, le bonheur est en raison directe du bien et en raison inverse du mal que l'on pense, que l'on dit, que l'on fait. Chaque manifestation de la volonté humaine porte avec soi sa sanction. L'homme, par cela seul qu'il veut quelque chose, pousse sans le savoir le ressort de la justice divine. Il est libre dans les causes de sa conduite ; mais ces causes entraînent des effets divins. Si les mathématiques pouvaient s'emparer de l'âme humaine et la mesurer comme une surface ou la chiffrer comme un nombre, il apparaîtrait clairement, je pense, que la réparation est complète ici-bas, réparation souvent détournée,

alluvionnaire, tardive; mais toujours infaillible.

Dieu est bien généreux de nous avoir promis d'autres vies.

## XXV

15 décembre.

Je n'ai pas pu y résister, André, je viens d'écrire à M. Masseuil une lettre dont je t'envoie la copie ;

« Monsieur,

« Il devient nécessaire à mon repos que je m'absente de N..... pendant quelques mois. Vous savez, grâce à l'indiscrétion inqualifiable de M. Févra, que j'aime votre fille. Ma démarche auprès de madame Févra était bien simple ; j'ose dire bien délicate. Elle n'a pas été comprise. A qui la faute?

« Je n'ignore pas que le monde a une manière à lui de négocier les mariages, et j'aurais dû au moins m'y conformer, puisque j'avais la témérité de songer à épouser mademoiselle Adeline. Mais non, j'ai voulu savoir d'abord si j'avais des chances d'être aimé (car c'est là le point important à mes yeux).

« Oh! vous avez raison, monsieur, je suis jeune, *trop jeune* il y paraît..., puisque je ne fais pas du mariage une affaire comme les hommes de trente ans et au-dessus. Mais n'est-ce pas un beau reproche à m'adresser, et un père doit-il beaucoup s'alarmer de donner sa fille à un enfant presque aussi pur qu'elle des souillures de la vie?

« Ce ne sont pas des phrases que j'ai l'intention de vous envoyer. Quoique me nourrissant un peu de littérature, je prétends n'être pas romanesque du tout, et au besoin je montrerais que malgré mes vingt ans je fais la part à ce qu'on appelle *le positif.*

« Si vous me connaissiez (c'est un de mes malheurs de n'être pas connu de vous), vous verriez qu'avec mes idées d'indépendance, pour songer au mariage et à toutes ses conséquences graves, que je ne me dissimule pas, il faut que j'aie plus que de l'*inclination*..... un *amour sérieux!*

« Il n'y a pas une autre femme au monde que je voulusse épouser à l'heure qu'il est, fût-elle belle comme une déesse et dût-elle *m'apporter* des millions! Ceux qui savent aimer peuvent seuls comprendre la portée de ce que je vous écris là.

« Oh! du jour où je serais uni à la jeune fille de mes rêves, je donnerais bien vite congé à la poésie, et je n'en retiendrais juste que ce qu'il faudrait pour embellir sa vie et la mienne.

« Je n'ai jamais parlé à mademoiselle Adeline (encore un de mes malheurs), mais je crois l'avoir devinée. Il me semble qu'elle a besoin de trouver quelque chose de plus qu'un homme dans la personne de son mari, mais une âme supérieure ! Elles ne sont pas communes, celles-là, vous le savez, monsieur ; encore moins que les grandes intelligences.

« Pourquoi donc est-ce que je vous écris? Je pense ne retirer qu'un profit de cette lettre, monsieur, c'est que vous m'estimerez ce que je vaux. Car je n'espère pas que vous reveniez sur mon âge.

« D'ailleurs c'est peut-être un prétexte poli que vous avez donné là à l'officieux M. Févra.

« N'y a-t-il pas une autre raison que vous avez tue dans la crainte de blesser mon amour-propre? dites-la donc, et je m'inclinerai sans murmurer.

« Et puis, quand même vous consentiriez à un mariage, si votre fille m'acceptait comme un *premier venu* à son goût; si elle ne m'aimait pas de la même façon que je l'aime (chose impossible sans doute), cela ne me suffirait pas.

« Pauvre lettre ! dictée par un cœur malade ! Elle ferait rire bien des personnes, s'il vous prenait fantaisie de la faire circuler.

« Il n'est pas difficile de voir que je ne comprends guère mon siècle où les demandes en mariage, ont de tout autres allures.

« Hélas! ce n'est pas seulement l'âge qui me fait déraisonner de la sorte; car la plupart des jeunes gens que je connais se moqueraient de moi s'ils soupçonnaient que je suis amoureux, profondément amoureux, chastement amoureux d'une jeune fille honnête.

« O temps! ô mœurs!

« Mais je ne veux pas achever de vous paraître ridicule en déclamant comme un prêtre en chaire. C'est assez de vous dire qui je suis sans vous apprendre ce que sont les autres.

« Adieu, monsieur.

« J'ai pour vous presque le respect et l'affection d'un fils. Si votre cœur vous dit de me répondre quelques mots, voici mon adresse : Rue de Furstenberg, 2. Peut-être vous en ferez-vous un devoir lorsque vous saurez que l'arrangement de toute ma vie à venir tient à une décision de votre part. »

Comment M. Masseuil va-t-il prendre cela? Me répondra-t-il? Je crois qu'il ne peut s'en dispenser. S'il ne le fait pas ou si sa réponse est mauvaise, je me jetterai résolûment dans les lettres; je renoncerai à me mêler des affaires de la société autrement que pour m'en moquer. Adeline seule serait capable de me les faire prendre au sérieux. Je suivrai ma vocation quoiqu'il m'en coûte de hontes et de pei-

nes. Je deviendrai, si je puis, un de ces beaux cœurs artificiels, comme il y en a tant à Paris, qui impriment les choses les plus délicates, tout en pratiquant les plus grossières.

Je ferai deux parts de mon individu : l'une à moi, l'autre au public. Et pendant que ce bon public pleurera sur quelque héroïne de ma façon, je me divertirai de la belle manière avec l'argent qu'il m'aura donné pour lui débiter des mensonges. Je me suppose du talent. Même si je n'en avais point, il me déplairait encore moins de vivre dans la sphère interlope des artistules que dans la sphère prétendue honnête où ma famille voudrait me maintenir.

Je sais que cette bohême-là n'est pas exempte de vices. Mais est-on plus vertueux parce qu'on paye dans un coin de la province des contributions foncières? Les petites infamies bourgeoises qui se commettent *honnêtement* sous le manteau de la cheminée, en famille, ne sont peut-être pas préférables à la simple extravagance de quelques malheureux!

Tout bien compté, nous nous valons à peu de chose près les uns les autres. Se mépriser mutuellement entre personnes qui n'ont pas les mêmes vices, c'est faire preuve d'une haute raison. Il y a là une équation algébrique :

« Gens de bien où êtes-vous? Je ne vous puis voir; attendez que je chausse mes lunettes. »

Que faire de son existence lorsqu'un jour on s'est tenu ce langage : « Je pèse à peine le poids des êtres qui m'entourent; leur infirmité est la mienne; quand je les accuse, je m'accuse; quand je les condamne, je me condamne; je n'ai même pas la ressource de vivre seul sur mon rocher comme l'aigle; seul, je suis en aussi mauvaise compagnie pour le moins. Celui qui a la lèpre, pourquoi fuirait-il des lépreux? »

Oh! le triste don que ce sentiment moral qui voit tout en nous et ne peut rien empêcher; que cette conscience, indépendante de l'homme, qui l'insulte sans le corriger!

Oh! quel misérable privilége que de se toiser avec son dédain. Narcisse, amoureux de son image, regrettait de ne point pouvoir l'embrasser; au contraire de Narcisse, je regrette souvent qu'il ne me soit pas possible de fouler mon âme aux pieds.

Puisque je barbote comme les autres dans le cloaque humain, pourquoi, mon Dieu, n'ai-je pas leur illusion? pourquoi ne me fais-je pas l'idée que je fends à la nage des flots ambrés?

La vie est un fond de bric à brac qui s'écoule depuis tantôt six mille ans, et parmi les vieilleries

qui s'y trouvent, je ne sais laquelle choisir, tant elles me paraissent toutes insignifiantes.

Il faut être bien enfant, quelque âge qu'on ait, pour convoiter l'une d'elles; mais il faut être bien sage pour s'en accommoder. Je fais des choses de la vie ce que je fais des galets, lorsque je suis au bord de la mer. Je les ramasse une à une (du moins celles qui sont à ma portée); je les regarde, et, à peine regardées, je les jette sans m'en soucier davantage.

J'attends avec impatience une réponse de M. Masseuil. Si j'épouse Adeline, je serai ce qu'elle voudra que je sois; sinon je serai, à la grâce de ma plume, un écrivain ou un écrivailleur.

Être écrivain !

Un des marauds qui entourent sir Falstaff prétend que le monde est une huître immense, et il se propose de l'ouvrir avec la lame de son épée. Vain projet ! Toutes les épées de la terre s'y briseraient sans résultat. C'est avec le fer d'une plume qu'on l'ouvre. Et comme, à peine séparées, les coquilles se rejoignent pour enfermer encore la vérité, il faut que les fils de cette grand écaillère qu'on appelle la littérature aient toujours leur plume à la main.

Cela durera jusqu'à ce que Dieu, prenant l'huître, la précipite dans le gouffre du néant.

Pauvre acéphale ! il a pourtant sous son enve-

loppe quelques perles. Heureux ceux qui les trouvent! Adeline en doit être une; mais je ne la tiens pas.

## XXVI

28 décembre.

Lis vite, mon cher André, je me hâte de te transcrire la lettre que je viens de recevoir de M. Masseuil :

« Monsieur,

« Je dois en effet une réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer ; mais cette réponse peut-elle être aussi claire et aussi satisfaisante que vous paraissez la désirer? Cela ne me semble pas chose facile.

« Ce n'est ni un refus ni un consentement que je dois vous adresser.

« Un refus ! et pourquoi ? N'êtes-vous pas le fils d'un de mes vieux camarades que j'aime beaucoup et auquel je serais bien fâché de faire de la peine; si je ne puis lui procurer toute la joie qu'il mérite?

« Et vous personnellement, quoique je n'aie pas vécu dans votre intimité, ne connais-je pas assez votre conduite, votre ardeur pour l'étude et vos succès sur les bancs de l'université, pour que je puisse vous estimer, vous citer comme exemple à plus d'un qui ne vous vaut point et dire à bon droit que votre père doit être fier de vous?

« Non, monsieur, ce ne sont pas des jeunes gens comme vous que l'on refuse. Heureux, au contraire, quand on peut en recontrer un sur son chemin! Mais d'un refus à un consentement, il y a bien de la distance.

« Un consentement! ce n'est pas moi qui peux le donner. Ma fille est complétement libre de ses inclinations; je suis plutôt son esclave que son maître, et quand son choix sera fait, s'il est honnête, je n'aurai plus rien à dire.

« En fait, dans les termes où nous sommes, il n'y a aucun péril dans la demeure.

« Ma fille est encore jeune, et je suis bien certain que son cœur n'a encore parlé pour qui que ce soit.

« En sera-t-il longtemps ainsi? Je l'ignore; et vous comprendrez bien facilement que je ne puisse prendre aucun engagement à cet égard.

« Pour moi, je ne voudrais pas entendre parler de mariage avant une année au moins. Ainsi nous avons le temps de nous revoir.

« Cela ne m'empêche pas de regretter la manière insolite avec laquelle vos intérêts paraissent avoir été conduits jusqu'à ce jour.

« Je ne parlerai pas de l'indiscrétion de M. Févra, qui est venue, à ce qu'il paraît, d'un scrupule, et par laquelle j'ai été mis au courant de vos intentions, que je n'ai pas regardées comme sérieuses.

« Il est toujours fâcheux, en pareille matière, de mettre dans sa confidence des personnes indifférentes qui ne devraient rien savoir. Mais ce qui est plus grave, c'est que cette indiscrétion me fait une position fausse. Il y a quelques semaines, vous eussiez pu, à l'ombre de votre père, vous présenter chez moi sous le vain prétexte de me voir ou d'entendre ma fille faire de la musique à son piano, et trouver ainsi l'occasion de lui parler, d'apprécier son esprit en même temps que vous lui auriez permis de vous juger vous-même, et qui sait? de se sentir attirée peut-être vers vous, comme vous dites l'avoir été vers elle, et cela un peu vite, convenez-en; car vous la connaissez à peine de vue et votre imagination a fait tout le reste.

« Mais aujourd'hui, après votre entrevue avec M. Févra, un rapprochement sera certainement plus difficile, surtout (ce que j'ignore encore) si madame Févra elle-même a commis une indicrétion à l'égard de ma fille. Il ne faut pas vous le dissimuler,

Adeline ne vous connaît pas assez pour espérer d'elle qu'elle se prononce à vôtre sujet; et vous-même dites avec raison que sa possession ne vous conviendrait pas si vous n'étiez pas sûr en même temps d'avoir son amour.

« Vous voyez bien, monsieur, que nous sommes plongés ici dans de grandes difficultés que vous avez accrues vous-même par votre imprudence; mais qui ne tiennent peut-être qu'à un fil et se résoudront peut-être facilement plus tard.

« Je ne puis que vous recommander la patience; ou plutôt, ce qui serait plus sage, de mettre de côté, pour quelque temps au moins, tous ces rêves que votre imagination de jeune homme entoure sans doute des plus belles fleurs de la poésie. Votre âge est si beau, et quand le cœur est bon, se prend si facilement à toutes les illusions de la terre! Mais vous avez autre chose à faire; vous vous devez à vous-même; vous devez à votre père, à votre famille, de ne pas vous laisser aller à une faiblesse de cœur qui pourrait nuire à votre travail et à vos succès futurs.

« N'avez-vous pas le temps devant vous?

« Vous m'excuserez, monsieur, de vous donner des conseils que vous trouverez peut-être étranges dans ma bouche, mais que mon amitié pour votre père me fera pardonner.

« Enfin, monsieur, il y a des destinées dans ce monde. Ce sera peut-être la vôtre de vous allier à ma famille; mais, quoi qu'il arrive, ne maudissez pas votre sort. A votre âge, on ne doit désespérer de rien, et si le ciel nous sépare (car, je vous le répète, ma fille seule décidera cette grande question qui l'intéresse la première), qui sait si ça n'aura pas été pour votre bien? »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Reconnais avec moi que cette lettre est on ne peut plus bienveillante, et que M. Masseuil s'y montre très-favorable à mes projets. Mais rien ne m'indique qu'Adeline soit dans les mêmes sentiments. Comment savoir l'opinion d'Adeline sur mon compte?

Son père l'a-t-il entretenue aussi vaguement que tu voudras de la nouvelle démarche que je viens de faire près de lui? Que lui a-t-elle répondu? J'espère que si je déplaisais tout à fait à sa fille, M. Masseuil m'aurait donné le conseil de chercher à l'oublier.

D'un autre côté, à supposer le contraire, il serait malséant qu'il me le dît. J'ai relu sa lettre vingt fois et je l'ai commentée de vingt façons, tantôt content, tantôt fâché du sens que je croyais y découvrir.

Mon esprit embrassant tout ce qu'il s'imagine
Voit tantôt mon bonheur et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.

Dis-moi ce qu'il t'en semble? — Je vois que j'ai commis la plus grande faute en ne suivant pas bonnement la ligne commune.

Si je m'étais présenté chez M. Masseuil à l'*ombre de mon père*, suivant son expression, je me serais trouvé dans mon for intérieur aussi plat qu'une feuille de papier; mais on m'aurait fait du moins l'honneur de me croire un amoureux comme il faut. L'originalité nuit plus qu'elle ne sert.

J'aime trop Adeline pour avoir eu l'idée de lui faire la cour, et pourtant c'était là, je le vois aujourd'hui, l'unique moyen d'en venir à l'épouser. Je serai obligé de finir par où j'aurais dû commencer. Voilà, Besson, de ces coups qui écrasent mon cœur et qui y tueraient mon amour s'il était moins vivace.

C'est le bon sens qui régente la passion en pédagogue; c'est la vulgarité qui prouve à la grandeur qu'elle n'est qu'une idiote; c'est la prose la plus routinière insultant à la poésie!

Je me repens amèrement d'avoir initié madame Févra au mystère de mon âme. Pourquoi? Parce que j'ai eu affaire à une sotte créature, ne com-

prenant rien à l'amour, sinon qu'elle a, depuis qu'elle est mariée, certaines complaisances pour son mari, et qu'avant d'être sa femme elle l'a vu venir chez son père à jour fixe, en habit noir et en gants jaunes, pendant un mois.

Si je pensais qu'Adeline dût avoir cette façon de comprendre l'amour, je rirais aux éclats, je déchirerais son souvenir en petits morceaux que je jetterais au vent, et je courrais entre les bras de la première femme venue pour venger contre moi mon corps qui n'en peut plus; mais c'est impossible. Adeline a senti la délicatesse de ma conduite et la supériorité qu'elle peut avoir, à moins que cette dame Févra n'ait défiguré, par son ineptie, mon entretien avec elle en le lui racontant.

Que me conseilles-tu de faire? Rester à Paris ou revenir à N... Attendre ou m'empresser d'éclaircir le doute où je suis?

*Je suis bien certain que son cœur n'a encore parlé pour qui que ce soit*, me dit M. Masseuil. Il n'a donc pas parlé pour Adolphe, autrement la certitude de M. Masseuil ne serait qu'une chimère!

*Un rapprochement sera plus difficile aujourd'hui*, dit-il aussi.

Si ce rapprochement ne peut avoir lieu pourquoi irais-je à N...? Pour y souffrir comme avant de le quitter et plus encore! Voyons, j'ai la plus grande

confiance en toi. Indique-moi le parti à prendre. Selon que tu voudras, j'agirai.

## XXVII

10 février.

Je suis arrivé hier soir à N... Après dîner, je suis sorti, et machinalement, pour ainsi dire, je suis allé chez Adolphe. Sa propriétaire, la mercière que tu connais, madame Dubout, après les compliments, m'a dit qu'Adolphe était au concert, et elle a ajouté :

« Mon pauvre monsieur Doxal, je vous plains bien.

— Pourquoi cela? lui ai-je répondu en affectant de rire; car je voyais trop clairement ce dont il s'agissait.

— C'est que mademoiselle Masseuil est folle de lui; on ne peut pas ne point s'en apercevoir. Toute la rue en est témoin. Elle ne quitte pas son balcon dès qu'il est à sa fenêtre. Elle en perdra la tête.

C'est étonnant, car il n'a rien pour lui : si elle le connaissait comme moi ! »

Madame Dubout fit un gros soupir. Je crois

qu'alors je ris sincèrement à l'idée qu'Adeline se trouverait un jour avoir eu une semblable rivale.

Quelle comédie que le monde! pensai-je.

« Ma chère madame Dubout, où diable avez-vous pris, m'écriai-je avec une indifférence feinte, que je sois amoureux de mademoiselle Masseuil?

« J'ai pu avoir pour elle un caprice d'enfant. Cela n'a pas duré un mois. La preuve, c'est que je suis allé m'amuser à Paris et que si je reviens aujourd'hui à N..., c'est uniquement afin d'y travailler.

« Loin de me plaindre, je me trouve fort heureux du bonheur d'Adolphe, et à la prochaine rencontre, je lui ferai mon compliment.

— Oh! reprit-elle, ne lui parlez pas de cet entretien; s'il savait que je vous ai dit cela, j'en recevrais des reproches.

— Soit, madame Dubout; il sera le premier à me mettre au courant.

— Vous ne le reconnaîtrez pas quand vous le verrez, dit madame Dubout. Il soigne sa toilette on ne peut mieux; toujours des bottines vernies; toujours des gants; toujours frisé.

— Parbleu! madame Dubout, répondis-je en me donnant l'air gaillard : un amoureux! »

Apparemment qu'elle s'aperçut que ma gaieté sonnait faux, car elle répéta encore :

« Pauvre monsieur Doxal!

— Je vous assure, fis-je impatienté, que vous vez tort de me croire chagrin; je n'ai aucune raison de l'être.

— Il l'a demandée en mariage.

— Ah!

— Oui, c'est un monsieur d'ici qui s'en est chargé.

— Vous ne savez pas qui?

— Non.

— Eh bien, on la lui accorde, je suppose! Je n'en suis pas fâché. Vous comprenez que cela m'est égal, puisque je ne suis plus amoureux.

— On n'a dit ni oui, ni non.

— Adolphe est reçu chez M. Masseuil?

— Oh! non, il n'y va pas encore.

— Cela ne tardera pas, sans doute.

— Dame! on ne sait pas; ce n'est pas le mari qu'il lui fallait. Il la rendra malheureuse avec son caractère de fer. Si vous saviez comme il est égoïste!

« Je le connais, voyez-vous, moi, monsieur.

— Je crois que vous vous trompez, madame Dubout : c'est un excellent garçon. »

Là-dessus, je lui souhaitai le bonsoir; car j'avais mon plein cœur de larmes.

Une jalousie enivrante me montait au cerveau. Je courus au théâtre, où le concert était commencé

depuis longtemps; je jetai ma pièce de cinq francs sur le comptoir, et mon billet pris, je m'élançai à l'orchestre avec la précipitation d'un furieux.

Tout le monde était en habit noir. J'avais encore mon costume de voyage. Je mis mon petit chapeau et mon cache-cou sur la rampe, entre deux lampions, et me tournai du côté des loges. Mes yeux tombèrent du premier regard sur Adeline, sans que je l'eusse cherchée un seul instant.

Elle était avec son père, qui m'examina comme un homme surpris que je ne fusse pas à Paris.

Quant à elle, son teint me parut fort animé. Ses yeux portaient la marque d'une sorte d'éblouissement.

Je la trouvai plus belle que jamais.

Les femmes qui étaient à sa droite et à sa gauche me firent pitié. C'était comme un diamant en évidence sur un tas de cailloux.

Je suis persuadé qu'elle ne m'aime pas.

Elle aime Adolphe. D'après ce que m'a dit madame Dubout, je n'ai plus à en douter; mais je puis affirmer que mon entrée dans la salle l'a émue profondément; d'autant que je devais avoir la plus étrange expression de figure.

Adeline en a gardé du trouble tout le temps du concert, à moins que ce trouble ne lui vînt de ce qu'Adolphe était à quelques pas d'elle, au bal-

con, car chacun juge les choses à son point de vue.

Pourtant, mon cher André, il y avait quelque chose d'assez magnétique dans mon regard pour agir sur une nature aussi nerveuse et aussi impressionnable qu'est la sienne.

Madame C..., du Théâtre-Italien, avait trois morceaux à chanter. Elle en avait déjà chanté deux.

Je n'ai pu entendre d'elle que l'*Étranger*, une romance dont les paroles sont de madame de Girardin et la musique de Giulio Alary.

Tu ne connais point cette romance, et je t'en envoie les premiers vers, afin que tu juges de l'effet qu'elle a produit sur Adeline, sur Adolphe et sur moi.

Suppose avec cela une musique passionnée et une exécution merveilleuse :

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours
Mais mon cœur garde son image
Toujours, etc., etc.

J'en ai presque pleuré. Je m'étais placé de façon à suivre Adeline dans ses moindres signes. Surtout je tenais à voir si elle regarderait Adolphe. Elle ne l'a point fait. Un instant ses yeux ont rencontré les miens, mais leur reflet était quasi éteint, comme le dernier écho d'une vibration.

Quel était l'*étranger* pour elle? Était-ce Adolphe ou était-ce moi?

La vraisemblance me disait qu'elle y reconnaissait Adolphe. L'amour-propre me tenait un langage contraire. Je m'imaginais avoir fait une révolution dans son cœur en lui apparaissant inopinément à cette soirée. Aussi, quand madame C... eut fini de chanter, je l'applaudis à outrance, moins comme un hommage à son talent que comme un merci d'avoir si magnifiquement rendu les sentiments que je prêtais à Adeline à mon égard.

En somme, André, je ne réussissais peut-être qu'à battre des mains à la passion d'Adeline pour Adolphe. Et elle-même, qui a dû remarquer mon enthousiasme échevelé, s'est dit sans doute : « Le pauvre jeune homme, qu'applaudit-il donc, s'il applaudit quelque chose de plus que le mérite de la chanteuse? »

Cette idée-là me vint à l'esprit, et je sentis qu'un pli amer se creusait au coin de ma lèvre. Le rire chez moi n'est guère distant des larmes. Adeline n'a pas vu ce triste sourire; ou, si elle l'a vu, elle ne l'a pas compris.

Comme nous rendons mal les mouvements de notre âme sans parler et même en parlant! Quel abîme il y a entre ce que nous sentons et ce que nous parvenons à exprimer! De quelle supériorité

l'homme est à son œuvre! Qu'il est jugé tous les jours différent de ce qu'il est!

Continuant ces réflexions affligeantes, je me dis avec une amertume plus grande encore :

« Il est possible qu'elle me trouve purement et simplement ridicule de n'être pas mieux mis; qu'elle prétende que je ne suis qu'un petit écervelé, lui lançant des œillades par passe-temps; que pas un de mes sentiments, pas une de mes idées, pas un de mes gestes, ne soient interprétés ce qu'ils sont. »

A un entr'acte je suis allé me rafraîchir au café. J'y ai rencontré Adolphe qui faisait mine de ne pas me voir. Je lui ai frappé sur l'épaule. Nous avons échangé une poignée de main un peu contrainte et quelques mots encore plus embarrassés.

« Tu es donc toujours amoureux? m'a-t-il dit. Quant à moi, il y a longtemps que je ne le suis plus.

— En ce cas, mon cher, répondis-je en m'efforçant de rire, nous en sommes au même point! Je n'aime plus du tout, mais du tout. Avoue que nous étions joliment sots.

— J'en conviens. Dieu merci! nous avons cessé de l'être.

— Parbleu!

— L'expérience, mon cher, l'expérience!

— Ah! oui, l'expérience!

— Je suis enchanté de te revoir.

— Et moi aussi. »

Tout ce petit dialogue était de gens montés l'un contre l'autre, furieux de se trouver face à face, qui n'ont point d'injures à se dire, mais qui échangeraient volontiers deux coups de pistolet.

Si tu avais entendu le ton haineux qui éclatait avec chacune de nos paroles!

Il est clair qu'Adolphe est très-ennuyé que je sois de retour à N... Quelque solide qu'il se croie dans le cœur d'Adeline, il n'est pas assuré que je ne l'en fasse déchoir. A sa place j'aurais les mêmes craintes que lui. Il s'imagine sans doute qu'averti du danger qui me menaçait, je suis venu en hâte lui jouer pièce; et en cela il se trompe, car je n'avais point cette intention; je l'ai prise seulement hier soir. Il a dû remarquer l'émotion d'Adeline au concert et l'attribuer à ma présence comme je l'ai attribuée à la sienne, d'où notre façon courtoise de nous maudire réciproquement.

Lorsque je revins à l'orchestre, je m'aperçus qu'Adeline, qui de sa loge me regardait passer, changea subitement de visage. Cette fois-là, me dis-je, c'est bien moi qui en suis cause. Adolphe n'est pas encore rentré dans la salle.

On parlait autour de moi. Dieu merci! j'avais le

droit de garder le silence et je pouvais me recueillir à mon aise, car je n'avais point à mes côtés d'*amis*, c'est-à-dire de gens qui, neuf fois sur dix, vous sont insupportables. Le nom d'*ami* est si vulgairement employé que c'est une monnaie sans valeur ; aussi ne t'appelé-je jamais *mon cher ami*, de peur que cela ne te confonde avec des êtres qui me sont parfaitement indifférents.

Le concert fini, j'ai quitté le théâtre à moitié fou. Jamais je ne me suis moins appartenu. On m'aurait pris, sans trop se tromper, pour un homme ivre. Je trébuchais à la marche, et quand je me mettais à courir en descendant ma rue, il me semblait que j'allais faire le saut périlleux, tant ma tête faiblissait vers le sol.

Ma première occupation en rentrant dans ma chambre a été de m'installer devant ma table et d'y pleurer, la tête enfoncée entre mes bras. Cela a bien duré une heure. Après quoi j'ai écrit à M. Masseuil la lettre suivante :

« Monsieur,

« Dans la lettre que vous avez été assez bon pour m'envoyer, il y a deux mois, vous m'exhortiez à la patience, et vous me disiez que mon bonheur n'était pas encore perdu.

« Je crains bien qu'il ne le soit aujourd'hui. Vous

ajoutiez que le cœur de votre fille n'avait encore parlé pour personne. A présent pourriez-vous tenir le même langage? Je sais par un commérage que je n'ai pas provoqué, je vous prie de le croire, qu'un jeune homme vous a fait demander la main de mademoiselle Adeline. Sans doute votre fille aime ce jeune homme. Il serait même fort étonnant qu'elle ne l'aimât pas. Quoique j'en sois presque assuré d'avance, j'ai besoin que vous me le confirmiez, afin que, n'ayant plus aucun espoir, je tâche par tous les moyens possibles de tuer mon amour.

« Je n'ai pas pu rester plus longtemps à Paris; l'âme me brûlait. Il m'a fallu revenir à N..., où j'avais laissé toutes mes espérances. Je suis arrivé juste à temps pour assister au concert. La vue de mademoiselle Adeline m'a causé une si forte émotion que je n'en suis pas encore remis. Je n'entreprendrai pas, monsieur, de vous peindre ce que je souffre; je ne puis que le sentir.

« Il me faut absolument vous parler, et la délicatesse me fait un devoir de ne point aller chez vous.

« Vous m'avez déjà témoigné quelque sympathie par votre lettre. Soyez assez généreux pour vous rendre demain soir, à dix heures, dans la rue de Forly.

« Je vous y attendrai en face de la grande porte

du parc. Nous nous expliquerons franchement, et j'en passerai par ce qu'il vous plaira.

« Je quitterai tout de suite N..., ou j'y demeurerai, suivant que vous le jugerez à propos.

« Dans tous les cas, je sortirai de cette mortelle incertitude sous le poids de laquelle je fléchis.

« Ayez pitié de moi, monsieur, car je suis très-malheureux. »

A trois heures du matin, je suis sorti de chez moi pour mettre cette lettre à la poste. Nouvelle folie, André. J'aurais bien pu attendre l'heure ordinaire de mon lever. Mais que m'importait! je n'avais point envie de dormir et j'achevai la nuit en me promenant.

Lorsque je rentrai, mon père était debout. Il me fit les plus grands reproches, s'imaginant que je venais d'une partie de débauche. Ma position était embarrassante. Ce soupçon me mit de mauvaise humeur, et, d'un autre côté, montrer qu'il n'était pas fondé, c'était m'exposer à ce que mon père me trouvât ridicule.

J'aimai mieux essuyer la scène qu'il me fit, et, de plus, supporter sa bouderie pendant quelques jours. Je lui répondis que j'avais été me promener sans d'autre explication, ce qui était vrai, mais non pas vraisemblable.

Il ne m'a point parlé aujourd'hui à déjeuner. Je ne connais rien de détestable comme le silence obstiné d'une personne qu'on interroge.

Un bon moyen de me faire mourir furieux serait de s'enfermer constamment avec moi durant une année et de ne me rien dire, quelques questions que je fisse. Mais mon assassin par mutisme romprait son vœu, qui lui serait aussi terrible qu'à sa victime.

Quand mon père ne me boude point, il me taquine et je lui en fournis d'excellents prétextes.

Vraiment, les hommes ont une nature bien bizarre. Dieu ne leur donne qu'un instant à vivre et ils le passent à geindre l'un contre l'autre, ceux même qui s'aiment le plus.

J'ignore si tu sens à ma façon, mais je trouve un cruel supplice dans ces contrariétés puériles dont on ne peut se défendre et qui piquent comme autant d'insectes du diable. Elles me rendent la vie plus insupportable que les grands malheurs, parce que les grands malheurs m'élèvent l'âme, tandis qu'elles me la rabaissent.

Humilié, convaincu de ma misère, ridicule, je me demande alors par quel raffinement Dieu, non content de nous accabler de tant de maux, a voulu qu'une bagatelle éclatât à chaque minute comme une poudrière entre un père et un fils.

C'est piteux de voir deux pauvres cœurs, dont l'un a pris sa source dans l'autre, se cogner toujours et ne s'adapter jamais. La mort de l'un arrive. L'autre dit : « Je n'ai point été assez bon pour lui. »

Hélas ! il serait possible de recommencer que rien ne changerait, car le vice est originel !

## XXVIII

11 février.

J'ai été à mon rendez-vous, l'autre soir. Point de M. Masseuil. Je l'ai longtemps attendu, toujours inutilement. Las de faire les cent pas, seul, lorsque j'eus roulé dans ma tête toutes les chances possibles de l'entrevue, je m'approchai d'un factionnaire, auquel je pensai rendre quelque service en causant avec lui. Note qu'il était déjà près de onze heures. La nuit s'annonçait magnifique pour une nuit de février : un peu sèche, sans gelée et largement pourvue d'étoiles. Le cuirassier me racontait ses histoires de régiment. J'y prenais plaisir, tant la chose m'était nouvelle, et je ne me hâtais point

de m'en aller, quoique l'heure de mon rendez-vous fût tout à fait passée.

« Monsieur, me dit-il en me regardant sournoisement, vous paraissiez attendre quelqu'un, tout à l'heure, — une petite fille, sans doute?

— Mon Dieu ! non, répondis-je en riant, ce n'est point une petite fille, par malheur; c'est un grand monsieur. Vous ne l'auriez point vu? »

Et je lui donnai de mon mieux le signalement de M. Masseuil.

« Non, je puis vous assurer qu'un monsieur comme cela n'est point venu de ce côté. Quant à moi, ajouta-t-il d'un air gaillard, j'en attends une.

— Ah! bah! alors je ne veux pas vous déranger, je m'en vais.

— Ce n'est pas la peine, reprit-il en faisant avec son sabre, qu'il tenait nu le long de son épaule, un geste qui m'effraya. Elle arrivera tout à l'heure, vous la verrez, et puis vous nous souhaiterez le bonsoir. »

Là-dessus je pensai que le cuirassier n'agissait pas comme un homme jaloux ; c'est que je devais lui paraître bien petit auprès de lui.

Un rival qui n'a que cinq pieds de haut n'est vraiment guère à craindre.

Je ne sais quelle curiosité, jointe au désir qu'avait le cuirassier de me retenir, me fit continuer à

monter la garde de commun jusqu'à ce que la galante arrivât. Lorsqu'elle aperçut un chapeau noir à deux pouces au-dessous du casque de cuivre, elle s'arrêta court, à la façon d'une personne désappointée et qui ne veut pas aborder son bon ami devant un étranger.

« La voici, me dit le cuirassier en joignant à cet avertissement un coup de coude qui m'atteignit à la clavicule, et dont je me sens encore. Est-elle sotte! on dirait que vous lui faites peur.

— Adieu, je m'en vais : tâchez qu'on ne vous surprenne point. »

Je lui donnai une poignée de main malgré tout et je m'en fus. Je passai près de la petite, qui s'avançait vers le soldat comme je le quittais. Il fallait bien que je la visse.

Elle me sembla fort jolie. Sa figure m'était connue. Je cherchais qui elle pouvait être.

« Parbleu! m'écriai-je après l'avoir laissée de quelques pas derrière moi, c'est la petite fermière de la Flue. Ah! pauvre Pierris! Je maudis presque le clair de lune de me l'avoir si bien éclairée, qu'il ne me fût pas permis de douter. »

Que diable venait-elle faire dans cette guérite? Je ne le sais que trop. Ah! pauvre Pierris!

C'était la même Marianne que j'avais vue courir à la Flue au milieu des prés verts.

Seulement sa figure ne portait plus cette empreinte de pureté campagnarde qu'elle avait l'an dernier ; et si elle baissait les yeux à mon passage, ce n'était plus par une pudeur irréfléchie, mais par une honte légitime. Quelle révolution s'est donc opérée à la Flue ?

« Misérable égoïste que tu es, me dis-je, ton amour à toi t'a fait négliger l'amour de ces deux enfants auquel tu avais juré de t'intéresser. »

Qu'est devenu Pierris ? qu'est devenu Charlot ? qu'est devenu le père Audier ? que sont-ils tous devenus pour que cette malheureuse petite soit aujourd'hui à la merci d'un cuirassier ?

La foudre en s'abattant sur ma tête ne m'aurait pas plus accablé, je crois. C'est donc ainsi, grand Dieu ! que finissent les romans du cœur ?

Quelle affreuse désillusion !

Il n'empêche pas que je mène, sans qu'il paraisse, une vie bien extraordinaire ; et l'on ne se douterait jamais à N... que j'assiste, soit comme acteur, soit comme simple spectateur, à des drames ou à des comédies presque dignes d'occuper un public.

En effet, je ne m'en confie à personne qu'à toi, et je désire même que tu gardes secrètes toutes les choses dont je t'entretiens. Il me répugnerait beaucoup qu'on se promenât dans ma vie, comme à la

foire. C'est une permission que je n'accorde qu'à mon Besson; du reste, très-volontiers.

J'irai bientôt à la Flue y prendre des informations sur la famille Audier. Car ce que je viens de voir de Marianne me surpasse, et je ne sais comment l'expliquer. Il faut qu'il y ait d'étranges choses là-dessous. Ce sera un dérivatif puissant. La nature humaine est si mauvaise, que je me consolerai de ma douleur propre par celle de Pierris et des autres.

D'abord je veux aller trouver M. Masseuil chez lui et, dût-il en être importuné, je le ferai parler net. Je conçois qu'il ne soit point venu à mon rendez-vous. Quelque forme que je misse à le lui demander, ma prétention était, je le sens, tout à fait déraisonnable. Pourvu qu'il ne me croie point fou! Cela n'avancerait pas mes affaires.

## XXIX

13 février.

Je suis, mon cher André, dans un de ces instants, trop communs pour moi depuis quelques jours, où

toutes les choses que mon imagination avait dorées d'un rayon de soleil me paraissent sensiblement assombries.

J'entrevois la trivialité qui vient de loin en me tendant des bras à l'étreinte desquels il me sera impossible d'échapper. Jusque-là j'avais espéré ne pas devenir sa proie. Je la regardais fièrement, je la défiais, je n'en étais encore que le témoin dédaigneux.

L'illusion n'a pas tout à fait disparu; mais elle baisse à l'horizon. C'est le soleil couchant de mon bonheur.

Je m'étais cru capable de me créer un monde à part où j'aurais vécu avec Elle, toi et deux ou trois autres êtres de notre étoffe!

Hélas! je commence à juger qu'il n'en peut être ainsi, et que malgré tout mon dégoût pour le train habituel de la vie, je ne puis m'en isoler.

Après, tout n'est-ce point une rébellion contre Dieu, que de se trouver mal sur le fumier de la vie et de maudire comme Job le jour de sa naissance?

Ne suis-je donc pas constitué de la façon des autres, pour ne pouvoir m'acclimater aux saletés humaines?

Ma haine du possible n'est pas de la sagesse, ce n'est pas même de la folie; c'est de la monstruosité.

Je presse la création comme un amant sa maî-

tresse. Elle m'accorde ce qu'elle accorde aux autres; mais je veux d'autres jouissances qu'elle ne comprend pas, car Dieu ne lui a pas enseigné à les donner aux hommes.

Je pressens que je tomberai au milieu de ces êtres et de ces choses qui me répugnent tant à l'heure qu'il est, et qu'au bout de quelques années je n'aurai même plus conscience de mon avilissement.

Qui sait? peut-être irai-je jusqu'à crier haro sur mes beaux sentiments de jeunesse. Ce ne serait là rien d'inouï; car je ne puis me flatter de croire que parmi les gens mûrs qui m'entourent, il n'y en ait point un certain nombre dont le cœur ait battu de la force du mien. Pourquoi ont-ils donc changé? pourquoi, à un moment donné, se sont-ils mis à rire des saintes émotions? pourquoi sont-ils devenus calmes en face de ce qui les avait troublés si fort?

Comment ont-ils fait pour spéculer jusque dans ce qu'ils appellent improprement aujourd'hui — de l'amour?

C'est l'âge, dit-on.

Oui, et quelque chose de plus, — le découragement. Tant riche d'âme soit-on, est-il possible de rêver encore après avoir reconnu que les rêves sont certainement irréalisables?

Alors, afin de mettre à profit la destinée humaine,

on s'attache à ce qu'elle renferme d'avantages ou de jouissances.

On marche sur un terrain solide, et l'on ne s'embarrasse guère s'il est fangeux.

Il m'arrivera sans doute pour la vie quelque chose comme ce qui m'est arrivé pour la table. Dans mon enfance, j'étais très-difficile sur la nourriture. Il fallait me faire de petits plats, sans quoi je ne mangeais pas. Le collége m'a d'abord appris à me contenter de tout; puis le raisonnement est venu, qui m'a fait trouver bon quoi que ce soit, pourvu qu'il me profite.

Avant que je n'aie achevé de me dégrader, je suis heureux de te faire ici une protestation que tu pourras me représenter plus tard et dont je me moquerai sans doute le premier, mais qui n'en restera pas moins accablante. Je maudis en moi l'homme à venir; l'homme tel qu'il sera dans dix ans au plus; mon caractère aura perdu sa noblesse primitive. Si je pouvais me voir alors avec les yeux que j'ai aujourd'hui, je me trouverais lâche et je me tournerais le dos; avec ceux que j'aurai je me priserai davantage, à coup sûr, et tout le monde sera de mon avis; excepté toi, André, à moins que tu n'aies vieilli et que ton âme n'ait sa part de rides.

Mon amour, que j'avais salué avec transport,

parce qu'il me grandissait et me rendait meilleur, sera, je le crains, la cause déterminante de ma chute morale. Je regrette d'aimer.

Je voudrais reculer jusqu'à l'être fantastique que me représentaient demi-voilé les songes de mes nuits et de mes jours.

Adeline, en matérialisant mon idéal, a détruit à jamais ma puissance d'*inventer des femmes*. Aimé d'elle, telle que je l'avais envisagée, j'aurais atteint le comble de mes désirs. Cela ne pouvait pas être : on ne sort point de la nature terrestre, quoi qu'on fasse pour la dominer. Et il advient même que les hommes au cœur magnanime qui s'efforcent de sauter en plein infini, manquant d'ailes, s'abattent sur le sol, et s'y brisent lourdement. Voilà ce qui m'attend, André. Je finirai plus mal qu'un autre, parce que j'aurai voulu trop bien commencer.

Dans les idées où tu me vois, le souvenir de ce pauvre Alfred de Musset m'est revenu.

Moi qui ne suis rien auprès de cet admirable génie, j'ai osé me comparer à lui.

J'ai expliqué sa vie par les souffrances que j'endure, et qu'il a dû connaître au centuple. Et je me suis laissé aller à un emportement lyrique qui restera la meilleure de mes poésies, parce qu'elle sera la plus sentie, je dirais volontiers : la mieux pleurée.

## A ALFRED DE MUSSET

Tu planais dans le ciel, cherchant partout un ange,
Une femme à ton rêve... Et tu ne trouvas pas.
Alors, désespéré, t'abattant sur la fange,
Avec les débauchés tu vins creuser tes pas.

Oui, c'est là ton histoire, et ce sera la mienne,
Non pas que je t'imite afin de t'imiter;
Mais ma nature est faite au moule de la tienne,
Et je suis ton chemin sans pouvoir m'arrêter.

O sublime poëte, un lambeau de chair vive
Tout saignant de génie, à ton dernier moment,
M'est venu de ton cœur ainsi qu'à l'autre rive,
Entraîné par les flots, vient un éboulement.

Par le souffle du mal corrompu dans tes veines,
Ton sang, d'abord si pur, coule à travers mon corps.
Je respire aujourd'hui de brûlantes haleines.
D'être encor vertueux j'ai presque du remords.

Nul n'a pu lire, Alfred, l'énigme de ton âme.
Moi seul je l'ai comprise et je veux l'expliquer.
Les cœurs vides trouvaient ton scepticisme infâme,
Ignorant le motif auquel le remorquer.

Moi, je l'ai découvert et le donne à connaître.
Ils hocheront la tête et nous mépriseront.
Qu'importe leur estime à ces gens faits pour paître,
Nés sans amour à l'âme et sans pensée au front!

Pourquoi tu t'hébétais de filles et d'absinthe?
Pourquoi? Je le sais bien. Car je sais bien pourquoi
Si j'ai de me tuer d'un coup la lâche crainte,
Je me ferai mourir peu à peu comme toi.

D'aimer et d'être aimé se composait ta vie.
Tu connus une femme; et tu mis dans sa main
Ton cœur gonflé d'amour autant que de génie.
Elle!... elle en fit pâture aux oiseaux du chemin.

Et ce fut là ta perte. Un abîme insondable
Te ravit pour jamais aux sphères du malheur.
Et tu mâchas tes jours, comme un bœuf à l'étable
Le regain trempé d'eau du pauvre laboureur.

La terre te sembla triste et décolorée.
Tu voyais à l'entour se réjouir les sots.
Tu te dis : Avec eux faisons donc la curée,
Car le néant vaut moins que les plaisirs brutaux.

Mais le poëte en vain se condamne à la honte,
Il ne peut souiller Dieu, Dieu qui respire en lui;
Et descendre si bas que son cœur ne remonte
Sans cesse à l'idéal, quand l'idéal a lui.

Oh! que de fois, Alfred, la vivace espérance
T'a glissé dans l'oreille un encouragement!
Que de fois au poëte elle a pris sa souffrance,
L'assurant qu'il allait être un heureux amant!

Mesure donc ton âme aux femmes de ce monde,
Poëte, à la plus grande! Elle est plus grande encor!
J'admire ton erreur. C'est une erreur profonde,
Que d'un lingot de cuivre on fasse un lingot d'or.

Si l'âme est immortelle, elle garde sa force
Et les sacrés trésors en elle amoncelés.
Maintenant que la tienne a quitté son écorce,
Dieu doit donner leur vol à ses rêves ailés.

Et pendant qu'aujourd'hui les faiseurs de morale,
Insultent ta mémoire en rappelant tes mœurs,
Tu t'ouvres à l'amour depuis ton dernier râle,
Et pour vivre éternel, ô poëte, tu meurs!

Écris-moi vite, André; tâche de me consoler. Fais reluire à mes yeux quelque belle illusion.

Démontre-moi que je suis stupide de répudier ce qui rattache à l'existence. Convertis-moi au positif. Fais-moi toucher du doigt le clavier mystérieux où chante l'amour des choses qui sont. Prouve-moi que je n'ai pas le sens commun, ce dont je suis déjà persuadé, que je suis un imbécile et non point un être supérieur, ce que déjà je suis souvent tenté de croire. Terrasse mon orgueil, si l'orgueil est le mal dont je suis travaillé.

Ne crains pas que je trouve mauvaises tes remontrances. C'est un droit d'ami de les demander; c'est un devoir d'ami de ne les point refuser.

## XXX

18 février.

Tantôt, je suis allé faire une visite à M. Masseuil, et je me hâte de t'écrire afin de te la raconter.

L'émotion que j'avais eue en approchant de chez madame Févra n'était que peu de chose, comparée à celle qui m'attendait à la porte de M. Masseuil. Mes genoux ont faibli ; mon cœur s'est ramassé dans ma poitrine, et je devais être bien pâle lorsque, d'une main tremblante, j'ai agité la sonnette. La servante est venue m'ouvrir : cette grosse joufflue qui accompagne Adeline à la messe. Lorsque je lui ai demandé si M. Masseuil était visible, les coins de sa lèvre ont été rejoindre ses oreilles, et ce sourire d'une lieue de long m'a fort intimidé; beaucoup plus que cela n'en valait la peine. Sur sa réponse affirmative, je suis entré dans l'appartement où se trouvait M. Masseuil. C'est une grande pièce, moitié salon, moitié chambre à coucher, très-simple d'ameublement. A gauche, un lit avec rideaux blancs; en face de la porte et entre les

deux croisées, un piano Érard au clavier découvert, et sur la tablette supérieure duquel des partitions sans nombre se trouvaient étagées; un secrétaire, un guéridon chargé de livres et de broderies, quelques chaises et deux fauteuils; voilà tout.

M. Masseuil occupait un fauteuil à l'angle de sa cheminée. Il lisait un journal, ses lunettes sur le bout du nez et sa casquette sur la tête.

Sa levrette était auprès de lui, pelotonnée dans l'autre fauteuil et dormant du meilleur cœur.

Tout respirait à l'intérieur de cette maison le calme le plus parfait. C'était l'atmosphère bourgeoise; c'était le bien-être que donne la vie atone, sans secousses, sans passions, sans apparence des idées qui me tourmentent journellement.

Je me serais dit alors, si j'avais eu assez de présence d'esprit pour réfléchir, que l'état de mon âme faisait avec tout cela le plus étrange contraste. J'aurais compris pourquoi j'étais dépaysé. Je n'eus, grâce à mon trouble, que le moyen de le sentir.

Aussi, parti de ma chambre plein de lyrisme, tout enfiévré d'amour, ayant des éruptions de feu sacré, je fus bientôt, devant M. Masseuil, très-prosaïque, très-peu agité, tout à fait éteint.

Evidemment, voici ce qui m'arrivait. J'avais conçu une scène dramatique. Je m'étais imaginé vaguement qu'Adeline devrait être à côté de son

père; que je la surprendrais à son piano; que je me jetterais à ses pieds et que je lui adresserais une déclaration digne, par sa forme, de provoquer tous les applaudissements en un théâtre. Je jouissais déjà, sans m'en rendre compte, de dépenser du génie pour elle seule. « Elle m'applaudira avec ses larmes, me disais-je, et, de cette manière, l'amant et le poëte, en moi, n'auront plus rien à désirer. »

Faire un pareil rêve, et trouver tout simplement un bonhomme qui lit son journal au coin du feu, côte à côte avec sa levrette, dans ce milieu que je t'ai décrit, voilà qui diminua singulièrement mon exaltation.

Comme, après tout, j'aimais encore Adeline, et que d'ailleurs il m'était impossible de faire que je ne fusse pas venu chez M. Masseuil, il me fallut bien parler.

« Monsieur, dis-je avec quelque embarras, je vous demande pardon de la lettre que je vous ai envoyée; j'avais presque la tête perdue lorsque je l'ai écrite. Vous devez me juger très-étrange : ce n'est point ainsi qu'on agit à l'habitude, je le sais. Je suis tellement épris de mademoiselle Adeline, que je ne raisonne plus.

« La visite que je vous fais aujourd'hui achèvera sans doute de vous faire voir à quel point je suis

frappé. Je ne puis plus rester dans une incertitude qui paralyse ma vie; et dussiez-vous le trouver mauvais, je viens vous demander, chez vous, ce que je voulais que vous me dissiez l'autre soir près du parc de Forly, où je vous ai attendu une grande heure : puis-je conserver l'espoir de me faire aimer de mademoiselle Adeline, ou bien aime-t-elle déjà ce jeune homme qui a fait faire une démarche auprès de vous? »

M. Masseuil commença par s'excuser poliment qu'une indisposition ne lui eût pas permis de répondre au rendez-vous que je lui avais marqué; puis il me dit que le jeune homme dont je voulais parler avait effectivement prié M. D... de lui exprimer ses intentions matrimoniales; mais qu'il avait répondu que sa fille était encore jeune et qu'il ne la marierait que dans un an; qu'ainsi on ne devait compter sur rien pour le moment. »

Adolphe n'est donc pas encore reçu dans la maison. Du reste, M. Masseuil me l'a affirmé, et sur la réflexion que je lui faisais qu'Adeline en devait être amoureuse, il m'a répondu que je me trompais; qu'elle se met peut-être un peu plus souvent à la fenêtre lorsque Adolphe sort, par curiosité de jeune fille, à cause de la connaissance où elle est des idées d'Adolphe à son égard, sans que cela ait la portée que je voudrais y attacher.

« Elle vous connaît plus que lui, a-t-il ajouté. Je suis sûr qu'ils ne se sont jamais parlé.

Elle n'a pas même entendu le son de sa voix, tandis qu'un jour, il y a peut-être deux ou trois ans, il me semble qu'étant avec votre père, vous l'avez rencontrée à mon bras, et que vous avez échangé quelques mots avec elle. »

Je ne me souvenais pas de cela, et je ne m'en souviens pas encore. Il se peut pourtant que le fait soit vrai. Si je l'ai oublié, le motif n'est pas difficile à trouver; je n'étais point alors amoureux d'elle. Depuis que je le suis, je me rappelle jusqu'aux moindres détails nous concernant tous les deux.

J'ai exprimé à M. Masseuil l'amour que je ressentais pour sa fille avec une si grande émotion qu'il n'a pu s'empêcher de me dire que j'exagérais probablement le mérite d'Adeline, que j'en faisais une héroïne, tandis qu'elle n'est après tout qu'une gentille enfant, point jolie, mais bonne et de quelque esprit.

La franchise qu'il montrait, franchise pleine de bonhomie, m'a semblé précieuse, et je lui ai su gré d'ajouter à l'admiration que m'inspirait le type poétique d'Adeline de l'estime pour son caractère.

Rien de plus simple que notre conversation;

Rien aussi de plus sympathique de sa part et de la mienne.

Tout en lui parlant ou l'écoutant, je caressais sa levrette, qui posait parfois les deux pattes de devant sur mes genoux et me remerciait de mon accueil aimable en léchant mes gants.

M. Masseuil souriait à la naïveté de mes confidences, et lui-même m'en faisait sur sa fille, où perçait un vrai culte de père.

Il m'a raconté, afin de me donner une idée de l'impressionnabilité d'Adeline, qu'étant toute petite, âgée de sept ans au plus, elle avait fondu en larmes en entendant chanter une romance par une amie de sa mère.

Il m'a demandé quelle position je voulais me créer. Je lui ai dit que je me livrerais sérieusement au barreau dès que je serais marié.

« Cela me conviendrait très-bien m' -t-il dit. Quant à moi, je serais heureux... »

Il n'acheva pas la phrase.

« Mais mademoiselle Adeline, monsieur? Le cœur humain est si bizarre ; il suffit que je l'aime pour qu'elle ne m'aime pas. Et pourtant, il semble qu'il y ait d'elle à moi un rapport bien profond; l'absence de mères... »

A ces mots je pleurais presque, et M. Masseuil aussi.

« Il ne faut pas vous décourager, monsieur, me dit-il. Après votre fausse démarche chez M. Févra, je ne puis vous recevoir chez moi; mais des occasions naîtront de vous trouver avec ma fille, et quand elle vous connaîtra elle vous aimera, je pense; car vous méritez qu'on vous aime. Vous pourrez la voir, par exemple, aux bains de mer de Pornic, ou bien à Paris, où nous devons aller bientôt. Je vous donnerai le mot pour que vous nous rencontriez comme par hasard, ici ou là. »

Je le remerciai.

Où donc était Adeline?

Je quittai cette maison plein de tristesse. Les obstacles jetés par la société entre Adeline et moi me dégoûtèrent tellement que je ne me promis point de chercher à les surmonter.

Mon cœur séparé du sien!... je trouvais cela absurde. Je regardai l'Amour de plus près, et je fus fort étonné que ce petit dieu, qui de loin a l'air si joli, ait le visage criblé de taches de rousseur. Je crois que je lui ris au nez malgré moi.

Et pourtant j'aime encore Adeline de toute la force de mon âme dès que je suis seul avec l'imagination que je me fais d'elle. Je crains bien de vivre trop dans le commerce de moi-même. Il en résulte que je n'ai pas le tact des choses du dehors. Lorsque j'y touche, elles me produisent une sensa-

tion à laquelle je ne m'attendais pas. Alors, comme la tortue que taquine un enfant, je rentre dans ma carapace, d'où je devrais ne jamais sortir.

En arrivant chez moi, je racontai tout à mon père, comme M. Masseuil lui-même me l'avait conseillé. Il ne prit pas mal les choses. J'étais dans l'erreur, mon cher André; mon père a autant de fraîcheur dans le sentiment que les hommes de son âge en peuvent avoir. Il ne s'est pas moqué de ma singulière passion. Il m'a même offert d'en parler de nouveau à M. Masseuil et de lui témoigner ainsi qu'il m'approuvait.

« Mais comment se fait-il, m'a-t-il dit, que tu aies perdu la tête à ce point; car enfin tu ne connais pas cette demoiselle ? »

M. Masseuil m'avait fait exactement la même remarque. Les pauvres pères ont oublié qu'on pût aimer une femme justement parce qu'on ne la connaît pas; ou plutôt ils ne l'ont jamais su.

Je tremble, Besson, que l'ignorance où je suis d'Adeline ne soit le secret de mon amour sans bornes; j'ai peur que le poëte en moi n'ait créé l'amoureux.

Chaque fois que j'approche des réalités du mariage, je crois que mon amour faiblit.

Le mot de Pascal : *Nous ne cherchons jamais les*

*choses, mais la recherche des choses*, ne m'est peut-être que trop applicable.

S'il en était ainsi véritablement, je serais un homme bien à plaindre.

Non, — Adeline est la femme que j'avais rêvée. Son visage n'est point un menteur, et mes yeux ne se sont point trompés. Je l'ai devinée, et voilà pourquoi je l'aime sans la connaître.

## XXXI

23 février.

J'arrive de la Flue et je t'en envoie des nouvelles. Je suis entré dans la maisonnette du père Andier. Il était à faire collation devant une longue table de chêne massif, et il avait auprès de lui un domestique qui n'était point Pierris, et un enfant que je supposai être Charlot.

La femme allait et venait à proximité du foyer, surveillant la chaudière à *brenée* et attisant le feu de branches cassées ou de sarments.

Sous la table, un chien mâtin, d'un poil noir et

hérissé, avait l'œil attentif aux croûtes de pain qui tombaient, afin de les happer au passage.

Les poules étaient du nombre des convives; gloussant et agitant leurs ailes effrayées lorsque le chien relevait trop brusquement la tête ou que la *bourgeoise* faisait un pas, elles étaient le plus souvent occupées à picorer les miettes.

Tu dois penser que mon arrivée mit un peu l'intimidation dans la ferme.

En entrant je dus arrêter court une conversation probablement délicieuse de naïveté, et que je donnerais gros d'avoir entendue.

Le père Andier se découvrit; le domestique, qui le regardait faire, en fit autant; puis le petit Charlot. Ce fut une salutation par ricochet.

*La vieille* m'avança près du feu la chaise la plus présentable, dont le siége était natté en jonc encore vert, et me demanda si je n'avais pas besoin de boire un petit coup.

Je sais qu'à la campagne on est heureux d'offrir. Ce n'est pas comme à la ville, où, les trois quarts du temps, la générosité s'explique par l'espoir d'un refus.

J'aurais certainement mécontenté le père Andier et sa *bourgeoise* si je n'avais heurté mon verre plein de piquette contre le leur.

Pour leur bien montrer que je ne dédaignais pas

leur hospitalité, je me persuadai que je trouvais la piquette excellente et j'en sablai un second verre, en leur en souhaitant de pareille à la prochaine récolte.

Si tu ne connaissais comme moi les paysans, tu t'étonnerais que, sans savoir qui je suis, par cela seul que j'entre chez eux, le père Andier et sa *bourgeoise* m'aient traité si accortement.

Les paysans ne vous demandent point d'où vous venez. Du moment où vous voulez être un bon compagnon, vous mettant à leur portée, très-peu maniérée, c'est tout ce qui leur importe. Ils ont des qualités, mais ils ont aussi des défauts. Ils sont très-défiants. Tu as pu t'en apercevoir. Ce sont les plus grands finauds de France, des gens qui vous trompent dans la crainte d'être dupes. Ils ont le tort de toujours croire qu'on va se moquer d'eux et qu'on projette de les *mettre dedans*.

Aussi j'avais de grands ménagements à prendre pour aborder la question qui m'intéressait. Je dis à la mère Andier que ce ne serait point de trop qu'une servante lui aidât à faire sa besogne.

A cela elle se prit à pleurer, et elle me dit que sa fille l'avait abandonnée afin de se gager à N..... Je l'avais mise sur la voie. Elle ne s'arrêta plus. Elle me raconta que Pierris était tombé à la conscription; qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour décider son mari à le faire exonérer du ser-

vice militaire, mais que le père Andier ne l'avait jamais voulu.

Ce que disant, elle adressa de nouveaux reproches au bonhomme, qui, la tête basse, continuait à couper bouchée par bouchée, avec son gros couteau bien aiguisé, une volumineuse frottée d'ail.

Le départ de Pierris pour l'armée avait désespéré tellement Marianne qu'elle avait voulu quitter la ferme en même temps que lui, ne pouvant plus supporter de vivre auprès du père barbare qui, par avarice, avait tué son bonheur.

Pendant ce discours de la mère Andier, le petit Charlot pleurait à chaudes larmes, et le domestique nous regardait tous, l'un après l'autre, d'un air hébété.

Le chien et les poules, qui ont assez de leurs misères sans se mêler de celles des autres, ne prêtaient aucune attention au sujet qui nous occupait.

Je me gardai bien de conter à la malheureuse mère que Marianne se fût consolée avec un cuirassier.

Lorsqu'elle m'exprima les craintes qu'elle avait de savoir sa fille en condition à la ville, où l'on commet tant de vilaines choses, je tâchai, au contraire, de lui persuader que ses craintes n'étaient pas fondées et que l'on se conduit aussi bien à la ville qu'à la campagne, ce qui est on ne peut plus faux.

Je m'explique encore comment Marianne s'est déterminée à quitter le foyer paternel. Mais je tombe des nues qu'elle se soit livrée si promptement à un autre qu'à Pierris.

Est-ce que la pauvre petite paysanne, tant sotte qu'on la suppose, avait aussi un idéal qu'elle n'a pu réaliser? Est-ce que, son idéal réduit en pièces, elle s'est dit que l'amour n'est que l'œuvre de chair? Est-ce qu'elle serait une de ces natures qui finissent plus mal que les autres pour avoir voulu mieux commencer qu'elles?

Elle a dû souffrir, André. Cette adorable vierge n'est point faite pour la débauche, et elle ne s'y est plongée que par désespoir.

La mère m'a chargé de l'aller voir chez sa vieille maîtresse à N... et de lui persuader de retourner à la Flue, où son absence fait un vide que rien ne peut remplir.

Je m'acquitterai scrupuleusement de cette commission.

Je m'intéresse à ces gens. Je voudrais leur rendre la joie qu'ils ont perdue.

En quittant la Flue, lorsque je descendais la colline, mes yeux se sont arrêtés successivement sur le rocher où j'avais écrit mon sonnet un an plus tôt, puis sur la fontaine où j'avais bu une gorgée d'eau fraîche, et d'où j'avais entendu le baiser de

Pierris; puis sur le petit bois sacré de ses naïves amours, puis sur la nappe d'herbe verte où courait si bien l'angélique Marianne!

« Quelle révolution s'opère en une année! m'écriai-je. Comme tout est changé pour moi dans ce tableau! C'est le même cadre; le paysage est le même, mais l'expression!... Marianne manque, Pierris aussi. Et moi je m'y trouve désillusionné, ne me ressemblant plus. »

En rentrant à N..., je passai devant le balcon d'Adeline. Elle y était accoudée. Ses yeux rencontrèrent les miens. Elle me parut émue; moi j'eus un reflux de sang au cœur. J'avais déjà oublié les infortunes de mes amis de la Flue, tant il est vrai que nous sommes égoïstes!

Tu me demandes dans ta dernière lettre si je vois encore Adolphe. Oui, assez souvent; point chez lui, mais au café, où je vais lire les journaux tous les soirs. Nous nous parlons; seulement notre conversation a quelque chose d'aigre que notre situation réciproque explique suffisamment.

L'étrange de l'affaire, c'est que je me plais à railler mon amour que je lui dis n'exister plus. Il ne m'a point fait part de sa dernière démarche, ni moi des miennes. Il pose aujourd'hui pour l'homme indifférent. Adeline, selon lui, n'est qu'une petite fille ordinaire, et s'il continue à la rechercher en

mariage, c'est qu'autant vaut celle-là qu'une autre; c'est qu'il ne veut pas avoir fait, durant une année, des œillades inutiles.

Quelque douteux que soit le ton dont il se sert, il pourrait bien dire ce qu'il pense, et je crois que l'amour-propre chez lui a remplacé l'amour. Si je cessais d'aimer Adeline, certes, je ne la lui disputerais pas.

## XXXII

28 février.

Il n'y a qu'à toi que je puis dire ceci : les autres en riraient et seraient d'avis que je suis ridiculement élégiaque. Ce n'est point à notre époque qu'on agit de la sorte. L'amour aujourd'hui a pour domaine un lit ou même un canapé. On ne le conçoit pas ailleurs, qu'on ait vingt ans ou qu'on en ait soixante; aussi le roman sentimental est-il en décadence, et, jusqu'aux jeunes femmes, tout le monde trouve plaisantes les obscénités les plus crues. La fine fleur de l'âme à présent, c'est la volupté. On ne saurait trop en épicer son style, si l'on

veut plaire. Et les plus chaudes couleurs sont les plus estimées. On ne se contente plus de dessiner le vice; on le peint à la Rubens. Il faut qu'il éblouisse et qu'on dise malgré soi : Comme c'est beau!

A peine trouve-t-on quelques hommes qui détournent la tête, dégoûtés qu'ils sont de cette ignoble *kermesse*. Quant aux femmes, sois sûr qu'elles admirent en secret, alors même qu'elles font les chastes et les révoltées.

Elles aiment ce qui chatoie aux yeux, bon ou mauvais. *Fanny* a été pour elles une source de délices.

Comme je suis très-jeune, j'ai la candeur d'envisager l'amour bien autrement.

L'amour me semble être une chose sacrée où le cœur a la meilleure part.

Jusqu'à ce que j'aie reconnu par expérience que l'amour consiste uniquement dans les sens, je ne le croirai pas.

Aujourd'hui j'ai été au cimetière de N.... (l'idée ne m'en était pas encore venue), afin de chercher la tombe de madame Masseuil et d'y prier.

Si les morts ont véritablement une seconde vie, m'étais-je dit; s'ils lisent au cœur des vivants, et s'ils tiennent de Dieu le pouvoir de les influencer, ma prière ne sera pas vaine, et Adeline m'aimera bientôt.

Tu ne connais pas le cimetière de N.... Il est situé à peu de distance de Forly, sur un plateau d'où l'on aperçoit, étagée pêle-mêle à l'autre versant, notre ville avec ses nombreux clochers.

Au pied, — un vallon qui commence par une fourrure verte et finit par le terrain grisâtre de la voie ferrée.

Comme horizon, — en bas la gare ; en haut, un hémicycle de rochers.

A la porte du cimetière, sur une pierre demi-taillée, était assise une enfant d'une quinzaine d'années. Elle chantait gaiement en ravaudant des bas, et elle surveillait, j'imagine, une vache et un petit âne qui paissaient l'herbe dans le pré d'à côté.

Ce tableau qui, reproduit, n'a pas grande valeur, m'a séduit on ne peut plus.

Ajoute que les têtes de cyprès se balançaient sous l'impulsion du vent derrière le mur du cimetière, et tu comprendras quel triste charme j'ai trouvé à ce voisinage sympathique de la vie et de la mort. L'herbe que paissaient les deux bêtes avait poussé drue, et l'idée que les restes humains aidaient beaucoup à cette fertilité m'a jeté quelques minutes dans une extase où tout se résumait en l'adoration aveugle de l'Être des êtres.

En me voyant arriver, l'enfant interrompit sa chanson à demi-mot ; puis elle se leva et m'offrit

timidement de me vendre une couronne funèbre.

J'acceptai. Elle ouvrit une vitrine placée à gauche du portail et surmontée d'une petite croix ; puis elle en tira une couronne d'immortelles et une autre de papier frisé. Je pris la seconde.

Quant à la première, je ne l'aime pas, parce qu'elle me rappelle trop combien notre deuil est misérable. Je déteste ces *regrets éternels* qui sont brodés noir parmi des fleurs jaunes. Si nous choisissons l'*immortelle*, nous, les âmes pieuses, pour la mettre sur les tombes, c'est que cette fleur ne se fanant pas, ou se fanant après long temps, nous ne sommes pas obligés de penser journellement à ce qu'elle est chargée de *regretter* pour nous ; nous lui passons procuration de notre douleur ! et elle dit à ceux qui s'approchent : Voyez comme on se souvient ! Le vrai nom de cette fleur est l'*oubli !*...

Je ne savais pas où était la tombe de madame Masseuil. Je cherchai quelque temps ; ce fut peine perdue.

Le gardien, qui creusait une fosse en fumant sa pipe, s'approcha de moi et m'offrit de me renseigner.

Il marchait singulièrement. Je voulus regarder ses pieds ; il n'en avait pas : il n'avait que des talons chaussés dans une espèce de sabots assez semblables aux sabots d'un cheval retournés.

Cette difformité me fit une impression d'autant plus grande que j'étais dans un cimetière, un lieu assez sinistre par lui-même.

L'effroi que m'a causé cet homme avec la façon bestiale de ses pieds ne s'effacera jamais complétement, et je l'aurai présente à l'esprit jusqu'au moment où mon cercueil lui passera entre les mains.

Son habit augmentait la hideur de sa personne; sa barbe inculte et sa casquette de loutre achevaient de lui donner de la ressemblance avec un animal.

Je lui dis, non sans quelque hésitation et comme si j'avais craint qu'il ne surprît mon secret, que je désirais voir la sépulture de madame Masseuil.

Mais il y a deux dames de ce nom ensevelies à *son* cimetière, et il fallut préciser de laquelle je voulais parler.

Un cimetière ressemble à une ville; on y a des homonymes. A ce moment je jetai les yeux sur N...., qui m'apparaissait morne dans le lointain; et, comparant ses maisons aux tombeaux, je jugeai qu'il y avait peu de différence au fond entre une ville et une nécropole, entre exister et n'être plus.

Le gardien me conduisit à travers tombes à une croix noire sur les branches de laquelle le nom de madame Masseuil se lisait encore à moitié.

Il y avait au-dessus les trois larmes d'usage en pyramide. Que le peintre n'oublie jamais de mettre ces larmes, car l'eau du ciel ne les efface pas aussi vite que les nôtres sèchent dans nos yeux !

« C'est ici, me dit le gardien.

— Comment ! m'écriai-je, on ne lui a pas fait élever un petit monument ?

— Non, monsieur, répondit-il. Mademoiselle a bien dit un jour devant moi à son père qu'elle désirerait qu'on le fît ; mais M. Masseuil veut attendre. Il prétend que rien ne presse. Je lui ai proposé de faire un petit parterre entouré de buis sur le corps ; cela serait plus convenable, car, vous voyez, on marche là-dessus. Il ne m'y a pas autorisé. Je ne puis pourtant pas entreprendre cet ouvrage à mes frais. »

Il m'est venu l'idée, mon cher André, de lui payer ce travail ; mais j'ai pensé que je n'avais pas le droit de faire toucher à la sépulture de madame Masseuil, fût-ce pour la rendre plus décente, et que le monde, avec cette brutalité ordinaire qui n'entend rien aux délicatesses du cœur, me répondrait, si par malheur il l'apprenait, que cela ne me regardait pas.

Je me contentai donc de remercier le gardien, qui me laissa discrètement seul en face de la croix noire, à méditer, à pleurer et à prier.

Je posai ma couronne sur la croix, et je fis à la mère d'Adeline une invocation que je ne formulai point, mais qui n'en était que plus éloquente, parce que nous sentons bien mieux que nous n'exprimons.

Il y avait du vent, comme je te l'ai déjà dit; les baies des cyprès s'entre-choquaient funèbrement. C'était là comme un accompagnement de ce chant intérieur qui n'eut longtemps d'autre traduction possible que des sanglots.

Lorsque le calme descendit en moi, et le calme est bien près de l'orage; trop près de lui pour les natures qui ne jouissent qu'aux grands troubles de l'âme, les mots me vinrent, succédant désavantageusement aux sensations.

Je m'assis au-pied d'une tombe voisine, et, m'en servant de table à écrire, je traçai au crayon une centaine de vers qui sont loin de répondre à mon inspiration.

O misère, misère! La poésie elle-même, singegeresse inhabile, trucheman détestable de nos impressions. Toujours déclamatoire! Qu'il sort peu de chose de tant de mots alignés!

La poésie ment comme une femme; elle trompe, comme une femme, notre pauvre cœur avec ses caresses félines. Le malheureux ne s'aperçoit point qu'elle lui est infidèle et qu'elle le sacrifie à

l'Art, qui n'est, à y regarder de près et quoi qu'en disent les ouvriers de la rime, qu'un acrobate bien en formes.

La poésie choisit son amant comme une femme. Ce n'est point le vaporeux Endymion qui la séduit, c'est le corps robuste de l'Hercule Farnèse.

Voilà que, moi aussi, j'exprime à côté de ma pensée, de manière que tu ne me comprendras point. Je voulais dire une chose simple, et j'ai fait des phrases!

Les mieux doués d'entre nous ne sont que des comédiens lorsqu'ils font entendre leur voix.

Ils ne souffrent plus ce qu'ils chantent, car s'ils le souffraient ils ne pourraient point le chanter.

Sais-tu ce que fait le poëte qui vient d'achever la strophe où le lecteur croira trouver un sanglot? sais-tu ce qu'il fait lorsque la strophe lui semble arrondie par un beau vers? Il jette un coup d'œil à sa glace et se frotte les mains...

Quoi! le poëte n'est donc qu'un cabotin jouant, entre une partie de billard et un souper, la comédie de ses vers sur une scène formée de sentiments de papier peint et d'idées en carton?

Oui et non... Quand il sent, le poëte sent vrai. C'est la sensation qui le rend sublime.

Quand il exprime, il exprime faux. L'expression n'en fait au plus qu'un machiniste adroit.

La nuit était en marche lorsque je quittai le cimetière après avoir dit un dernier adieu à la sépulture de madame Masseuil. Je retrouvai à la porte la fille du gardien, qui me salua gentiment. Pauvre petite ! elle se sent pleine de vie et n'a garde de penser, si proche qu'elle soit des morts, qu'un jour, bientôt peut-être, elle habitera l'argile à côté d'eux.

J'éprouve, mon cher André, un triste bonheur de la visite que j'ai faite aujourd'hui. Mon cœur a battu plus fort que d'habitude. Cela m'a fait sortir de ce train banal des choses auquel je ne puis m'accommoder.

J'ai l'esprit tourné de telle façon que, même abstraction faite de mon amour, je chercherais plus avidement un spectacle sinistre que celui d'une fête étincelante de pompe ou de gaieté.

C'est que je vois trop clairement, à travers les joies du monde, la fin qu'elles doivent avoir. Je fais comme ces curieux de lecteurs qui, après avoir lu la première page d'un livre, sautent tout de suite à la dernière, afin de connaître le dénoûment. Il arrive que le récit perd beaucoup de son charme à leurs yeux, et de même le plaisir aux miens.

Quand je vais au bal et qu'une femme m'appa-

raît dans la splendeur de sa jeunesse et de sa beauté, la bouche souriante, les yeux enflammés, la gorge mollement agitée, les épaules finement arrondies et teintées d'un rose pâle si embaumé qu'il provoque la lèvre, je me la représente vite, les membres roides, les yeux vitreux, les lèvres immobiles et hideusement entr'ouvertes, la gorge flasquement grise, les épaules saillant leurs os ; et je remplace par un long suaire blanc la robe de soie bleue si coquettement attachée, si chatoyante pour l'œil qui n'a pas heureusement l'optique des vanités.

## XXXIII

2 mars.

Je n'ai point oublié que j'avais promis à la mère Andier d'aller voir sa fille et de la sermonner. Elle est domestique chez une vieille dame, madame de Molard. J'ai pu lui parler en repos, car sa maîtresse n'était pas encore levée. Je lui ai rappelé le jour où je l'avais vue pour la première fois, l'an dernier. La malheureuse a fondu en larmes, et s'est confiée

à moi de tous ses chagrins. C'est dans sa cuisine que nous étions.

Elle s'occupait de préparer le déjeuner en écoutant mes graves observations; exemple que dans la vie la trivialité se mêle, alliage éternel, aux sentiments du cœur. Tout est de la bouffonnerie, à regarder les choses en riant.

Comme je la pressais fortement de retourner auprès de ses parents et qu'elle avait épuisé toute sorte de mauvaises raisons pour s'en défendre, elle finit par m'avouer, la rougeur au front, qu'elle était enceinte; que par conséquent il ne lui était plus possible d'habiter avec une famille qu'elle avait déshonorée.

Je lui donnai naturellement le conseil de déterminer son séducteur à l'épouser; mais elle me répondit ce que j'aurais dû prévoir : c'est qu'il l'avait délaissée depuis qu'il connaissait son état, et qu'elle-même elle avait un autre amant. La pauvre fille est perdue ; je ne vois guère le moyen de la sauver. Je l'ai fortement exhortée à rester sage durant sa grossesse, et je lui ai offert de l'argent afin d'aller secrètement faire ses couches à Paris, si elle voulait me promettre de vivre honorablement chez son père, une fois ses couches faites. Je l'ai surtout prémunie contre les idées d'infanticide qui assiégent trop souvent les filles de sa condition.

Je me suis adressé beaucoup à sa conscience, à son cœur de femme; mais j'ai fait mieux ou du moins plus sûrement. Je l'ai frappée de terreur en lui montrant une condamnation infaillible au bout du crime qu'elle commettrait.

Je suis bien sûr à présent qu'elle ne s'y exposera pas.

L'entretien que j'ai eu avec elle lui fera regretter davantage la faute qu'elle a commise, et la décidera, je l'espère, à la réparer autant que faire se pourra.

Je ne l'ai point découragée; je n'ai point fulminé contre elle des menaces de damnation.

On voit la damnation trop dans le lointain pour qu'elle soit effrayante et pour que l'idée qu'on en a soit un grand obstacle aux mauvaises passions.

L'appréhension de la loi humaine lui a produit plus d'effet; mais, quel que soit son mobile, la crainte n'est pas de nature à moraliser.

Aussi j'ai tâché de lui persuader que la vertu vaut toujours mieux que le vice, quoi qu'il arrive.

Je suis profondément affligé lorsque je vois une fille tourner à la débauche; je n'en ris point comme tant d'autres; j'essaye encore moins d'en profiter. Je gémis sincèrement, parce que j'y découvre une atteinte au beau moral. De toutes les laideurs, c'est celle qui me répugne le plus.

Tu dois penser qu'avec l'intérêt particulier que

je porte à Marianne, mon affliction doit se centupler.

J'ai obtenu d'elle qu'elle ne verrait plus son cuirassier.

Avant que sa grossesse devienne apparente, je l'expédierai à Paris chez une sage-femme ; et n'importe après cela si la malignité publique, informée de ma bonne action, la dénature en m'accusant de n'y être pas désintéressé!

Je sais qu'il ne faut pas casser les vitres, fût-ce même à coups de vertu. Aussi je ne m'afficherai point dans cette circonstance, de peur de sembler aux uns (les gens du monde) très-ridicule, et aux autres (les cagots), le plus grand coupable de la chrétienté.

## XXXIV

25 mars.

Avant-hier M. Masseuil a rencontré mon père. Ils ont parlé de moi. M. Masseuil est toujours très-favorable à mes projets. Il a dit à mon père que sa fille assisterait samedi prochain à une petite soirée donnée par M. Merrat, le marchand de musique.

« C'est une occasion, a-t-il ajouté, de mettre en présence ces deux enfants.

— Mais, lui a répondu mon père, Rémy n'est pas invité.

— N'importe.

— Comment cela ?

— Vous connaissez M. Merrat?

— Oui.

— Vous êtes assez bien avec lui?

— En de bons termes.

— Il n'en faut pas davantage. Allez le voir sous un prétexte que vous imaginerez. Il vous demandera des nouvelles de votre fils.

— En effet, il n'y manque jamais.

— C'est au mieux. Vous lui direz alors que votre fils est arrivé de Paris dans un assez mauvais moment, parce qu'on y est en pleines fêtes de carnaval ; qu'ici les derniers bals ont eu lieu et qu'il Devra se contenter sans doute de voir fumer les flambeaux. Bien entendu, vous n'aurez pas l'air de savoir que M. Merrat reçoit quelques personnes samedi. Probablement, il vous chargera de prier votre fils de sa part. »

Mon père m'a raconté cet entretien tel que je le rapporte, et il m'a demandé ce que je décidais. Je ne me suis pas prononcé. J'ai deux jours pour y réfléchir.

Outre qu'il me répugne d'aller en soirée par un pareil moyen, je me défie d'un bal comme premier lieu de rencontre entre Adeline et moi. Nous n'y serons ni l'un ni l'autre ce que nous sommes.

J'ai beaucoup à y perdre de ma valeur, attendu que mon mérite, si j'en ai un, ne consiste pas à savoir danser et à dire agréablement des fadaises.

Adeline n'a point à y gagner non plus ; au contraire, car je ne puis prendre au sérieux une femme que je vois marcher au son de la musique. Il me semble voir un chien savant.

A seize ans l'air qu'on respire au bal m'aurait grisé ; maintenant il me suffoque à me rendre malade, tout bêtement.

Ce n'est point que je veuille singer l'homme blasé. Je n'ai jamais su que le quadrille, et je me suis promis de ne jamais me faire enseigner le reste.

Il faut n'avoir rien dans la tête ni dans le cœur pour trouver le moindre ragoût à cet exercice de marionnettes. Je sais que tu partages mon avis. Tu n'es point de ceux qui font consister la jeunesse à faire de l'acrobatie sentimentalement.

Je conçois qu'un jeune homme monte à cheval, chasse, joue du fleuret ; ce sont d'excellents modes de se fortifier le corps et des amusements virils ; mais quand il est avec des femmes, je le

trouve ridicule de lever le pied à temps égaux, et d'exécuter par complicité les pirouettes les plus bizarres.

La danse est un amusement féminin. Lorsque les femmes, en compagnie de jeunes hommes, ont épuisé leur petit répertoire d'idées et de mots, qu'elles ont vidé les étroits casiers de leur cerveau, ce qui n'est pas long, j'aimerais mieux, je l'avoue, les regarder danser entre elles à la façon d'almés que de les entendre causer toilette ou déraisonner sur n'importe quoi. Mais me mettre de la partie, voilà ce que ne puis souffrir.

Cependant cette occasion de parler à Adeline est la seule que je puisse avoir de longtemps. Il ne tient qu'à moi d'en profiter. Je suis bien sûr que M. Merrat m'inviterait sur la visite que lui ferait mon père. Que me conseilles-tu ? Adeline sera toujours Adeline, quoiqu'elle danse.

Je ne m'attends point à ce qu'elle me produise plus d'effet avec cet appareil ; mais dis-moi qu'elle ne m'en produira pas moins.

Il n'est pas étonnant qu'une jeune fille, même supérieure, se plaise au bal. C'est la seule façon qu'elle ait en général de dépenser sa surabondance de force, et c'est à peu près le seul spectacle auquel il lui soit permis d'assister.

Adeline ne doit trouver, du reste, parmi les petits

messieurs qui la font danser, qu'une très-grande pauvreté d'esprit et d'âme. Pourvu qu'ils sautent en mesure, elle ne doit rien y vouloir de plus. Elle comprend, j'en suis sûr, qu'il ne faut pas mettre son amour sous la main d'un polkeur, et que c'est assez de lui livrer sa taille.

Ce qui m'irrite au suprême degré, c'est qu'à cette soirée, si j'y vais, je ne pourrai justement rien de plus, auprès d'Adeline, que danser et fadaiser.

Comment lui parlerais-je sérieusement de mon amour au milieu de ce monde aux écoutes?

Je ne suis pas d'humeur à ce que mes sentiments les plus chers deviennent le lendemain la glose des demoiselles et des dames.

Leur voisinage et la crainte que j'aurais de mettre Adeline dans une fausse position me paralyseraient d'ailleurs au point que je rendrais avec gaucherie ce qui, seul à seule, m'aurait jailli du cœur en traits de feu.

De là je conclus qu'auprès d'Adeline je paraîtrai aussi insignifiant que les autres danseurs, et que de plus j'aurai le désavantage de savoir beaucoup moins bien danser.

Si du moins ce devait être un grand bal où il y aurait foule, il me serait possible, tout en faisant machinalement les pas de convention, d'entretenir dignement Adeline de mon amour pour elle, et de

savoir ce qu'elle en pense. Au lieu de cela ce seront quelques gens se surveillant du coin de l'œil, en quête de ce que diront leurs voisins, surtout s'ils parlent d'une façon soutenue, plus soutenue que ne le comportent ordinairement les exigences du quadrille.

Je me suppose commençant de raconter mon cœur à Adeline, et elle m'arrêtant par ces mots : « Monsieur, on nous observe ; » ou bien ce serait la stupide chorégraphie qui se chargerait de m'interrompre par un avant-deux.

Aussitôt je deviens bête : je ne sais plus où j'en suis ; j'entrevois que je fais partie d'une mascarade. Je ris de moi ; je ris de l'amour si je suis philosophe ; et, la contredanse finie, je me sauve bravement au vestiaire, où je prends mon chapeau et mon pardessus afin d'aller me coucher.

Autrement j'ai honte de m'être autant avancé, et je rougis de l'orgueil que j'avais eu de me croire autre chose qu'un pantin digne des petits messieurs parmi lesquels je suis.

L'amour, l'amour de l'âme tel que je le sens, est une chose suavement triste. Il ne s'accommode point de la comédie d'un bal, elle serait même capable de le tuer.

En parlant d'amour à Adeline entre deux figures de quadrille, je me trouverais aussi grotesque moi-

même que si je suivais un enterrement les larmes aux yeux en habit de pierrot.

Je me rendrai pourtant à cette soirée, à moins que tu ne me conseilles de ne le point faire. J'ai soif de voir Adeline de près, de sentir sa main dans la mienne et de découvrir en elle cette femme que je n'ai qu'imaginée.

## XXXV

6 mars.

C'était donc aussi ton avis, que je fusse à cette soirée !

Les choses se sont passées comme je l'avais prévu, et même pis encore.

M. Merrat n'a pas manqué de me faire transmettre par mon père son invitation. Plût à Dieu qu'il se fût abstenu de cette politesse !

André, ma demi-déesse est une jeune fille d'apparence toute semblable aux autres. Ce n'est pas mademoiselle Masseuil que j'ai aimée, c'est un être idéal, ou c'est en elle l'être qui ne se montre point. Je suis brisé par cette révélation brutale,

qui, la nuit dernière, m'est tombée sur le cœur.

Mais le plus étrange est que je suis désillusionné de moi-même, autant que je le suis d'elle.

Lorsque je me voyais de loin, je trouvais mon amour presque sublime; en me voyant de près, côte à côte avec elle, je l'ai trouvé presque niais.

La vivacité de mon âme s'est émoussée au contact de la sienne.

Moi, dont l'imagination si élastique et si inflammable grandit tout ce qu'elle touche et le fait resplendir à mes yeux demi-fermés par le rêve, j'ai jugé les choses telles qu'elles sont au dehors, mesquines et ternes. Je me suis dit en sa présence: « Quoi! nous n'étions que cela tous les deux! Nous ne valions guère la peine d'être aimés l'un de l'autre. »

Note bien qu'elle doit avoir comme moi une âme profonde, rayonnant loin au delà de son corps, creusée dans l'infini.

Quoiqu'elle m'ait paru fort ordinaire sur l'expérience que j'ai d'elle, je crois qu'au fond elle est très-supérieure à nombre de femmes.

Seulement, notre malheur réciproque est de nous détruire en nous approchant.

On dit en physique que les pôles de même nature se repoussent; il en est de même en amour.

Le rêve m'attirait vers elle; la réalité de la vie

m'en éloigne. Alors même qu'elle serait ce que j'avais cru, je n'en pourrais jamais rien savoir ; et jamais non plus je ne parviendrais à lui faire connaître ce que je suis.

Quoi que nous fissions, nous ne réussirions pas à percer de l'œil l'enveloppe de nos pensées et de nos actions ; et nous nous jugerions toujours beaucoup au-dessous de ce que nous sommes.

Encore une fois, André, s'il y a dans Adeline quelque chose de l'être que j'ai aimé d'une inconcevable passion, ce quelque chose, je suis impuissant à le saisir; elle est impuissante à me le donner. Le génie de son cœur chante à la cantonade; je l'entends; c'est bien lui : quelle suavité d'accents! Pourquoi ne vient-il pas se placer sur la scène, devant le feu sacré que j'ai allumé pour lui, et qui lui donnerait un merveilleux éclat, car je suis poëte, car je lui répondrais par un hymne admirable. Pourquoi? Parce que Dieu n'a voulu qu'aucun homme, quelque noble que fût son caractère, pût, en heurtant son âme contre celle d'une femme, faire jaillir le bonheur!

Ma façon d'aimer n'avait pas le sens commun. Pour aimer de la sorte il faut être fou; il faut l'être bien plus pour ne pas s'attendre à ce que son amour tombe en poussière au premier choc des réalités.

Adolphe est bien mieux fait que moi pour Adeline. Il ne l'a point exagérée, je pense.

Il n'est même point capable de l'exagérer.

Il l'a aimée pour ce qu'elle est, et les rencontres qu'ils auront ensemble grandiront son amour, au lieu de le frapper de mort. Voilà l'avantage qu'auront toujours les hommes ordinaires sur les poëtes. Ce qui est, n'est point en deçà de ce qu'ils désirent. Ils s'arrêtent d'eux-mêmes aux limites humaines ; pendant que nous autres, les insatiables, nous nous efforçons follement de les franchir.

A huit heures et demie, j'entrais chez M. Merrat. Lorsque le laquais m'annonça (il y avait un laquais au moins pour la circonstance), je sentis mon cœur battre à toute force.

C'est que je me demandais l'impression que mon nom allait faire sur Adeline ; et c'est qu'aussi j'étais sur le point de pénétrer dans une société que je ne connaissais aucunement, et où l'on remarquerait sans doute mon embarras.

La seule personne qui m'attirait à cette soirée, c'était Adeline. Les autres m'auraient plutôt éloigné d'y venir.

Après avoir salué les maîtres de la maison, je me rapprochai, afin de n'avoir pas l'air trop emprunté, d'un groupe d'hommes, et je me mis à causer de

ce que bon leur semblait, notamment des choses les plus ennuyeuses.

On n'avait point encore ouvert la danse. Adeline me regardait parfois furtivement; mais c'était grand hasard quand mes yeux rencontraient les siens. Je tâchai de paraître dégagé de toute préoccupation, et à la moindre gentillesse que croyaient faire mes interlocuteurs je souriais de façon à les flatter d'une part, et de l'autre à montrer à Adeline que je savais jeter sur mon cœur un voile que ces rustauds ne pourraient jamais soulever.

A coup sûr ils ont compris que j'étais enchanté de leur conversation. Il serait bien dommage qu'ils n'eussent pas trouvé cette explication très-naturelle; mais Adeline a-t-elle compris, elle, ce qu'il y avait d'amour sous cette apparente légèreté, et à quel point tout ce qui n'était pas elle, à cette heure, dans la salle, m'était devenu odieux?

Un instant je pus, sans qu'on fît trop d'attention à moi, m'adosser à la cheminée et contempler cette jeune fille, que j'avais déjà tant aimée, et pour qui je me sentais encore tant d'amour

Elle était assise sur un canapé en drap rouge d'Utrecht, ayant à sa droite et à sa gauche deux demoiselles fort insignifiantes, avec lesquelles elle semblait être le plus aimable du monde. Sa toilette était bien simple. Comme plus belle parure, ses

longs cheveux légèrement ondés. Au cou, une petite croix d'or tout unie, qui pendait à une gance ronde ; une robe en popeline fond vert, avec de fines raies blanches, montant un peu par delà les épaules, et laissant dégarnie la salière du cou, où la petite croix se plaçait naturellement comme en une niche.

Par-dessus la robe, un mantelet de dentelle blanche.

Dans les cheveux, sur les bords du mantelet et aux poignets, des nœuds de velours noir.

Le piano donna le premier signal d'une contre-danse. Je me gardai bien d'aller prier Adeline de la danser avec moi ; et, comme les autres femmes m'étaient parfaitement indifférentes, j'attendis que tous les couples fussent en place, afin de ramasser ce qui resterait.

Je fis mine d'être engagé dans un entretien très-profond avec un brave monsieur qui était à ma portée, et auquel je venais d'adresser le premier mot. Enfin, on avait déjà fait quelques pas avec la grâce que tu connais, lorsque je m'avançai vers une des voisines d'Adeline, qui tenait désespérément sa place au coin du canapé.

Le *paquet* fut enchanté de trouver quelqu'un qui voulût bien se charger de lui. Je ne sais par quel hasard Adeline dansait à côté de moi.

Souvent sa robe froissait mon habit, et cela me donnait un frémissement tout immatériel.

Elle affectait avec son danseur l'air souriant que j'affectais moi-même avec ma danseuse.

Elle imaginait bien que j'étais venu à cette soirée tout exprès pour elle; et elle se demandait sans doute ce que j'allais lui dire, ce qu'elle aurait à me répondre, comment nous nous tirerions l'un et l'autre du rôle que nous nous apprêtions à jouer.

Cependant, tandis que je contais à ma demoiselle les futilités qui me venaient à la tête, j'étais profondément préoccupé de la manière dont bientôt j'aborderais Adeline.

Appuyant certaines réflexions que j'avais déjà faites avant cette soirée, je me déterminai à lui parler d'un air assez dégagé, à tâcher d'avoir de l'esprit, et à ne mêler que discrètement à mes discours quelque chose venant de l'âme.

Tel était le programme du premier quadrille qu'elle m'accorderait. Quant au second, je comptais sur l'impression qu'elle m'aurait faite, impression que j'imaginais devoir être considérable, pour me donner de l'éloquence.

Dieu merci, le galop finit, et je pus placer mon *paquet* sur un fauteuil.

Après quelques moments d'attente obligée, je me dirigeai lentement du côté d'Adeline, et tout en

inclinant la tête je lui dis simplement d'une voix un peu émue : « Pourrai-je danser avec vous le quadrille suivant ? »

— Volontiers, » répondit-elle très-bas.

Je la resaluai comme c'est l'habitude, et je m'en allai dans la salle d'à côté, où les hommes étaient en train de jouer.

M. Masseuil se trouvait à quelques pas de sa fille lorsque je m'étais avancé vers elle. J'ai entrevu sa physionomie à ce moment. Il m'a paru aussi troublé que moi : si j'étais père, il me semble que cela me produirait le même effet.

En me promenant parmi le petit monde des invités, je rencontrai un ancien commerçant, un homme de soixante ans environ, qui, sous les formes les plus affables, cache la plus noire malveillance ; un sot, qui n'a pas assez d'étoffe pour être bon, suivant l'expression si juste de la Rochefoucauld. Je le connaissais un peu déjà. Chaque fois qu'il parle à quelqu'un, sa voix distille le miel, et ses yeux s'injectent de venin. Encore s'il harmonisait son regard avec ses faux compliments ! On voit tout de suite que c'est un misérable ; il n'a pas l'art du méchant ; il n'en a que la bêtise. Il est incapable de faire des dupes. Ce monsieur, qu'on nomme M. Laroche, est le beau-père de M. Merrat. La politesse exigeait que je le saluasse. Là-dessus il me

dit une impertinence soigneusement enveloppée dans un reste du coton qu'il vendait autrefois. Si nous avions été partout ailleurs, j'aurais arraché de ses petits yeux ronds l'injure qu'ils avaient la prétention de me lancer ; je l'aurais aiguisée à ma manière et je l'aurais enfoncée à mon tour, pour tout de bon, dans son cœur de bonnetier. Mais j'étais chez sa fille, en quelque sorte son invité, et je voulais à tout prix m'entretenir avec Adeline, car c'était vraisemblablement la seule occasion que j'en dusse avoir de longtemps.

En sorte que je maîtrisai ma colère, et quoique répondant très-froidement à ses hypocrites flatteries, j'eus la force de lui laisser croire que je me prenais au piége.

Je me consolai en me disant :

« Il y a souvent plus d'esprit à paraître dupe qu'à montrer qu'on ne l'est pas. »

N'importe! Il fallait que mon amour pour Adeline et le désir que j'avais de sonder son âme fussent bien forts pour m'empêcher de rompre en visière avec ce belître !

Recevoir une insulte; pouvoir la rendre, et ne pas le faire : c'est beau ! Mais se trouver dans une telle situation (et c'était la mienne), qu'on ne puisse pas la rendre alors même qu'on le voudrait : c'est affreux !

Les quelques mots de cet homme m'avaient mis du noir à l'âme. « Il est vrai qu'il manque d'éducation, pensai-je ; mais à part sa malhabileté, je trouverai tous les jours dans la société des gens comme lui; de ces gens qui, ne méritant pas d'être damnés après leur mort, font douter de l'immortalité, parce qu'on ne sait ce que Dieu peut faire d'eux. Ce n'est pas l'enfer, c'est la voirie qu'il faudrait à leurs âmes !

A coup sûr, le principal fondement de la croyance en l'immortalité, c'est l'amour-propre. Malgré toutes les bonnes raisons qu'en donnent les philosophes, nous n'y croirions peut-être pas si elle n'importait qu'aux autres.

Chacun de nous se dit : « Il serait bien dommage que mon âme pérît ; » et voilà pourquoi il consent que l'âme de son voisin trouve place quelque part. Quant à celle d'un autre animal que l'homme, l'homme prononce catégoriquement qu'elle est corporelle, et il le fait avec autant de sans-gêne, parce qu'ayant une forme un peu différente, il s'imagine que sa condition n'est pas solidaire de celle de l'animal.

Le piano jouait une polka. Je regardai les danseuses. Adeline était du nombre. Elle sautillait avec un assez joli garçon. Ce n'est pas que je fusse jaloux. Mais les sourires qu'elle lui faisait m'ai-

grirent davantage, à cause de la fâcheuse impression où j'étais. Je la regardai quelques minutes tournoyer, la main gauche sur l'épaule du jeune homme, la main droite dans sa main, et je me dis :

« Est-il possible qu'elle se plaise véritablement à ce jeu de marionnettes ?

« Si j'étais son mari, serait-il possible qu'elle préférât encore cet amusement ridicule à mon culte pour elle ; qu'elle ne voulût point vivre avec moi d'une vie à part, échangeant ses sentiments pour mes idées ; sa croyance enfantine pour ma foi philosophique ; les mélodies de son âme pour les chants jaillis de mon cœur ; sa pudeur pour ma probité ! »

Je commençai d'envisager les réalités poignantes de l'union conjugale, réalités que j'avais à peine entrevues. Je me vis, moi marié à Adeline, forcé de prendre un état qui me répugne, afin qu'en lui gagnant beaucoup d'argent, elle pût avoir une belle toilette, à se faire friper le soir au bal par des efféminés ; tandis que moi, dévoré d'un ennui plat au milieu d'un groupe d'imbéciles, je jouerais l'écarté pour me donner une contenance !

Je me représentai le poëte croulant sous le juriste, l'avocat, l'homme d'affaires ; et madame, au bout de quelques années, devenue, grâce à ses loisirs, une artiste consommée, heureuse de toucher du piano en accompagnement d'un fort violoniste,

bête comme une oie, n'ayant de l'artiste que l'exécution, nullement inspiré; malgré tout, réussissant très-bien à faire paraître médiocre un mari qui, tout jeune encore, aurait tué son génie par amour. Les femmes sont ainsi, même les plus sérieuses, les plus nobles, les meilleures, qu'elles ne s'embarrassent guère de ce que peut un homme, mais de ce qu'il paraît.

On dit qu'elles savent se sacrifier à l'occasion. C'est peut-être à cause de cela qu'elle ne prennent point garde aux sacrifices qu'on fait pour elles. Si les femmes sont ingrates, ce n'est point par mauvais cœur; c'est parce qu'elles ignorent ce que c'est que de s'obliger.

J'attendais, avec la plus vive impatience, que la polka finît et que mon tour vînt.

A la première note du quadrille, j'allai prendre Adeline, et je me mis en place avec elle, choisissant comme vis-à-vis le jeune homme le plus laid de l'endroit; calcul assez mesquin, mais que je te rapporte parce que je ne veux rien te laisser ignorer, — même mes faiblesses.

Il y eut un moment de silence entre nous. Adeline s'attendait peut-être à une explosion d'amour. En quoi elle se trompa; car je lui dis : « Vous devez aimer beaucoup la danse, mademoiselle?

— Oh! monsieur, raisonnablement.

— C'est que la danse, ajoutai-je, est la musique des pieds ; et vous êtes excellente musicienne. Eh! mon Dieu! le jeu du piano n'est-il pas aussi la danse des mains? »

Elle s'inclina en faisant une moue dont je l'aurais bien dispensée. Elle voyait là un compliment et un trait d'esprit.

La satisfaction qu'elle parut prendre à la platitude que je venais de lui débiter l'éloigna tout à coup de l'idéal que je m'étais formé d'elle.

Maintenant que j'y réfléchis, je l'excuse. Les minauderies dont elle s'est rendue coupable ont été provoquées par mes sots discours; mais alors sa révérence me produisit un très-mauvais effet.

Je remarquai sa voix, qui n'était point du tout celle que je lui aurais supposée. Elle l'a couverte, pâteuse, et mal articulée. A peine pouvais-je entendre ce qu'elle me disait au milieu du brouhaha. Je lui aurais cru la voix claire et sonore, un de ces accents si doux et si harmonieux, si suave et si pénétrant, qu'il retentirait longtemps au fond de mon cœur.

Le charme était à demi détruit. La cristallisation *à solution imaginaire*, comme dit Stendhal, tombait du rameau de Saltzbourg! Nous parlâmes musique. C'était de tous les sujets de conversation celui qui me semblait le mieux à sa portée.

« Je vous ai entendue quelquefois jouer du piano, de la chambre d'un de mes amis qui loge en face de votre maison. »

Je disais cela avec intention, pour observer le visage qu'elle aurait au souvenir d'Adolphe. Elle ne rougit ni ne pâlit. Elle tint les yeux baissés, voilà tout.

Ou elle sait très-bien dissimuler, ou elle ne l'aime pas.

Elle ne répondit point. D'ailleurs elle n'avait aucune réponse à faire à cela.

Pour ne pas l'embarrasser inutilement, et surtout ne pas lui montrer que je l'interrogeais sur un sujet que je suis censé ne point connaître, je continuai : « J'ai pris une délicieuse tristesse lorsque vous jouiez la *Lucie*. La voix de Roger, l'archet de Vieuxtemps, certes, m'ont beaucoup moins impressionné. »

La malheureuse enfant fit une seconde révérence, et dissipa par cette pantomime l'émotion qui commençait à me regagner.

Et puis d'un ton pleurnicheur elle me dit :

« C'est l'air qu'aimait tant ma mère ; quand je le joue, je vois qu'elle n'est plus là pour l'entendre et cela me fait mal. Aussi j'évite le plus que je peux d'y revenir.

— Vous avez tort, mademoiselle, lui répondis-je

avec douceur. Ce sont de ces douleurs qu'il est bon de raviver. Rien ne grandit plus l'âme que de songer à la mère qu'on a perdue. Je voudrais bien être musicien, pour exécuter souvent le chant favori de la mienne !

Je n'ai d'autre consolation, moi, que d'aller prier sur sa tombe; mais à chaque fois que cela m'arrive, je sens que je suis devenu meilleur. »

Je dis cela spontanément, sans avoir voulu un effet; ce n'est qu'après que je jugeai de mon imprudence. Parler de la tombe de ma mère, c'était lui rappeler que sa mère n'avait pas de tombe. Elle paraissait réfléchir.

Si elle allait au cimetière, elle verrait une couronne à la croix, pensai-je, et elle devinerait peut-être celui qui l'y a mise. Elle m'aimerait alors, ou jamais elle ne serait capable d'aimer.

Quoique la demi-déesse n'existât plus à mes yeux, il restait encore la femme, et, chose bizarre, afin de n'avoir point un dessous vis-à-vis de moi-même, je me serais accroché aux moindres circonstances susceptibles d'éveiller mon amour endormi.

Pourtant, à mesure que je l'observais davantage, mon pauvre cœur se refroidissait. J'en vins à penser que je devais me trouver grotesque d'avoir eu de pareilles exagérations.

A un moment, comme nous étions tous les deux

auprès de la cheminée, elle se retourna et se regarda dans la glace avec une certaine complaisance. Je ne pus m'empêcher de sourire et de juger intérieurement que toutes les femmes se valent, et qu'il m'est à peu près égal d'avoir affaire à celle-ci ou à celle-là. Se peigner devant son miroir, débiter machinalement une longue prière, préparer son déjeuner et son dîner, broder un col, avoir des caprices, jouer un air de piano, gronder sa servante, conter des niaiseries, lire les romans d'Octave Feuillet, se quereller avec ses enfants, danser au bal avec monsieur un tel, petit fat qui voudrait bien la perdre, mais qui ne l'aime en aucune façon, et dont elle est amoureuse par conséquent, dire à son mari, précisément à la minute où il attend sinon un mot, du moins un soupir d'amour : Mon ami, prends garde, tu chiffonnes ma gorgerette ;

Voilà dans quelle fin Adeline a été créée, elle comme les autres femmes!

Il y a une perspective pour le cœur comme pour les yeux.

J'aurais dû demeurer au point où j'étais avant cette soirée. Adeline me semblerait encore sublime; l'idole serait toujours debout : j'ai voulu m'approcher, et j'en suis puni cruellement.

Je ne suis pas de ceux qui se flattent de perdre

leurs illusions et qui se donnent même le mérite de les jeter sur le chemin; il faut qu'elles me soient arrachées pour que je les quitte. Aujourd'hui, je n'ai plus foi dans aucune femme déterminable, *je crois à toutes*. Je m'effraye de cette révélation qui fera de moi sans doute un homme entreprenant.

Je ne sais quelles banalités je dis encore à Adeline; elle en fut flattée apparemment, puisque, comme tu vas le voir, elle m'invita à danser avec elle le quadrille suivant.

J'allai conduire Adeline à sa place, et je m'adossai à la cheminée, devenant le point de mire de quelques bonnes gens qui se demandaient qui j'étais et glosaient sur mon compte.

Adeline, après avoir dansé une mazurka avec un de ces petits messieurs, se fit conduire auprès de la cheminée, à une chaise qu'aucune femme n'occupait. Elle se trouvait ainsi à côté de moi. Les jeunes gens venaient, l'un après l'autre, lui demander, celui-ci cette danse, celui-là cette autre. L'un d'eux lui demanda le prochain quadrille :

« Je ne puis, monsieur, dit-elle; je l'ai promis. »

Je restais tranquille à ma place, ne la regardant même point, de peur que toutes ces langues que j'avais surprises s'agitant à mon sujet ne se chargeassent d'interpréter mes regards.

La maîtresse de la maison vint la prier à son

tour de passer au piano, afin d'y jouer le quadrille qu'on allait danser.

Elle fit mine d'en être fâchée, et, se tournant de mon côté :

« Je vous demande bien pardon, monsieur, me dit-elle, je ne vais pas pouvoir danser avec vous, si je suis obligée de faire danser les autres. »

Je balbutiai un peu, car elle ne m'avait rien promis par la raison que je ne lui avais rien demandé. Je vis néanmoins dans ces quelques mots une avance de sa part, très-fine en ce qu'elle était sûre que je la comprendrais, mais qu'aucune autre personne ne s'en apercevrait.

Comme, après tout, je voulais voir où les choses iraient, et qu'il fallait montrer autant d'esprit qu'elle en cette circonstance, je lui exprimai combien je regrettais qu'elle ne pût tenir sa promesse, et j'ajoutai que j'espérais ne rien perdre pour attendre.

Cependant elle se défendit si bien auprès de la maîtresse de la maison, qu'une autre demoiselle fut envoyée au piano, et que nous nous mîmes à danser tous les deux.

Je lui parlai de choses très-indifférentes, à son grand étonnement, je pense, car elle avait le droit de s'attendre, sur ce qu'elle savait de mon amour, à ce que je lui fisse une déclaration dans les règles.

La conversation retomba naturellement sur la musique. J'essayai de toucher un peu à la poésie, mais je m'aperçus qu'elle ne connaissait pas les poëtes, ce qui n'est pas extraordinaire de la part d'une jeune fille, et, pour ne point avoir l'air d'un pédant, je me gardai bien d'insister. Encore moins lui laissai-je entendre que j'étais poëte moi-même, quoique mon amour-propre se fût assez accommodé qu'elle en fût instruite.

Je la mis sur le chapitre du dernier concert, et, afin de lui donner le change sur l'impression qu'elle m'y avait faite, je parus ignorer si elle y avait assisté. Je lui vantai beaucoup la romance de l'*Étranger* et le talent de madame C...; elle était aussi fort enthousiaste de l'une et de l'autre. De la musique je passai à la peinture. J'en dis quelques mots, et je jugeai vite, à sa mine embarrassée, qu'elle l'ignorait autant que la poésie; je me contentai donc de lui dire que j'aime les arts à la passion, *comme tout ce que j'aime*. J'appuyai sur ce dernier mot. Mais, hélas! ce n'était déjà plus qu'une coquetterie, car Adeline avait cessé de m'être prestigieuse. Je lui détaillai ensuite deux ou trois petits compliments assez fades, auxquels elle me répondit par ses éternelles révérences.

Il fallut bien danser avec d'autres femmes, afin de ne rien faire remarquer; quelque ennui que

cela me causât de me creuser la tête pour dire des niaiseries.

On fit un entr'acte à la danse, et Adeline se chargea de le remplir en exécutant sur le piano, d'une façon très-remarquable, l'ouverture de la *Juive*, d'Halévy.

Adeline est vraiment musicienne ; elle met toute son âme à l'exécution d'un morceau, et j'avoue qu'en l'écoutant et la regardant jouer, je ne pus m'empêcher de l'admirer.

Elle redevenait la femme que j'avais rêvée, l'amante impossible, l'ombre pâle qui m'était apparue debout sur son balcon par les soirs d'été, l'ange de prière et de poésie, le génie incarné et fixant sur moi ses grands yeux noirs tout imprégnés de rayons divins.

Quand elle fut de retour à sa place, elle recommença la petite jeune fille inscrivant sur son carnet ce qu'on allait lui faire sauter.

Si le charme n'avait pas été détruit, certes, je ne lui aurais rien dit de son talent; je me serais borné à la remercier des yeux, et elle aurait compris, j'espère, pourquoi je ne venais pas, avec les autres, la complimenter.

Au contraire, je m'avançai vers elle, et je lui témoignai qu'elle avait exécuté cette ouverture d'une manière ravissante. Il était déjà tard. Je

lui demandai de danser avec elle pour la troisième fois.

Elle me répondit qu'elle était fatiguée et qu'elle ne danserait plus. En effet, elle toussait un peu et semblait plus pâle que d'habitude.

Je jugeai convenable de ne point insister, et retournai m'appuyer contre la cheminée. Adeline était sur le canapé où je l'avais vue en entrant. Son père s'approcha d'elle, puis madame la Roche, puis d'autres dames, et on lui fit une petite cour.

De temps en temps je regardais de son côté; malheureusement je me sentais fort calme.

Je la contemplais à peu près comme une ruine vivante de mon pauvre cœur.

Elle s'apercevait bien que je l'observais; mais je m'imagine qu'elle ne se doutait point de mes idées.

Il est probable qu'elle crut que je brûlais d'envie de lui parler d'amour sans oser m'aller asseoir à côté d'elle sur le canapé; car, aussitôt qu'elle se put dégager des personnes qui l'environnaient, elle vint d'elle-même occuper une chaise à un pas de la cheminée. Évidemment elle croyait que j'allais en finir avec mon secret. Je me penchai vers elle; je lui dis n'importe quoi qu'elle accueillit gracieusement et qui, aux yeux des autres, pouvait sembler le commencement d'une conversation; ensuite

je m'assis discrètement sur le bord d'une chaise, et je continuai de lui conter des riens.

Elle tenait les yeux baissés avec une certaine émotion, comme si elle s'attendait à mieux.

Enfin elle tira de ses cheveux un des nœuds de velours noir qui y étaient attachés et elle le roula dans sa main, soit qu'elle voulût simplement se donner une contenance, soit qu'elle espérât que je le lui demandasse, ce qui eût été un excellent prétexte pour me déclarer. J'eus presque la tentation de le faire. Personne n'en aurait rien vu, car ils dansaient tous avec une grande animation.

Ce n'est point que j'eusse la crainte de la mécontenter en lui prenant ce nœud de velours.

Je savais bien le contraire; mais si je m'en abstins, c'est que je pensai qu'en agissant ainsi je contractais avec elle un engagement auquel je ne pourrais point échapper. Je la trouvais fort gentille. Seulement je ne l'aimais plus assez pour sacrifier mon âme de poëte en l'épousant.

O douce émotion que partagent deux cœurs! regards pleins de charme! céleste ivresse! inexprimable enchantement! divin mirage!

Quelle métamorphose ne subissez-vous pas?

A déjeuner, par exemple, monsieur s'écrie innocemment, et dans le but unique d'échanger quelques idées avec sa femme :

« Comment se fait-il que dans cette omelette on n'ait pas mis de fines herbes? »

Madame répond que Jeannette n'en avait pas sous la main.

Monsieur réplique sèchement qu'elle aurait dû en aller querir au marché.

Cette scène d'amour dure cinq minutes. Madame sanglote à la façon mélodramatique.

Monsieur s'irrite contre ces pleurs intempestifs.

Puis il se fait apporter le café par Jeannette, tandis que la *blanche apparition* d'avant le mariage monte dans sa chambre en frappant les portes.

Ou bien monsieur, se chauffant les pieds trop près du foyer, madame lui objecte qu'il brûle ses pantoufles; que c'est n'être point économe; qu'elle est plus soigneuse que lui; qu'il jette l'argent par les fenêtres.

Ou bien monsieur, sortant avec madame, lui dit:

« Adeline, tu n'es pas assez couverte. Le temps est froid! »

Madame prétend que son petit châle est très-suffisant.

Monsieur insiste; si bien que madame rentre de dépit pour ne plus ressortir.

Ou bien madame dit à monsieur:

« Rémy, mon chéri, habille-toi afin de m'accom-

pagner chez les Merrat. Il est utile que tu leur fasses une visite. »

Et monsieur est d'avis de demeurer chez lui, où il s'est promis de s'entretenir avec Pascal, Shakspeare et Gœthe.

Sur quoi madame reproche à monsieur qu'il est mal élevé, qu'il ne *sait pas vivre;* qu'il se créera une mauvaise réputation; qu'elle, madame Adeline, est bien malheureuse d'avoir épousé un homme lui faisant si peu d'honneur; etc., etc.

Il était trois heures du matin lorsque Adeline se leva sur un signe de son père, qui, depuis quelques instants était venu se mettre de l'autre côté d'elle, mêlant, avec madame Laroche, sa conversation à la nôtre.

M. Masseuil, en quittant le salon, détourna la tête et me fit un léger salut que je lui rendis respectueusement.

Adeline, qui le suivait, laissa tomber son mouchoir exprès ou non exprès. Je restai immobile. Un jeune homme se précipita, le ramassa et le lui rendit avec une inclination de tête accentuée. Elle le remercia coquettement.

A la bonne heure! Voilà un garçon comme il faut et digne d'être aimé des femmes.

Ces petites galanteries dont j'ai horreur, quoique je me flatte d'être aussi poli que qui que ce soit,

achevèrent de me montrer l'abîme qu'il y a entre l'amour que j'avais conçu et celui qui peut se réaliser.

Je demeurai un certain temps après le départ d'Adeline, afin qu'on ne soupçonnât point qu'elle partie, je n'avais plus qu'à m'en aller, et je dépensai ces quelques minutes à observer de plus près les invités. Étude curieuse, mon cher André, mais qu'on payerait trop cher en se condamnant à vivre au milieu de tels êtres.

Quand je fus rentré chez moi et que je me fus mis au lit : « Ouf! me dis-je, il n'y a de vraiment bon ici-bas que le sommeil. » Et je demandai à Dieu, en terminant ma prière, qu'il m'envoyât un beau rêve bien éloigné du vrai, bien absurde, bien fantastique.

D'après Shakspeare, le grand historien du cœur, une flèche que l'Amour dirigeait contre l'invulnérable Diane retomba sur une petite fleur blanche qui, blessée, se teignit de pourpre et devint un philtre singulier.

Cette petite fleur, nous la connaissons tous sous le nom de *Pensée*.

Je soupçonne Obéron de m'avoir dépêché Puck, son lutin favori. Puck a exprimé la *pensée* magique sur mes yeux clos par le sommeil; et, quand ils se sont ouverts, la première femme que j'ai vue, je l'ai aimée.

Ainsi avait-il fait à Titania qui se trouva fort amoureuse d'un homme à tête d'âne.

Ma passion, comme celle de la reine Mab, ne fut que le *songe d'une nuit d'été*. Plût à Dieu que les songes ne finissent pas si tôt !

Aujourd'hui que je repasse en ma tête la tragi-comédie de mon amour, je ne sais pas si je dois rire ou pleurer.

Rire de ce que j'ai cru sincèrement trouver dans une femme la réalisation de mon idéal.

Pleurer de ce qu'à présent, reconnaissant qu'il est impossible de rencontrer une créature qui en approche, je n'en désirerai aucune aussi haut que le cœur.

En un mot, André, me voici bientôt cet homme qu'il m'effrayait de devenir ; l'homme du siècle, l'homme de tous les siècles, mon Dieu ! qui, jugeant l'amour impraticable, s'en prend à la volupté quand il n'a pas la foi religieuse ; à Dieu, quand il en a une. J'ai vieilli de dix ans depuis hier. A l'heure qu'il est, j'ai l'âme blasée d'un trentenaire. En vérité, si je ne craignais d'aliéner mon indépendance, je serais d'humeur à faire un mariage d'argent. Obermann a raison : l'amour n'est qu'un néant agité.

Adolphe peut être tranquille. Je ne lui disputerai pas Adeline par cela seul qu'elle me plaît. Il

manque bien d'autres femmes qui me plairont autant et plus qu'elle !

D'ailleurs sa santé est très-fragile. J'ai remarqué qu'elle a toussé cette nuit au bal. Tu vois que je ne l'aime point. Elle n'est qu'un parti pour moi, et j'ai la prudence de n'en pas vouloir.

« Eh bien, Rémy, m'a dit mon père ce matin lorsqu'il est venu me réveiller pour le déjeuner, que s'est-il passé ?

— Il s'est passé, mon bon père, lui ai-je répondu, que j'ai été radicalement guéri ; je trouve mademoiselle Masseuil une charmante enfant ; c'était à coup sûr ce qu'il y avait de mieux au bal ; mais je ne l'aime plus. J'avais aimé un fantôme.

— Pauvre fou, dit mon père, je te faisais bien observer que tu ne la connaissais pas. »

Et mon père avait raison, comme tu le vois. Et moi aussi, lorsque je t'écrivais : « Mais je l'aime justement parce que je ne la connais pas. »

J'ai fait comme Psyché : j'ai pris une lampe et me suis approché de mon amour pour le mieux voir. Une goutte d'huile a tombé sur lui ; il s'est éveillé ; il est parti ; mais il ne reviendra plus.

## XXXVI

15 avril.

Que le mois d'avril était beau l'an dernier, mon cher Besson! Quel printemps nous avions! La séve montait à mon cœur en même temps qu'aux arbres. Tout chantait ; les oiseaux dans mon petit jardin; en moi, le premier, le seul amour qu'on ait jamais.

Cette année-ci, au lieu du gai rayon de soleil que nous aurions le droit de demander au ciel en une pareille saison, il pleut à nos vitres et les lilas bourgeonnent en pleurant.

Quant à moi, je suis d'une noire tristesse : c'est que je vois enfin la vie telle qu'elle est.

Je la compare à un mât de cocagne, au sommet duquel Dieu a placé le bonheur.

Chacun grimpe à son tour au mât de cocagne, afin de saisir la prime allèchante qu'il y voit; mais aucun ne peut l'atteindre. Comme d'ailleurs la perche est glissante, on en tombe un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'essentiel étant de tomber élégamment.

J'ai sans cesse la chute devant les yeux. Mon amour pour Adeline m'avait un peu diverti de cette idée fixe, que la plus grande réalité de la vie c'est la mort. A présent que je n'aime plus, elle m'obsède encore. Je me *desuoue partout*, comme dit Montaigne.

Avec ce tempérament-là je devrais être ascète ou viveur. Je ne suis ni l'un ni l'autre constamment : si je ne me trompe sur mon propre caractère, je serai l'un et l'autre tour à tour.

C'est une application de cette loi bizarre qui me gouverne, en vertu de laquelle reposent sur les mêmes choses mes défauts et mes qualités. Il y a plusieurs êtres en moi, tous ennemis les uns des autres.

Je suis malheureusement de ces gens qui ne trouvent de ragoût à rien dans le monde et ne font point grande différence entre des amusements et des occupations sérieuses ; qui regardent tout de si haut, qu'à cette distance ils confondent un souverain avec un maître d'école, des régiments avec une troupe de petits soldats de bois piqués sur un treillage mobile, un préfet avec une bonne d'enfants, les poëtes satiriques avec des marmots en colère ; les poëtes élégiaques avec ceux qui laissent couler leurs larmes sur le sarrau ; et ainsi des autres.

Je me mets trop souvent sous les yeux mon propre

cadavre, je me figure trop souvent ce corps qui marche et dans lequel se répand le sang bouillant de la jeunesse, inerte et puant déjà sur une couche mortuaire; mes lèvres qu'écarte encore un triste sourire, qui cherchent encore parfois celles d'une femme impossible, muettes et glacées; mes yeux qui voient tant de belles choses et de si infâmes, hélas ! hagards et voilés, jusqu'à ce qu'une main, tremblante de dégoût, les ferme pour ôter la vaine terreur qu'ils pourraient causer à la garde de la dernière nuit.

Voilà ce qui paralyse ma volonté lorsque je veux entreprendre quelque chose de profitable à cet homme qui va mourir.

Il y a bien des choses que je renvoie au lendemain, dans l'espérance qu'il sera trop tard pour les accomplir.

Je me dis : A quoi bon? Demain il ne restera de moi qu'un *deliquium* infect.

Et l'âme? Oh! j'y crois à l'âme, mon cher André; aussi je ne négligerai rien qui puisse l'élever lorsque la raison sera plus forte que les mauvaises passions; rien qui puisse l'accroître et la préparer aux vies à venir. Mais quand je me fatiguerais à me faire une clientèle, crois-tu que l'âme y aurait un grand avantage?

Ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire : Je suis

avocat, parce que je veux être utile à mes semblables. Allons donc! vous êtes avocat parce que voulez gagner de l'argent. Il en est de même des autres positions.

Un des esprits les plus francs que je connaisse, le célèbre docteur Zimmermann, exprime cette idée dans son beau traité *De la solitude* :

« Le juge rend la justice; le médecin visite ses malades, et l'un et l'autre disent qu'ils agissent par un sentiment d'humanité. Il se peut que quelquefois cela soit vrai; mais la plupart du temps c'est faux. On étudie et l'on juge une cause; on porte des secours à un malade parce qu'on siége à un tribunal, parce qu'on a mis à sa porte tel écriteau. »

J'ajoute : Et l'on siége à un tribunal, et on a mis à sa porte : Docteur en médecine, — pour en retirer du bénéfice. Ce n'est point un apostolat; c'est un métier, rien qu'un métier !

Moi qui tous les soirs en me déshabillant vois mon cercueil ouvert au pied de mon lit; moi qui vis avec la mort en camarade, quel cas veux-tu que je fasse des ambitions humaines? Elles me font pitié. Heureusement les fous de mon espèce ne sont pas communs; autrement le monde finirait faute d'êtres qui s'en contentent.

La vie actuelle est pour moi un accident fâcheux; je ne puis y trouver mon centre de gravité; je ne

puis y prendre mon aplomb. Comme un acrobate mal exercé, je ne sais point me tenir sur la pauvre boule de la terre.

On dirait que j'échappe à la loi de la pesanteur qui rend les autres hommes si solides sur leurs jarrets.

J'espère que notre monde n'est qu'une antichambre où nous attendons que le maître de la maison veuille nous recevoir. Parmi nous beaucoup se divertissent à se faufiler des pièces d'or de main en main :

Il a passé par ici
Le furet des bois, mesdames ;

et ce jeu-là leur est si agréable (surtout lorsqu'ils tiennent le furet), qu'ils ne se lasseraient point d'attendre.

Tout en participant à la chaîne, quelques femmes se regardent dans les glaces (l'antichambre est assez bien meublée) ; quelques hommes dans les yeux des femmes. Il y en a qui se posent et qui disent : Admirez-nous ; et pour cela il leur suffit d'avoir indistinctement un diamant à la cravate, un bout de ruban à la boutonnière, un livre, un tableau, un morceau de musique, un sabre ou même une simple canne à la main.

Les uns mangent ou boivent ; les autres fument ;

ceux-ci disent des sottises ; ceux-là en commettent ; d'autres..... hommes et femmes..... Enfin, c'est une antichambre que tous ces gens rendent bien sale. Les plus sensés y travaillent pour ne pas s'apercevoir qu'ils vivent, car rien n'est plus dégoûtant.

Moi j'y ferai les cent pas en rêvant jusqu'à ce qu'il plaise à cet huissier qu'on appelle la Mort de m'introduire dans l'éternité.

Et même, si je n'espérais pas être appelé bientôt à d'autres fonctions que ces fonctions animales que je suis obligé de remplir de temps en temps, j'en donnerais tout de suite ma démission ; mais il faut savoir patienter. L'avancement est assuré pour l'honnête homme.

Du moins, je laisse à d'autres le soin de courir les places ; me créant, s'il est possible, une place abstraite où je ne remplacerai personne et où personne ne me remplacera ; une sorte de couchette d'air qui se fermera d'elle-même dès que je ne serai plus.

Avec mes idées bizarres, si j'étais roi de par le droit divin, la plus grande satisfaction que je pourrais me donner, non par conviction mais par fantaisie, serait de décréter la république dans mon royaume ; et (dernier reste de vanité !) de m'en faire nommer le président... honoraire !

Mais je te dis bien des folies !

J'ai revu Adolphe hier soir au café. Il m'a parlé plus sèchement que d'habitude; et comme je lui demandais la cause de sa mauvaise humeur, il m'a reproché d'avoir manqué à la parole que je lui avais donnée quelques mois plus tôt de ne lui rien cacher de mes démarches.

Il y a du nouveau, m'a-t-il dit, j'en suis informé; mais j'aurais préféré l'apprendre de toi.

Je n'aime point mentir; aussi m'a-t-il coûté beaucoup de nier ce qu'il prétendait savoir, sans me rien préciser.

Je me suis borné à l'assurer que je n'avais plus depuis longtemps l'intention d'épouser Adeline; que je lui laissais le champ tout à fait libre, et que je serais même très-heureux de le voir réussir dans ses entreprises.

Je lui ai même répété en riant le mot de Biron à Ferdinand de Navarre dans la comédie des *Peines d'amour perdues :*

« Je me sauve de l'amour; bel amoureux, laissez-moi passer ! »

Tout cela est sincère, et pourtant je doute qu'il m'ait cru.

Adeline l'aime, je pense, et elle a raison; j'ai eu la tentation de raconter à Adolphe la soirée que je t'ai racontée si longuement, afin de lui expliquer comment je ne suis plus amoureux.

Mais, outre qu'il répugnait à ma délicatesse de dédorer son idole, j'étais convaincu qu'il n'aurait pas compris d'où me vient le désamour.

Quoiqu'il se soit enflammé, lui aussi, pour mademoiselle Masseuil avant de lui avoir jamais parlé, il ne l'a pas portée, j'en suis sûr, aussi haut que moi, et par conséquent sa désillusion, s'il en doit avoir une, ne la laissera pas descendre aussi bas que la mienne.

## XXXVII

10 avril.

Vraiment, c'est une nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère. Tu vas te marier et tu es heureux.

Tu l'aimes, cette enfant, dont tu me parles avec tant d'éloges, non pas d'un amour fou, le seul dont je sois capable, mais d'un amour calme, à travers lequel tu entrevois les devoirs qu'il va t'imposer. Votre union est décidée. Allons, c'est au mieux. Sur ce que tu me dis d'elle, il n'est pas difficile de juger que c'est une charmante jeune fille, et que

vous allez vous faire l'un à l'autre toute une épopée de bonheur.

Elle est riche. C'est la dernière chose que tu considères, je le sais; mais cet appoint de la fortune doit combler tes vœux. Ton existence va changer de face; de précaire qu'elle était elle deviendra sûre. Ton avenir se dessine; tu seras avocat pour tout de bon, et tu auras bientôt des clients plus que tu n'en voudras. Avant dix ans, rappelle-toi ce que je dis, tes concitoyens te nommeront député malgré toi. C'est que tu prends la vie comme elle doit être prise.

Mon père, auquel j'ai fait part de ton mariage, en est dans l'admiration. Il déplore que je ne marche point sur tes traces, et je le déplore avec lui, sans pouvoir me sevrer de mes rêves.

Ta lettre a pourtant rafraîchi mon âme, qui est déjà une fleur fanée; les larmes me sont venues aux yeux, lorsque j'ai découvert la douce extase où tu sembles plongé.

Cette appréhension que tu as d'être au-dessous de ta mission d'*initiateur intellectuel*, montre au contraire que tu es digne de la remplir.

Certes, tu es jeune. Aussi, n'est-ce point sur ton expérience qu'il faut compter, mais bien plutôt sur la spontanéité de tes premiers épanchements.

Je ne sais pas si je me trompe, car je n'ai pas

plus que toi la connaissance du monde, mais je crois qu'en supposant une jeune fille de cœur, elle sera beaucoup mieux influencée par l'affection délicate d'un homme neuf, que par les conseils hypocrites d'un de ces roués qui ont pratiqué les femmes. Je partage l'avis du duc Laërte, et j'estime qu'il débite à Silvio les choses les plus sensées. Sans doute, mon cher Besson, comme Silvio tu n'es point

Vierge du cœur à l'âme et de la tête aux pieds.

Tu regrettes de n'avoir pas plus respecté ta jeunesse. Eh! mon Dieu, tu ne l'as pas fort endommagée. A part l'amour-propre que tu aurais de donner à ta femme ta virginité en échange de la sienne, tu n'es pas plus déprécié que si tu l'avais encore. Ne te fais donc pas trop de reproches. Nombre d'hommes à ton âge voudraient n'être pas plus vieux que tu l'es.

Une chose que j'ai souvent entendu dire, et que je ne puis me décider à admettre, c'est que les femmes, voire les plus honnêtes, ont un faible pour les libertins. Rien n'est plus injurieux que ce propos. Je ne vois pas ce qu'elles pourraient gagner à cette préférence. Elles ont tout à y perdre, physiquement et moralement. Elles ne savent donc

pas, les pauvres créatures, que les hommes d'*expérience* leur disent de fausses paroles, comme ils ont de fausses dents.

Si j'étais fille, je tiendrais beaucoup à épouser un tout jeune homme, pour qui je serais, sinon la première femme du corps (car cela serait trop difficile à rencontrer), du moins la première femme du cœur. Je ne me piquerais pas surtout, comme quelques-unes le font, à ce qu'il paraît, de disputer à une dame l'amour d'un jeune homme qu'elle aurait satisfait, parce que rien n'est plus desséchant, plus corrupteur, plus ignoblement sensuel qu'un commerce adultère.

Une femme adultère a perdu le sens moral, et fait perdre à celui qui l'approche le peu qui lui en reste. Tous les deux doivent avoir mille indignités à souffrir.

Et quand je serais mariée ainsi, je tâcherais d'être fidèle à mon mari, ne fût-ce que pour me distinguer des autres. Ce serait chez moi une question d'amour-propre. J'aurais fait une chose difficile, ou du moins je n'aurais pas fait une chose qu'il est trop facile de faire.

Oui, je laisserais le petit peuple des femmes (la nombreuse populace), se ruer dans les voies tortueuses de l'adultère, et moi, sereine, imposante et fière, je regarderais avec pitié du haut

de mon cœur les menées de la canaille féminine.

La fidélité ! voilà vraiment ce qui devrait constituer la grande dame. Les femmes fidèles devraient être les comtesses du mariage, et décorées après leurs quarante ans d'une fleur d'oranger.

Mais, hélas ! la fausse noblesse se faufilerait encore dans la vraie, et la décoration serait souvent aussi mal gagnée que celle des hommes.

Je vais m'arranger de façon, mon cher André, que Marianne aille faire ses couches à Paris. Je l'adresserai à de Varly, qui se chargera volontiers de la placer chez une sage-femme. Il est un peu tôt, sa grossesse n'étant pas encore très-avancée, à ce qu'elle m'a dit. Mais je tiens à ce que cette malheureuse ne soit pas livrée à elle-même. Je veux qu'elle revienne à la vertu, dont elle s'est écartée. Je me suis promis de la rendre à ses parents. La laisser seule dans une chambre garnie, ce serait l'exposer ; et, d'ailleurs, une fois qu'elle aurait montré sa grossesse au grand jour, elle finirait de perdre sa pudeur.

Comme elle n'a pas d'argent, je payerai les mois. Lorsqu'elle sera délivrée, je la prêcherai tant, qu'il faudra bien qu'elle exécute son engagement de revenir à la Flue.

De Varly la surveillera. Je puis compter sur lui comme sur moi. Lui qui aime les situations

étranges, ne demandera pas mieux que de garder, en plein Paris, l'honneur d'une paysanne *déshonorée*.

Tu vois, Besson, qu'aux yeux des railleurs, de Varly et moi nous pourrions passer pour les deux fils jumeaux de don Quichotte. Nous sommes peut-être les seuls jeunes gens de l'univers capables de tremper dans une conspiration contre les faiblesses d'une femme, desquelles tant d'autres voudraient profiter, sans parler de ceux qui les provoquent.

Pardonne-moi de mêler ces affligeants détails avec ce qui te concerne. Nous sommes liés à ce point, que tu prends part à mes misères comme moi à tes joies. La fatalité va me conduire, je le sens, dans un milieu moins pur que celui où tu te trouves. Je traînerai mon âme à travers bien des horreurs. Encore, si c'était toujours pour accomplir une bonne action, ainsi que je le fais au sujet de Marianne. Malheureusement, il n'est pas probable qu'en marchant dans la boue, je ne me salisse jamais.

Je vais partir pour Vallier, où je resterai quelque temps. J'y verrai madame Dubarral, et j'espère boire à cette coupe de vertu le cordial dont j'ai besoin contre la débauche, qui, dans ce moment, me fait un signe provocateur.

L'influence de cette femme ne peut m'être que salutaire. Je voudrais qu'elle me rendît la croyance que j'ai perdue en la sublimité de son sexe, et que par ses exhortations elle éclaircît un peu l'horizon de ma vie, que j'ennuage de plus en plus.

Mon cœur est en ruines; ma cervelle est encore debout. Mais, s'il ne doit y végéter que des pensées communes, si les grandes y doivent mourir en germe, je voudrais pouvoir l'extraire moi-même de mon crâne, la donner toute fraîche en pâture à un oiseau de proie, la lui voir manger, et clouer ensuite les planches d'un cercueil sur le reste de mon corps. Je voudrais pouvoir m'enterrer la nuit furtivement, sans l'aide de personne, et qu'on ignorât ce que je serais devenu parmi les hommes.

Il est dégoûtant de laisser traîner son cadavre. Le suicide, tel qu'on le pratique, est une malpropreté. Les chiens cachent leurs ordures aussitôt faites. C'est bien assez d'embarrasser les survivants de notre cadavre, lorsque notre âme s'en va malgré nous.

Du moins, je me console en pensant que les êtres chéris qui procèdent à la sale besogne de notre ensevelissement ne tardent pas à s'en laver les mains.

# XXXVIII

5 mai.

Eh bien, tu es marié! Dieu soit loué! Tu choisis une belle saison. Le jour de ton mariage, j'ai vécu de toi et de ta petite femme que je ne connais pas, mais que j'ai tâché de m'imaginer.

Je vous ai suivis de la pensée à travers les cérémonies de l'état civil et de l'église. Le repas de noces, où ma place était marquée, je l'ai vu de trente lieues. Dans la soirée, c'est moi qui ai dansé le premier avec madame André sous la forme d'un sylphe, en sorte que personne ne s'en est aperçu, et ce que je lui ai dit de toi lui a donné le vertige. Je lui ai fait ton portrait de telle couleur que tu dois être un dieu pour elle si tu n'étais déjà qu'un homme.

Quant à la nuit, je n'en sais rien, sinon que tu l'as passée comme il suit :

Elle venait de se coucher lorsque tu es entré dans la chambre. Tu t'es approché lentement de son lit. Elle fermait les yeux. Tu les as baisés l'un

après l'autre, si bien qu'ils se sont ouverts et se sont fixés sur les tiens.

En entrant, tu avais posé discrètement le flambeau sur le coin de la cheminée.

L'alcôve était demi-obscure. Tu t'es agenouillé sur le tapis; tu as pris ses deux mains dans la tienne, et tu as laissé quelques minutes ton cœur rayonner dans l'infini.

Pendant que tu faisais ta mâle prière, elle récitait naïvement, en les comptant sur tes doigts, des *Ave* à la Vierge.

Tu t'es relevé. Tu l'as prise entre tes bras, et tu as imprimé ta lèvre à son cou.

Elle a tressailli. Tu lui as dit alors, et elle t'a répondu ce que je ne saurais répéter, parce que l'imagination sera toujours impuissante à remplacer le cœur. Votre admiration l'un de l'autre a duré longtemps, bien longtemps.

Au premier chant du coq, la bougie s'est trouvée d'elle-même évaporée du flambeau.

L'aube allait naître. Ta lèvre a rencontré la sienne, et, cessant de vous voir, vous vous êtes sentis plus étroitement unis.

Nuit sainte! admirable poëme qu'on ne peut réaliser qu'une fois dans la vie, et auquel tant d'hommes suppléent par une nouvelle édition un peu corrigée de leurs nuits passées avec des filles!

Que je suis loin de toi, maintenant! combien tu m'es supérieur! L'amour, le sublime amour de cette nuit-là t'a grandi de mille coudées. Tu as atteint le point culminant des joies humaines.

Hélas! moi je n'y parviendrai jamais, puisqu'il me faut une femme impossible. Je me traînerai, plein de répugnance pour elles, à travers les voluptés impures. Cela me rend fou d'y songer.

Marianne est à Paris. De Varly vient de m'écrire qu'il l'a placée. J'ai vu cette malheureuse créature avant son départ. Elle m'a fait pitié. Je la crois reconnaissante du service que je lui rends. Elle me semble avoir de bonnes dispositions.

Elle veut travailler, m'a-t-elle dit; elle prendra de l'ouvrage à faire dans sa chambre.

Elle m'a même parlé de me remettre, si elle le pouvait, l'argent que je lui prête. Je ne le souffrirai pas, comme tu l'imagines. Tu me demandes ce qui m'empêche d'aller moi-même à Paris veiller sur elle, puisque j'ai déjà tant fait, dis-tu, que de la secourir. Il y a, mon cher Besson, quelque chose qui m'en empêche que je ne puis te dire en ce moment. Je suis singulièrement tiraillé. Ma position devient de plus en plus étrange.

Je ne doute plus maintenant qu'il puisse m'arriver les choses les plus extraordinaires, ou plutôt je me trompe; hormis l'histoire de Marianne, ce

qui m'arrive est tout simple en soi : cela ne prend d'importance que par ma façon de l'envisager ; je grossis tout exorbitamment. Mon imagination est un microscope à travers lequel des riens me paraissent énormes.

A ce compte, certaines mesquineries qui n'attirent l'attention de personne me crèvent les yeux.

C'est à coup sûr un mal d'avoir une pareille tendance ; on s'expose à de cruelles désillusions.

Répète souvent à ta femme, mon cher André, le nom de ton besson, afin qu'elle prenne la moitié de ton affection pour moi. Je vous confonds tous les deux dans mon amitié ; j'en ai une très-vive pour elle, et je la fais passer par ton cœur avant de la conduire au sien.

Je ne vous ai point fait d'épithalame, mes chers petits, et je vous en demande grand pardon.

Tu as tort de me reprocher que je ne t'envoie plus de vers. Les vers que j'écris seraient capables d'assombrir ton bonheur. *Je broie du noir*, comme le dit madame Dubarral.

J'ai le caractère qui siérait à un fossoyeur, et qu'il n'a pas d'habitude.

Peut-être qu'à la naissance de ton premier enfant la gaieté me sera venue. Alors je te ferai une pièce de circonstance, que tu garderas, je l'espère, parmi les archives de famille.

Moquez-vous du pauvre poëte, à moins que vous ne préfériez le plaindre et l'aimer.

## XXXIX

31 juillet.

Et moi qui avais douté de toi, mon cher André, et moi qui avais cru que tu coupais court à notre amitié, et que l'amour avait pris toute la séve de ton cœur. Dame! trois mois de silence. Je serais excusable si tu n'étais point celui que j'ai connu : l'homme qui, marchant droit dans la vie, n'a qu'à se retourner pour voir derrière lui, près ou loin, ce qu'il y a laissé.

Tu t'es retourné. Tu as revu nos trois années d'intimité, et tu t'es écrié qu'il y a au monde un pauvre être, triste, profondément triste, un enfant rêveur, une âme maladive où tu avais versé parfois l'effluve de tes pensées.

Alors tu as pris la plume, et tu m'as envoyé cette lettre qui m'a tiré pour quelques instants de mon découragement, en m'associant à ta joie; cette lettre qui me prouve que tu es encore capable d'en-

tendre un écho de ce que je souffre, malgré le tapage que fait l'amour autour de toi; autour de vous deux, mes chers petits.

Quoi! vous mettez mon portrait parmi vos portraits de famille? Vous faites bien, madame, car je suis son frère, plus son frère que vous ne pensez. Je suis son besson, comme il le dit. Le bon Dieu a pétri notre âme avec la même pâte. Seulement il a commencé par la sienne et n'a rien épargné; puis, un an plus tard, il a formé la mienne à grand'peine de ce qui lui restait dans les mains.

Voilà pourquoi je ne vaux pas mon besson: je suis son abrégé.

Moi aussi, je garde ton portrait, André. Il me restera comme le souvenir d'un âge meilleur. Notre pose n'est pas celle de ton épreuve. Tu n'y es pas assis et moi debout, cherchant à t'entraîner au pays des chimères.

Nous sommes tous les deux debout, toi à ma droite et laissant peser ton bras gauche sur mes épaules, afin sans doute de me fixer au sol, et d'empêcher ma pauvre tête inclinée d'aller rêver dans les nuages.

Tu t'efforces de me maintenir sur cette terre où tu viens de te remplir le cœur, et tu me fais regarder à mes pieds, parmi cette société même avec laquelle je ne puis me concilier, le bonheur dans la

sagesse d'une médiocrité dorée, dans le devoir pénible accompli, dans une femme adoptée et chérie, dans un enfant à naître!...

Ton bras veut me servir de lest. Sans lui je flotterais déjà; je m'élèverais sur une couche d'air, m'éloignant toujours plus de la destinée de l'homme, et, par conséquent, toujours plus de Dieu, dont je croirais me rapprocher.

Hélas! que n'es-tu là comme dans le portrait? Que ne peux-tu me persuader de puiser à la source où tu t'abreuves?

Seul, je fais bien des folies, dont la principale est de regarder le monde d'un peu trop haut, et de trouver mesquine l'œuvre de Dieu, faute de la comprendre.

Tu me demandes ce que je suis à cette heure, André? Tu le vois. S'il te faut quelque chose de plus, sache que mon orgueil me tuera. J'ai voulu être plus qu'homme et je deviens moins. *Qui veut faire l'ange, fait la bête*, dit Pascal.

Rien ne me satisfait; et au lieu de m'accommoder à ce qui m'entoure, puisqu'il m'est impossible de l'accommoder à moi, j'éclate de rire en public et je pleure en particulier.

Enfin, j'ai reconnu que je marche à faux et je continue de suivre ma route mensongère, parce qu'elle me plaît mieux que la véritable; parce

qu'elle m'écorche un peu moins les pieds; parce que je ne puis souffrir de me traîner dans une plaine labourée par toutes les petites passions; parce que j'ai besoin de la montagne, des rochers et des précipices; parce qu'il me faut du vertige.

Quel ami tu as là, André! Si pourtant cet insensé était ton meilleur ami?

Pourquoi m'interroges-tu sur mon amour? Ne sais-tu pas que je n'aime plus?

Le pauvre poëte avait cru trouver plus qu'une femme, et c'en était à peine une.

L'âme est remontée dans son empyrée.

Les sens auront toujours, ici ou là, de quoi se désaltérer.

Certainement, mon cher André, mademoiselle Masseuil est une charmante personne, et si mon imagination ne l'avait pas grandie outre mesure avant qu'il me fût permis de la connaître, je l'aimerais encore. Si je ne l'aime plus, c'est que je l'ai adorée. Tant qu'elle est demeurée un rêve pour moi, ma passion a jeté feu et flammes. Lorsqu'elle est devenue une réalité, ma passion s'est éteinte et m'a laissé dans le cœur un petit monceau de cendres qui tous les jours se refroidit davantage.

Quand je voudrai me marier pour *élever* une femme et en avoir des enfants, j'espère que Dieu me fera la grâce de rencontrer une bonne créature

bien simple, bien douce, à demi jolie, à demi sensible, à demi intelligente, qui me réfléchisse à moi-même mes pensées les plus pratiques, et dont la conduite matérialise en quelque sorte mes sentiments possibles.

Mademoiselle Masseuil serait peut-être capable de donner cela. Qu'Adolphe en profite! je n'ai aucune jalousie, car, Dieu merci, ce que je pourrais raisonnablement lui envier existe dans bien d'autres femmes, et ce que je m'étais rendu précieux en elle à force d'imagination,n'y existe pas.

Je suis, à l'heure qu'il est, plus poëte que je ne l'ai jamais été, puisque je commence à me défier de mon talent.

Mes derniers vers ont le mérite de dire quelque chose, mérite que n'avaient pas les premiers. Mais je sens mieux que personne ce qui leur manque, et ce qui fera que malgré mon organisation tout artistique, je n'irai pas très-loin. Je crois ne plus me faire beaucoup d'illusions sur mon compte. Explique après cela, si tu peux, pourquoi je n'en continue pas moins à m'éloigner de la voie où marche le vulgaire, moi qui suis un homme vulgaire et qui en ai conscience!

Eh bien, non! je ne suis pas un homme vulgaire. J'ai bien certainement dans l'âme la lanterne magique du génie; mais comme à celle du singe, il

lui manque d'être éclairée ; et cette fois, le dindon lui-même avouera qu'il ne voit rien du tout.

Tu me pries de t'envoyer des nouvelles de de Varly. Il mène une petite existence semblable à la mienne ; ou, si tu préfères, il me fait vis-à-vis dans ce singulier quadrille de la vie que nous sommes en train de danser et que nous danserons jusqu'à ce que les bougies s'éteignent. Nous ne pouvons pas nous regarder sans rire à l'avant-deux, sauf à pleurer en regagnant chacun notre place. Mais la Mort n'est pas loin. C'est une bonne valseuse. Elle m'a inscrit sur son carnet de bal. En quel rang ? je ne sais. Au moindre signe de son éventail, je suis prêt à l'aller prendre ; ce n'est point une personne aussi laide qu'on le prétend. Je lui trouve même de la grâce, et je me sens pour elle les dispositions d'un galant homme. Lord Byron dit spirituellement que la valse est la seule danse qui apprenne aux jeunes filles à penser ; j'ajoute que la Mort est la seule valseuse qui fasse penser son valseur.

Quant à nous, Besson, toi et moi, nous sommes sur deux lignes parallèles ; deux lignes qui ne se rencontrent jamais, quoiqu'elles marchent toujours côte à côte ; et selon le vraisemblable nous filerons ainsi dans l'éternité, en regard l'un de l'autre, moi t'admirant, toi me plaignant.

Tu me demandes à quelle destinée je me crois

appelé. Ta question m'a fait réfléchir. Je commence à croire que la seule vocation réelle que j'aie consiste à occuper un cercueil au cimetière de Vallier... Quoique ces places-là n'aient pas, en général, beaucoup de pétitionnaires, elles sont pourtant très-encombrées. On ne sollicite pas, mais on reçoit son mandat, et il n'y a pas moyen de s'excuser. Ici, comme ailleurs, beaucoup d'employés s'acquittent mal, soit par incapacité, soit par mauvaise grâce, de cette charge que d'autres brûlent de bien remplir.

Ici, comme ailleurs, la vocation n'est pas d'un grand prix. On attend longtemps son tour avant de l'avoir. Il faut plaire au chef de bureau. Je ne sais quand le bon Dieu s'apercevra que je ne suis point né pour être avocat, courtisan, journaliste, prêtre, romancier, aligneur de rimes hypocrites ; mais tout simplement pour mourir.

## XL

9 août.

Il faut que je te fasse une confession ; mais d'abord promets-moi que tu brûleras cette lettre aussi-

tôt après l'avoir lue. J'ai assez de confiance en toi pour te raconter mes secrets les plus intimes. Je te connais de force à ne les révéler à personne, pas même à ta femme. Aussi n'est-ce point de ta discrétion que je me défie. Je ne craindrais qu'une chose, c'est que par imprudence tu ne laissasses traîner ma lettre à la portée des curieux. Voilà pourquoi je veux que tu la brûles. Me le promets-tu? Si tu n'y consens point, renvoie-la-moi tout de suite sans lire une ligne de plus.

Ce que je vais te raconter, André, un galant homme ne le raconte à personne, pas même à son meilleur ami; et il faut que tu sois mon besson pour que je me décide à t'en faire part. Je m'excuse d'être si bavard en me disant que toi et moi nous ne faisons qu'un, — sauf pourtant beaucoup d'exceptions, — et qu'il est naturel que l'âme soit au courant des affaires du cœur. Eh bien! j'ai trouvé une dame de Warrens!

Madame Dubarral m'aimait depuis longtemps sans que je m'en fusse aperçu, tellement je doute de moi auprès des femmes. Jusqu'à ce qu'elle m'ait détrompé, je me faisais l'idée qu'à moins d'être un Apollon du Belvédère on ne pouvait prétendre se faire désirer. Je ne sais comment j'avais cru que les femmes étaient plus difficiles que nous, et d'une nature si contraire qu'elles restaient toujours maî-

tresses de leurs sens, ne se livrant que par l'amour-propre d'étreindre un fort joli garçon entre leurs bras. Je prenais trop au pied de la lettre le vieux mot de la galanterie française : « les faveurs des dames ; » ne m'avisant point encore qu'en donnant leurs faveurs elles s'en font de très-grandes à elles-mêmes.

Leurs faiblesses me semblaient des actes de bienfaisance. Elles avaient une générosité désintéressée à peu près comme celle que peut avoir Dieu lorsqu'il cède à nos prières. C'était ainsi, mon cher André, que dans ma candeur je croyais expliquer bien des choses.

Les pauvres êtres n'ont point d'appétit, pensais-je, et ils ne mangent que pour nous être agréables, lorsque nous en valons la peine, ce qui n'est point mon cas.

Je parle, bien entendu, des femmes honnêtes. Quant aux autres, j'ai toujours été convaincu qu'une pistole, un louis ou un billet de banque, selon les grades, était capable de leur donner une faim dévorante. Mais les femmes honnêtes !..... Ah ! j'étais à cent lieues de m'imaginer..... Cependant l'histoire d'Ève, mordant la première à la pomme, aurait dû m'éclairer plus tôt.

Madame Dubarral m'a fourni enfin l'expérience qui me manquait.

Je te prie de remarquer que madame Dubarral est une femme d'infiniment de cœur, point du tout hystérique, fort chrétienne et autour de laquelle il y a comme une atmosphère de vertu.

Mais, que veux-tu, elle est veuve; elle l'a été très-jeune, et maintenant elle passe la trentaine.

Voyons : toute fatuité à part, il fallait que je fusse bien sot pour craindre que mes vingt ans et leurs caresses ne fussent dédaignés d'une femme sur le retour.

De son côté, si elle ne s'était pas plus avancée, cela tenait sans doute à ce qu'elle craignait que je ne la trouvasse trop mûre; j'en ai même la preuve aujourd'hui, que je me rappelle certains propos qu'elle m'a tenus.

Elle m'avait déjà fait nombre de petites provocations auxquelles je n'avais pas répondu, ne les jugeant point assez engageantes.

Un refus de sa part, pensais-je, serait une honte que je ne pourrais point digérer. Il me deviendrait impossible de me trouver face à face avec elle dans la suite.

Il y a trois mois environ, un soir que j'étais chez elle, la situation est devenue tellement claire que j'aurais été un triple sot de n'y rien comprendre.

C'était à l'époque où je venais d'éprouver ma cruelle déception au sujet d'Adeline.

L'amour, que j'avais cru tout autre qu'il est, m'apparaissait alors comme le définit Chamfort : l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

J'étais sous le coup d'une réaction sensuelle, et j'attribuais au corps ce qui ne lui appartient peut-être qu'en partie.

La douleur que j'avais ressentie m'avait dépravé à tel point que, sans aimer madame Dubarral et sans même qu'un penchant brutal me portât à sa possession, je voulais que nous vidassions ensemble, fût-ce froidement, la coupe banale où fume, à défaut de l'amour, le méchant breuvage de la volupté.

J'étais assis sur le canapé entre elle et sa belle-mère, une vieille à moustaches.

Nous, nous avons de la barbe à vingt ans et quelquefois plus tôt; les femmes n'en ont que quand elles sont vieilles. Elles s'acheminent à la virilité justement à l'âge où nous en revenons. Si elles vivaient davantage elles deviendraient hommes tout à fait, ce qui serait un progrès, n'en déplaise à M. Toussenel.

La petite Louise occupait une chaise auprès de sa bonne maman, et elle écoutait gravement ce que disaient les personnes sérieuses.

Nous parlions surtout de choses très-indiffé-

rentes, où la vieille dame ne manquait pas de placer son mot. Mais quelquefois Hortense me prenait à part, me lançant un trait qui m'allait droit à l'esprit et que je lui renvoyais en tâchant de l'aiguiser davantage.

Il faisait déjà sombre dans l'appartement, quoique la croisée fût ouverte. Je ne sais si c'est après une phrase sentimentale, qu'agitant involontairement ma main droite, qui reposait sur le dossier du canapé, je vins à toucher le cou d'Hortense. Toujours est-il qu'elle eut un tremblement singulier et que j'interprétais à mon grand dommage, lorsque je sentis à mon tour son cou s'emboîter dans la paume de ma main et y onduler comme pour la caresser. Il garda quelques secondes cette position; le temps qu'il fallait pour m'édifier.

Je répondis que je comprenais de reste en le serrant délicatement entre mes doigts.

Il y a un terme aux jouissances les plus fines. Hortense se redressa bientôt, et je fus étonné de la manière dégagée avec laquelle elle reprenait la conversation où elle avait un peu molli durant sa petite pantomime.

« Il faut être à sa hauteur, pensai-je. Je dois montrer que je ne suis pas un collégien par trop impressionnable, à qui les galanteries d'une femme font perdre son aplomb et qui détruit par sa gau-

cherie les excellentes dispositions où l'on était à son égard. » Je parus donc aussi consommé qu'Hortense, ce qui lui fut une garantie de ma capacité en matière d'*amour*.

Remarque bien, mon cher André, que je souligne maintenant le mot *amour* lorsque je l'écris, parce qu'il n'a plus pour moi le sens qu'il avait encore quelques mois plus tôt.

Cependant la nuit était complète. Hortense se leva pour allumer une bougie ; mais je la retins par sa robe si impérieusement que je la forçai de se rasseoir.

L'écolier devenait maître !

« Il est bien inutile d'avoir une lumière, madame, dis-je tranquillement ; on n'a pas besoin d'y voir pour causer. »

La vieille dame, qui est très-avare, appuya mon observation par motif d'économie ; en sorte qu'Hortense trouva très-naturel de céder.

La pendule sonna neuf heures.

« Neuf heures ! s'écria madame Dubarral ; ma fille, voici le moment de t'aller coucher. »

L'enfant, qui était heureuse de notre société et qui faisait déjà sa petite femme en causant avec nous, n'était point de cet avis ; elle insista pour rester. La bonne maman, par extraordinaire, et comme si le diable s'en était mêlé, vint en aide à

sa bru et décida Louise à s'aller mettre au lit, en lui disant qu'elle allait en faire autant.

Sur cela madame Dubarral se leva et fut à la cheminée prendre une bougie et l'allumer. Je n'essayai pas cette fois de l'en empêcher, car c'eût été de la dernière maladresse ou de la dernière inconvenance.

La bonne éducation m'imposait alors la nécessité de saluer ces dames et de me retirer. J'en jouai la comédie, m'attendant très-bien à ce qu'Hortense allait me prier de demeurer.

Elle n'y manqua pas.

« Restez encore, me dit-elle avec une froideur affectée; je vais redescendre tout à l'heure et je vous ferai entendre sur mon piano quelques morceaux de Weber, et d'abord cette *Dernière pensée*, que vous aimez à la folie. D'ailleurs, madame Dubarral va nous revenir, j'espère, ajouta-t-elle en regardant sa belle-mère, et nous achèverons la soirée tous les trois. »

La vieille Dubarral, qui n'a pas l'habitude de se coucher après neuf heures, s'excusa, ce que prévoyait très-bien madame sa bru, comme tu te l'imagines.

La petite Louise, qui avait été à la cuisine prendre je ne sais quoi, rentra au salon afin de me faire ses adieux et d'y chercher sa bonne maman.

Je voulus la baiser sur les deux joues, ainsi que

je le faisais chaque fois que je la revoyais ou que j'allais la quitter; mais d'elle-même et pour la première fois de sa vie elle me présenta le front en rougissant. J'y posai mes lèvres et je rougis à l'unisson.

Oh! la petite fille qui devient femme, quelle admirable chose, quelle transition délicieuse à regarder! C'est le plus beau spectacle que je connaisse.

Ses regards se posent sur les nôtres en chantant comme des rossignols; ses lèvres s'entr'ouvrent étonnées; ses lèvres! fine rose que n'a point effleurée de bouche humaine; et son cœur s'épanouit, son cœur! un bouquet de violettes.

Elle qui la veille était si remuante, elle ne bouge presque plus. Mais la charmante maladresse qu'elle a dans ses moindres mouvements! On voudrait lui baiser la main sur chaque fossette; et lorsqu'assise elle croise à demi les bras, la jeune mélancolique, on voudrait prendre ces deux petits bras et se les jeter autour du cou.

Elle commence à rêver. Pauvre enfant! à rêver l'impossible. Déjà sa poitrine se soulève par instants. Il y a donc là quelque chose qui veut s'échapper et qui rentre en soi-même. J'ai passé de longues heures au bord de l'Océan à voir la vague monter et redescendre; je passerais ma vie tout entière, non

pas même à voir, seulement à deviner sous le corsage d'une jeune fille le va-et-vient de l'amour.

Ouvre bien tes poumons, cher ange, et qu'ils prennent beaucoup d'air. J'aime les grandes marées !

« Louise est déjà femme, pensai-je tristement, et l'éclosion date de ce soir. »

Madame Dubarral me mit un livre entre les mains afin que j'attendisse patiemment son retour: c'était le traité du devoir, de Jules Simon, qui se trouvait sur sa table parmi beaucoup d'autres livres ! Que le hasard est ironique !

J'essayai de lire quelques pages, espérant y puiser de la force contre les idées sensuelles qui grouillaient en moi; mais ce fut peine perdue, je n'y compris rien, tant l'âme est abrutie par l'ivresse des sens.

Hortense ne tarda pas à descendre. Quand j'entendis son pas dans l'escalier et le bruit de sa robe frôlant les marches, je devins extrêmement rouge; je pâlis aussitôt qu'elle ouvrit la porte du salon. Après ce qui venait de se passer entre nous, le tête-à-tête me semblait on ne peut plus difficile à commencer. Je ne savais par où le prendre.

Heureusement qu'Hortense était plus habile que moi. Elle se mit à chantonner de l'air le plus souriant. Cela me confondit.

« J'ai rêvé, pensai-je; elle est trop à son aise avec moi pour avoir l'idée que je puisse être son amant. Car cette femme-là n'est point une coquette : elle ne se livrerait, j'en suis sûr, que domptée par la passion. »

Elle connut bien que je n'étais pas en veine de déclaration, et que j'étais bête au point de ne lui pouvoir rien dire, car après m'avoir jeté quelques paroles perdues, elle se mit à son piano, probablement afin de m'inspirer.

Elle exécuta la *Dernière pensée* d'une façon merveilleuse. Mais à mesure qu'elle jouait cette sublime page de musique, je sentais ma furie se calmer et mon cœur se noyer dans une extase que madame Dubarral produisait, sans en être l'objet.

La poésie prit tout à fait le dessus. J'aurais fait en ce moment, si j'avais été seul, les vers les plus élégiaques.

Hortense disparaissait, et quoique j'eusse les yeux fixés sur elle, je ne la voyais pas. Je dépensais tout mon être à recueillir les sons divins qui jaillissaient des touches.

Elle avait encore les doigts posés sur le clavier, où vibrait la note finale, lorsque, revenant à la réalité, je les effleurai de mes lèvres.

Je m'étais incliné doucement vers elle, et pour

n'avoir pas levé son regard elle n'en avait pas moins vu le baiser descendre.

Pourtant, ce n'est qu'après l'avoir reçu qu'elle retira brusquement les mains en devenant écarlate.

Il y eut un moment de silence, qu'un autre que moi n'aurait pas manqué de mettre à profit.

Comme je n'en faisais rien, elle se leva, allant fureter à sa petite bibliothèque, pour se donner une contenance.

Elle était émue. Je lui crus l'air sévère, tellement notre propre émotion nous fait mal juger de celle des autres.

Il fallait que je fusse un grand fou pour ne me point représenter qu'il m'était très-permis de baiser la main d'une femme, qui, l'heure d'avant, avait placé d'elle-même son cou dans la mienne.

J'eus la sottise de lui demander pardon de ma hardiesse, avec une phrase d'une galanterie raffinée.

« Vos doigts, lui dis-je, répandent une si belle harmonie, que j'ai voulu les récompenser ; mais je n'ai réussi, je crois, qu'à réjouir mes lèvres. »

Ce qu'il y a de triste, mon cher André, c'est que je mentais effrontément. Je n'avais pour Hortense que de l'amitié.

« Rémy, me dit-elle, si vous m'aimez comme je vous aime, allez-vous-en tout de suite, et ne me revoyez plus de longtemps. Je ne veux pas avoir à

rougir devant ma fille. Vous m'avez fait bien du mal ; je regrette tous les jours de vous avoir connu. Je maudis l'amour que j'ai pour vous. »

En parlant de la sorte, elle paraissait si convaincue, que mes grands principes d'honnêteté me revinrent, et que je fus sur le point de partir.

Mais comme elle est très-nerveuse, elle fondit en larmes. Moi, qui n'avais jamais fait pleurer une femme, je trouvai cela beau. Je restai donc et je me jetai à ses genoux, devant le canapé où elle s'était assise, plutôt que de se mettre dans une chaise.

De la façon dont mon visage était tourné vers le sien, ses larmes me coulaient sur les joues; et j'aurais paru sans doute pleurer comme elle à quiconque serait entré. Par malheur il n'entra personne.

Mon imagination se montait peu à peu à la volupté. Bientôt Hortense me donna des désirs fous, que j'avais peine à maîtriser.

Elle s'était complétement radoucie; la lionne était assez d'humeur à caresser.

Elle trouva moyen, afin de préparer le dénoûment, de réciter quelques vers d'elle, où elle démontre clairement que les hommes sont indignes d'être aimés. Cela me fit sourire. Je l'appelai *Bouche d'or*, et cette fois mes lèvres s'avisèrent de se prendre aux siennes.

Elle se débattit, — toujours trop tard, — se leva brusquement, et entr'ouvrant le corsage de sa robe, elle en tira une petite croix d'or, qu'elle me présenta et sur laquelle je lus ces mots : Dieu seul !

« Rémy, s'écria-t-elle, si haut, que je tremblais qu'on ne l'entendît du premier étage ; maintenant laissez-moi, — partez ou je m'en vais. »

Je faillis encore être dupe de cette manifestation, mais je pensai que ce n'était peut-être qu'un prétexte à désagrafer sa robe... Je ne me trompais point, car après une courte lutte avec madame Dubarral, Dieu (je lui en demande bien pardon !) ne fut plus seul ; je lui tins compagnie, ce qui lui fit peu d'honneur, et m'en fait encore moins.

Voilà ce qui s'est passé il y a trois mois. Et depuis nous étions, suivant l'expression d'Hortense, comme une amande : deux moitiés étroitement unies.

Notre liaison durerait encore, si quelque chose de très-grave ne nous avait fait une obligation de la rompre.

Louise, qui devient une jeune fille, en me voyant souvent chez sa mère, a fini par me donner son angélique petit cœur.

La pauvre enfant est loin de soupçonner qu'elle n'a pas le droit de m'aimer.

Elle se fait sur mon compte toutes les chimères

imaginables. Elle me croit un grand caractère, tandis que je ne suis qu'un misérable, ou plutôt un homme médiocre, capable de ramasser pour soi l'honneur d'une femme, comme un mendiant ramasse un sou dans la rue !

Il y a un an, lorsque j'aurais été digne d'une vierge, elle ne m'aurait point aimé; maintenant, que me voici libertin, que je méprise les femmes, que je n'ai plus de scrupule à leur égard, que l'enveloppe de mon âme est presque vide, elle me trouve sublime et me croit son idéal !

Oh ! la malheureuse !

Madame Dubarral, qui est une excellente mère, m'a tout avoué dès qu'elle s'en est aperçue, et elle m'a prié en grâce de m'en aller à Paris.

Je ne l'aurais pas crue si ferme dans le sacrifice. Car c'en est un pour elle, et un bien grand.

Elle m'aime plus que je n'aurais souhaité d'être aimé. Il n'y a qu'un être au monde qu'elle me préfère, c'est sa fille. La grandeur d'âme dont elle a fait preuve m'a subjugué; et j'ai pris d'elle une opinion plus haute que je ne l'avais eue jusqu'alors.

Elle est de cette rare espèce de femmes qui, tordant le frein à leurs passions échappées, les arrêtent court et avant qu'elles ne foulent quelque chose de sacré.

« J'ai peur que ma fille ne t'aime un jour, »

m'avait-elle dit plusieurs fois en souriant. « Que deviendrions-nous? Il faudrait nous séparer. J'en mourrais. »

Maintenant, c'est avec des sanglots qu'elle m'apprend ce qui en est.

Je lui ai promis de partir et je l'ai consolée de mon mieux, en l'assurant que ce rêve d'enfant s'évanouirait bien vite, quand Louise ne me verrait plus.

Je n'étais que trop sûr, d'ailleurs, qu'Hortense ne m'avait pas menti. J'avais reconnu par moi-même le sentiment que j'inspirais à sa fille.

Un soir, madame Dubarral avait quitté le salon, afin de s'entendre avec sa cuisinière pour le dîner auquel je devais assister. Louise était auprès de moi, qui faisait de la tapisserie.

« Maman vous aime bien, » me dit-elle, de façon à ce que sa grand'mère n'entendît pas.

Je devins très-pâle à l'idée que cette enfant pût soupçonner quelque chose.

Puis elle ajouta mystérieusement :

« Mais ce n'est pas encore comme moi; moi, je vous adore après Dieu. Vous êtes si aimable, vous! »

J'étais abasourdi.

Elle continua : « J'ai peut-être tort de vous dire cela, moi qui ne suis qu'une petite fille. Vous vous moquerez, j'en suis sûre. Pourtant je prie la Vierge

pour vous tous les soirs et tous les matins. N'en parlez point à maman; promettez-le-moi, monsieur Rémy. »

Je ne sais la réponse que je lui aurais faite. Heureusement madame Dubarral entra, et je fus délivré d'un grand embarras.

Louise rougit beaucoup; mais il ne fut rien dit.

J'ai quitté Vallier, annonçant à mon père que j'avais le désir de retourner à Paris.

Nous faisons à N..... mes préparatifs de départ. Quelle idée me formais-je donc de l'amour? Je l'ignore moi-même. Je n'aurais pas pu dire à l'avance : « Voilà ce que c'est. » Mais je dis très-certainement aujourd'hui : « *Ce n'est pas cela.* »

Serait-ce que mon cœur malade faisant un signe à Dieu, Dieu s'est trompé comme une simple garde qui apporte, au lieu du cordial que l'on désire, la tisane qu'on ne lui demande pas.

« *Ce n'est pas cela*, mon Dieu; tu commets un quiproquo. Remporte ta tisane!

« Me laisseras-tu mourir sans que je goûte de cet amour dont j'ai soif, de cet amour que pourtant tu as sous la main. A qui en verses-tu? Peut-être à personne. Peut-être est-ce toi-même qui l'absorbes pour te fortifier dans ta rude tâche de veilleur des êtres. Ne sois pas égoïste.

« Une goutte! rien qu'une goutte à boire sur les

lèvres d'une femme, et puis je baiserai aux pieds l'image de ton Fils jusqu'à ce que ma bouche inanimée s'entr'ouvre dans la mort.

« Mais par le ciel, ta maison de plaisance, lorsque je crierai : « De l'amour ! de l'amour ! » ne me présente plus la vaine insouciance d'une jeune fille ou la sensualité de la Vénus païenne ! Je préfère que tu me répondes, comme le ferait un ami riche à qui son ami pauvre veut emprunter quelque argent : « Je n'en ai pas ! »

Mes mésaventures amoureuses me remettent en mémoire une vieille ballade allemande que je ne comprenais pas hier, et que je comprends si bien aujourd'hui. J'ignore si tu la connais. Elle est intitulée : *Légende de l'Amour*. La voici :

« Il s'écoula de longs siècles non connus de l'histoire pendant lesquels chaque couple, depuis le jour où il s'était formé jusqu'à la mort, se gardait la foi jurée; et cela sans peine, parce que les amants s'aimaient constamment entre eux.

« Enfin une femme, la première, commença d'être infidèle à son amant, au profit d'un enfant qui n'avait point encore d'amante. »

Cela causa la mort de l'Amour. Les uns disent qu'il mourut de chagrin ; les autres, que son existence, dépendant essentiellement de la fidélité, dut cesser quand la fidélité cessa.

J'inclinerais à croire que ces derniers ont raison.

« L'Amour (pour qu'on ne l'ignore et qu'on ne le confonde avec les personnages qui portent impudemment son nom sacré) était un bel androgyne, sanctuaire vivant de volupté physique et morale.

« Aussitôt qu'il avait baisé aux lèvres un jeune garçon et une jeune fille, regardant l'un pendant qu'il baisait l'autre, tous deux commençaient de ne faire qu'un seul être, — comme lui. Et ce bonheur ne finissait point. La mort même était impuissante à les séparer ; car ils mouraient ensemble.

« Alors point de femme qui n'aimât et ne fût aimée ; point d'amoureux sans amoureuse ; point de désir sans satisfaction ; point d'inégalité dans les jouissances ; point de concessions misérables.

« Il arriva donc que le bel Androgyne mourut, — par le motif que vous savez : — ce fut Thétis qui l'ensevelit dans ses flots ; et peut-être son corps magnifique et riche en beautés d'une double sorte, devint-il la proie d'un poisson monstrueux ; à moins qu'elle ne soit vraie cette autre tradition qui prétend que Thétis le fit revivre sous ses caresses et le porta dans une île déserte où le malheureux contemple encore avec désespoir le coucher solitaire et alternatif de la lune et du soleil. »

Mais, pour moi, je confesse que l'Amour me semble bien mort; et je ne garde point cette dernière espérance qu'on trouve jamais l'île où il habiterait. Je tremble plutôt que quelque nouveau Christophe Colomb, aussi malavisé que le premier, ne nous ramène d'un voyage quelque chose de semblable à ce que celui-ci nous ramena d'Amérique, — une caricature infecte de l'Amour. Voilà ce que savent découvrir les hommes.

« De son vivant, l'Amour avait deux serviteurs : l'un mâle, appelé Sensuelo ; l'autre femelle, appelée Coquetterie : tous les deux assez laids, assez méchants et, par-dessus, très-peu dévoués à leur maître. Mais le bel Androgyne, trop parfait pour soupçonner le mal chez les autres, prouva sa grande affection pour ces deux serviteurs en leur laissant un philtre au moyen duquel ils purent prendre toutes les formes.

« De concert, ils résolurent de jouer l'un et l'autre le rôle de l'Amour, comme étant le plus agréable aux mortels, et, par conséquent, celui dont ils pourraient tirer l'un et l'autre le plus d'avantages. « Ainsi, dirent-ils, nous leur ferons croire que « l'Amour n'est pas mort, et nous hériterons de « tous ses honneurs. »

« Cette convention faite, ils se mirent en campagne, changeant d'apparence au fur et à mesure

qu'ils s'adressaient à de nouvelles gens; délicats ou grossiers, suivant le caractère du client; toujours égoïstes, toujours hypocrites, toujours méprisables, et pourtant toujours les bienvenus.

« Tandis que Coquetterie va prendre sous le bras le pauvre rêveur et lui persuade d'aimer une femme indigne de son amour, — froide, mesquine et vaniteuse; Sensuelo mêle au hasard les deux sexes, et encore le valet se fait-il souvent payer son entremise honteuse.

« Aujourd'hui, plus d'harmonie en chaque couple, — mais un marché; plus de fusion des âmes, — mais un calcul. La femme belle et pauvre se prête à l'homme vieux et riche, soit pour la vie, moyennant une dot; soit pour une heure, moyennant une pièce de monnaie. C'est Coquetterie qui a fait briller à ses yeux de jolies toilettes. Le jeune homme, de son côté, préfère la courtisane, parce que Sensuelo lui apprend que c'est une bonne machine à moudre de la volupté. »

Et maintenant, comment se fait-il qu'il y ait des gens assez crédules lorsqu'ils voient passer Coquetterie ou Sensuelo avec leurs ailes postiches et leur sacoche en forme de carquois; comment se fait-il qu'il y ait des gens assez crédules, lorsqu'ils voient passer cette gourgandine ou ce vaurien, pour s'écrier : « Voici l'Amour! »

# XLI

10 août.

Je suis sur le point de quitter N..... Dimanche soir je serai à Paris, où mon premier soin sera de m'occuper de Marianne. Si je parviens à faire de cette fille une honnête personne, j'aurai presque racheté ma faute avec madame Dubarral.

De Varly ne me donne pas de nouvelles. Je ne sais que penser. Il est vrai qu'il est si négligent, qu'il n'y a pas dans son silence matière à m'effrayer. Nul ici ne connaît cette histoire ; hormis toi, je ne l'ai racontée qu'à madame Dubarral, qui m'a trouvé l'être le plus fantasque du monde; et m'a fortement blâmé de faire ce qu'elle appelle des excentricités, tout en s'extasiant sur la naïveté de mes bonnes intentions.

Le père Andier sait que Marianne est à Paris. Mais il ne sait rien de plus. Je lui ai promis de m'informer d'elle, de tâcher de la découvrir et de la lui renvoyer si elle n'est pas rebelle à mes conseils.

Les pauvres gens, dont l'affliction est sans

égale, m'avaient soupçonné d'avoir poussé leur fille au dévergondage; mais ils ont vite reconnu le contraire, à la bienveillance sincère que je leur ai montrée. Ils m'ont fait toute sorte d'amitiés, ils ont dit qu'ils espèrent en moi comme en un sauveur.

Le soir de mon retour à N..... j'ai été me promener à Forly. J'étais seul, suivant mon habitude. Assis sur un banc, je me rappelais à moi-même les curieux événements où s'est déroulée ma vie depuis bientôt deux années. Il faisait déjà presque nuit. Mademoiselle Masseuil est venue à passer avec une dame. Il y a longtemps qu'elle ne m'avait vu, puisque je suis resté plus de trois mois à Vallier. Elle m'a reconnu, quoique je fusse enveloppé d'ombre; car elle a tourné la tête, et tout en marchant elle l'a maintenue ainsi quelque temps. Elle a été jusqu'au bout de l'allée, et puis, faisant volte-face, elle a passé de nouveau le long de moi, entraînant la dame, qui ne comprenait pas sans doute le mobile auquel elle obéissait. Elle m'a regardé de nouveau. Je ne pouvais juger de l'expression de sa physionomie; mais j'ai deviné que ce regard voulait dire :

« Me reconnaissez-vous bien, vous qui m'avez aimée? Vous ne quittez point votre banc pour me suivre de loin; est-ce que vous ne m'aimez plus? »

Je n'ai pas fait mine de remuer. Je tenais dans mon amour-propre à ce qu'elle me crût indifférent; mais je ne la perdais point de vue. Quand elle allait sortir du parc, je me suis levé, et je n'ai pu m'empêcher de faire quelques pas dans le sens des siens.

Elle a donc encore un aimant qui m'attire! me suis-je écrié avec fureur. Alors j'ai tourné les talons, et, m'adossant sur la terrasse, le menton dans ma main, j'ai écouté gronder au dedans de mon cœur les vers que tu vas lire :

Allons! c'est dit, je suis un lâche!
Ce soir je l'ai suivie encor.
Il faudra me mettre à l'attache;
Chaîne de fer, et collier d'or.

Vraiment! le chien est trop fidèle;
Stupide animal! que fais-tu?
En te voyant elle aura cru
Que tu ne peux te passer d'elle.

De mon fouet est-il besoin?
Les femmes sont toujours heureuses
Qu'on leur jappe l'amour de loin.
Mais quel est donc l'os que tu gueuses?

Sans doute ce n'est pas pour rien
Que tu cours après ta maîtresse.
N'attends pas de sa largesse
L'os fantastique, mon bon chien.

Tu rêves comme un vrai poëte;
Ce que tu veux n'existe pas;
N'attends donc plus qu'on te le jette;
Paix! à bas les pattes! à bas!

Je ne sortirai plus de chez moi jusqu'à ce que je parte. Je ne veux pas m'exposer à la revoir. De prime abord je ne raisonne point; je la prends pour ce qu'elle n'est pas. Je m'étais si bien habitué à la diviniser! J'ignore où Adolphe en est avec elle, et je ne suis même pas curieux de l'apprendre. Pourtant je lis chaque jour les publications de mariage dans le journal de N... Ils sont bien longs à en venir là. Puisqu'ils s'aiment tous les deux, ce devrait être déjà fait. Il paraît que M. Masseuil n'est pas enthousiasmé de son gendre futur. Naturellement les représentations que lui fait son père doivent porter au comble l'amour d'Adeline et changer en passion violente ce qui n'était qu'un simple caprice. Je souhaite qu'elle ne soit pas désillusionnée de lui, comme je l'ai été d'elle. Son héros est en train, à ce qu'il m'a dit lui-même, de lire le *Juif errant.* Il est fort tranquille, tout à fait revenu du trouble qu'il avait au commencement; il me produit l'effet d'un pêcheur à la ligne qui attend patiemment que le poisson se prenne.

Ainsi se meurt l'amour!

## XLII

1er septembre.

Je suis désespéré. Marianne a quitté la maison où de Varly l'avait placée. Il ne sait où elle est. La sage-femme, que j'ai été voir et à qui j'ai payé le billet que je lui avais souscrit, m'a raconté que Marianne s'était blessée malgré toutes les précautions possibles. C'est à elle qu'elle a remis une lettre à mon adresse, m'annonçant l'événement. Marianne, au lieu de jeter cette lettre à la poste, a profité de sa sortie pour ne plus rentrer. Il y a plus d'un mois que cela est arrivé. J'ai beaucoup reproché à cette femme de ne m'avoir pas récrit. Je l'ai même accusée d'avoir agi de complicité avec Marianne. Elle s'est révoltée de cette accusation, et n'a pas craint de me railler sur *mes beaux sentiments*, prétendant que Marianne est trop jolie pour ne pas *tirer parti de sa beauté*. Cela m'a révolté. Quelle ingratitude! me suis-je dit; cette malheureuse fille n'a pas de cœur. Quelques louis l'auront séduite. Décidément

elle ne valait pas que je me rendisse ridicule pour la sauver.

J'allai immédiatement trouver le préfet de police et je lui exposai mon histoire avec Marianne; il voulut bien m'entendre jusqu'au bout. Il me témoigna de la bienveillance, et quoique souriant malicieusement de l'intérêt naïf que je portais à une fille perdue, il me promit de donner l'ordre qu'on la recherchât.

Je le priai de recommander à ses agents la plus grande discrétion ; car je n'avais d'autre but que de savoir ce que Marianne était devenue. Je ne voulais pas qu'on l'inquiétât ni même qu'elle pût s'apercevoir des recherches dont elle serait l'objet.

« Repassez dans mon cabinet d'aujourd'hui en huit jours, m'a dit le préfet de police, et très-certainement vous aurez une réponse. »

J'attends impatiemment l'expiration des huit jours. Ce n'est pas que j'aie l'espoir de ramener Marianne au bien ; mais je suis curieux de connaître jusqu'à quel point elle s'est avancée dans la voie du mal.

Ce Paris que j'avais tant désiré habiter m'apparaît sous les couleurs les plus hideuses.

Tout s'y abîme au fond de la débauche. Les vertus n'y sont qu'un mythe, une jolie fable sur laquelle les écrivains ou les causeurs discutent agréable-

ment. On ne croit à rien qu'à la jouissance brutale. On ne pratique rien, sinon le vice. C'est une partie de l'hygiène des penseurs. Ils l'avouent eux-mêmes.

Moi, je suis comme un enfant auquel une mère imprudente aurait remis en main un couteau pointu. Je me pique à chaque instant, parce que je n'ai pas encore pris soin d'émousser la pointe de mon sens moral. Quand l'idée m'en viendra, peut-être serai-je assez mûr pour ne me point blesser. Mais alors je serai bien coupable si je m'en sers contre les autres. Il ne suffit donc pas que j'aie ruiné mes illusions sur l'amour. Il faut donc encore que je ruine celles que j'avais sur les gens célèbres.

Les dernières qui me resteront t'auront pour objet; j'espère qu'en mourant j'en aurai le cœur tout rempli.

Placé entre l'ennui plat de la province et l'âcre saveur de l'orgie parisienne, je ne sais pour quoi je vais opter. Je suis dégoûté de moi-même, autant que je suis désenchanté des autres.

Je me vois arriver prématurément à cette époque fâcheuse de la vie où l'homme se venge sur les réalités crapuleuses de ne plus croire à ses rêves de bonheur.

Si j'avais la foi que disent avoir tant d'hommes sans mœurs, je trouverais un refuge contre l'ignominie humaine derrière les murs épais d'un cou-

vent ; mais il me faudrait encore ce que les catholiques appellent la grâce..... Oui, mon cher André, la grâce de dompter le corps et de l'affranchir d'un commerce avec les femmes, lequel mon âme méprise parce qu'elle n'y pourra jamais avoir sa part.

Actuellement il s'établit entre ma conscience et l'automate un combat où l'une et l'autre sont tour à tour victorieux.

Le mieux serait d'épouser une petite femme toute simple et d'arranger avec elle sa vie très-bourgeoisement ; car rien n'est moins poétique que celle des poëtes.

Malheureusement, lorsque s'est écroulé le monde impossible que j'avais rêvé, il a jonché le monde réel de ses débris, et maintenant je n'ai plus la force de les écarter et de me frayer une route au milieu d'eux.

Oh ! s'il m'arrivait comme au bûcheron dont parle Rabelais !

Il avait perdu sa cognée et gémissait de ce qu'il ne pouvait plus travailler. Jupiter, voulant l'éprouver, commanda à Mercure de descendre sur la terre et de jeter aux pieds du bûcheron trois cognées, la sienne, une d'or et une d'argent.

« S'il se contente de la sienne, dit Jupiter, vous lui donnerez les deux autres. Mais s'il en choisit une

autre, vous vous servirez de la sienne pour lui couper la tête. »

Le bûcheron, trop heureux de retrouver sa cognée, supplia Mercure de la lui rendre, sans se soucier de la cognée d'or ni de celle d'argent.

Alors Mercure, obéissant à Jupiter, les lui laissa toutes les trois.

La cognée que j'ai perdue, c'est le courage de vivre! Je me suis assis sur mon existence comme le bûcheron sur le soliveau qu'il ne peut plus fendre parce qu'il n'a plus sa cognée.

Je n'ai plus mon courage!

Que Dieu le fasse jeter devant moi par un de ses anges avec l'amour (une cognée d'or!) et la gloire (une cognée d'argent!) j'imiterai le bûcheron sans demander à Dieu qu'il imite Jupiter.

## XLIII

12 septembre.

Hier soir, sur le boulevard, j'ai rencontré Marianne au bras d'un homme de cinquante ans.

Il fallait que je fusse aux aguets pour la reconnaître, car elle est habillée avec un luxe effrayant.

J'ai passé deux fois à côté d'elle afin de me bien assurer que je ne me trompais pas.

Elle m'a vu, j'en suis sûr; mais elle a détourné la tête et s'est mise à rire sous je ne sais quel prétexte, afin de cacher son trouble à son amant.

Le préfet de police m'avait déjà donné les renseignements que je désirais. Elle a un appartement magnifique dans la rue de Provence, que lui a meublé M. R... un riche capitaliste. Cette misérable fille, que j'ai connue si pure il y a deux ans, possède à un suprême degré l'intelligence du vice.

Personne ne dirait, à la voir, que quelques mois plus tôt c'était une petite servante en province. Elle n'a pas d'instruction, mais elle a beaucoup d'esprit naturel, et le vieux débauché doit trouver du charme à cette naïveté qui se joue de la pudeur.

Crois-tu que je doive être assez brisé par ce résultat déplorable de ma bienfaisance !

Je n'essayerai point de persuader à cette fille le retour à la vie honnête; ce serait entreprendre une chose impossible. Elle se moquerait de moi, voilà tout ce que j'y gagnerais.

Je tâcherai d'oublier le don Quichottisme dont j'ai fait preuve dans cette circonstance, et surtout de n'y plus retomber.

C'est ainsi, mon cher André, que s'envolent nos beaux sentiments, épouvantés par l'expérience,

comme une compagnie de perdrix par le plomb strident du chasseur.

Les âmes généreuses, quand elles sortent de leurs premières illusions, sont contraintes de mépriser les hommes.

Tout en les méprisant, on a deux choses à faire :

1° Se servir d'eux comme de vils instruments qu'on jette lorsqu'on a fait sa fortune ou sa réputation ;

2° Renoncer à en retirer aucun bénéfice, de peur de se salir en y touchant.

Et si, dans la somme des turpitudes morales qui deviennent en nous autant de vertus conventionnelles, se rencontre par hasard un mobile désintéressé, gardons-nous de le montrer. C'est le plus haut point que puisse atteindre le mépris de la société où nous vivons ! Ignoble elle-même, elle ne comprend pas qu'on puisse agir noblement. « Sans doute, pense-t-elle, il y a quelque chose sous cette magnanimité; vous jouez la comédie. » Épargnons-lui la satisfaction d'insulter notre âme de ses soupçons.

Toi, mon cher Besson, qui sais être heureux, tu me gourmandes sur mon pessimisme, et tu me dis que les déceptions que j'ai subies sont exceptionnelles.

Tu me pries d'essayer d'une existence nouvelle,

m'assurant que je m'en trouverai mieux. « Marie-toi, m'écris-tu, cela m'a réussi et te réussira pareillement. »

Oh! que je voudrais le vouloir!

Mais l'amour que j'ai eu pour Adeline, amour inconcevable, bizarre, ridicule, m'a dévasté le cœur au point qu'aucune femme, quel que fût son mérite, n'y pourrait recueillir la tendresse à laquelle elle aurait droit.

Qu'est-ce qu'Ophélie pour Hamlet?

Je n'aurais avec ma femme qu'une communication de sens. Je ne saurais point réduire mon âme à la mesure de la sienne; aussi lui semblerait-elle informe, parce qu'elle n'en pourrait juger les proportions.

Après tout, elle aurait raison; car un homme vraiment grand est maître de lui-même, et il donne sa miniature à voir aux petites gens.

Je crains que tu ne t'imagines, mon cher André, que je joue à l'incompris. Moi-même, lorsque je songe que j'ai quelque affinité avec certains héros de romans, loin de m'enorgueillir, je me méprise un peu plus. Mais qu'y faire? Je ne me crée point cet état; je le subis. Je donnerais gros d'avoir vécu et de vivre encore à la façon du premier venu; par exemple du brave homme d'avocat qui n'a pas d'autre idée que de gagner son procès.

Jusque-là, j'ai été voué à l'étrange. Je voudrais bien que cela finît. Il ne tient pas qu'à moi, comme tu le parais croire, de marcher sur la grande route.

Si l'âme avait une forme, tu verrais que la mienne ne ressemble pas plus à celle de mon voisin, qu'une négresse de l'Abyssinie ne ressemble à une blanche fille de France. Maintenant je consens à ce que mon âme soit considérée comme la négresse (en effet, elle est bien noire!) et celle de mon voisin comme la jolie personne. Je ne m'y trompe point : tel sera l'avis général.

Mais cela m'est très-indifférent. L'Abyssinienne n'est pas coquette; elle ne cherche point des admirateurs; elle ne demande qu'une chose : c'est d'être libre. Tantôt couchée à l'orientale sur les lobes de mon cerveau, et respirant avec délices un bouquet de poésies; tantôt chevauchant sur une image entrevue à travers le désert brûlant de mon pauvre cœur.

Elle veut, non point être regardée, mais regarder; et puis se chanter à elle-même, accompagnée par le glas qui tinte, sa petite opinion sur les choses humaines. Écoute qui voudra; peu lui importe.

Si monsieur le Monde s'arrête sous son balcon et crie : bravo! elle ne s'en apercevra seulement pas. D'ailleurs ce monsieur est trop pâle pour lui plaire.

Elle le renverrait sans jalousie aux âmes blanches, c'est-à-dire aux cuisinières sociales. Quant à elle, la noble Abyssinienne, la vierge au teint d'ébène, la négresse de sang royal, elle n'accepte que les hommages d'Osiris.

## XLIV

3 novembre.

Décidément la débauche n'est pas mon fait. Je n'ai même pas le talent de m'hébéter de *filles et d'absinthe*. J'y suis tout à fait inepte. Pourtant je ne manque pas d'amis qui m'enseignent charitablement l'art de s'épuiser. Mais je n'y fais pas de progrès.

Mademoiselle Masseuil vient de se marier à Adolphe. Certes je m'attendais parfaitement à *ne point tomber malade* lorsque cette nouvelle m'arriverait, mais j'aurais cru que cela m'aurait causé une très-vive émotion.

Il n'en a rien été. Je suis exactement comme si je n'avais jamais aimé cette jeune fille : elle m'est indifférente. Aussi j'ai écrit à Adolphe la lettre la

plus amicale, où je le félicite de son bonheur, qui, m'a-t-on dit, décroît sensiblement avec le chiffre de la dot.

Je suis d'autant plus aise qu'Adeline soit mariée, qu'en lui voyant ses airs de *madame* à travers les rues de N... je serai incapable de retomber dans mes illusions.

Je puis désirer une femme mariée, jamais l'idéaliser, par la raison qu'une fleur sur laquelle une chenille a passé perd beaucoup de son prix. Cela soit dit sans aucune espèce d'application malveillante.

Il paraît qu'Adeline est très-positive. Elle entend qu'Adolphe soit notaire ou avoué, et elle n'a pas tort, car cela vaut encore mieux pour lui que de jouer aux dominos. Les actes ou les requêtes se changent en or, et les symphonies de Beethoven s'en accommodent par conséquent.

Si j'avais été le mari de mademoiselle Masseuil, je ne doute pas qu'elle ne m'eût mis au même régime. Et à moi, lui demandant en grâce de me laisser rêver, elle aurait infailliblement répondu : « Mon ami, cela ne rapporte pas un sou ! »

Et puis la musique est si chère ! sans compter les robes ! Je l'échappe belle !

Quelle bonne inspiration j'ai eue de ne pas prendre le nœud de velours qu'elle mettait sous ma main à la soirée de M. Merrat !

Mon père, qui m'a annoncé la nouvelle de ce mariage avec toute la discrétion possible, pour ne point m'affliger sans doute, me conseille de revenir à N... où il a dépisté deux ou trois demoiselles qu'il me donne à épouser au choix.

Je les tirerai à la courte paille et je lui rendrai réponse ensuite.

Peu m'importe d'avoir celle-ci ou celle-là, puisque ce ne peut pas être celle qui n'est pas.

Le hasard est un bon conseiller. C'est le seul sur la raison duquel je sois disposé à compter.

Werther a été bien fou de se tuer pour Charlotte. Je l'ai beaucoup admiré ce pauvre frère. Je croyais le comprendre; aujourd'hui je ne le comprends plus. Qu'avait donc Charlotte que n'ait pu lui donner une autre femme, la première petite bourgeoise venue?

Aucune femme, malheureusement, ne vaut la peine qu'on se brûle la cervelle par regret de ne la point avoir. Elles sont toutes des choses fongibles, comme on dit en droit, des choses qui se remplacent les unes par les autres.

Parle-moi du Razetta de la *Nuit Vénitienne!*

Il va souper.

Musset aurait bien dû suivre l'exemple de son héros, plutôt que de s'empoisonner par verrées.

Mais si l'on veut absolument du drame, il faut

se percer de son épée, d'après la recette du berger Bazile, donnée par Cervantès.

Le sang coule sans qu'on ait la moindre égratignure. Quiterie est subjuguée par ce violent témoignage d'amour, et le pauvre Gamache en est pour ses frais de noces.

Plût à Dieu que les amours ne fussent que malheureuses! Le pis, c'est qu'elles sont grotesques, comme le reste des choses humaines. Le ridicule vit en adultère perpétuel avec la vie, et le seul plaisir un peu vif que je prendrai encore sera d'affirmer ce concubinage à mes propres yeux. Comme un homme qui, se sachant trompé par sa femme, la guette afin de la surprendre en flagrant délit, je me tapis derrière mes vingt-deux ans et je regarde passer madame la Vie au bras de son galant M. le Ridicule. J'assiste à leurs caresses qui se transforment. J'admire que madame la Vie se livre sans vergogne à ce drôle, en courtisane qu'elle est, et je m'écrie : « Bon courage, madame, cela m'amuse; vous êtes indigne de me faire pleurer. »

## XLV

25 décembre.

Tu m'écris, mon cher Besson, une bien jolie phrase :

« Quand on a perdu ses illusions, il faut les rechercher partout jusqu'à ce qu'on les ait retrouvées. »

Cela m'a fait réfléchir, et je me suis mis en quête des miennes. Les retrouverai-je? Je n'en sais rien. Du moins, je n'aurai pas la sottise de rester assis sur ma chaise et de crier :

« Tout est fini ! »

Si tout allait recommencer ?

L'imagination humaine est un terrain fertile, inépuisable, qu'on laisse parfois en jachères, mais qui ne se lasse jamais de produire.

Depuis que je m'étais promis de ne plus rêver, j'ai fait de nouveaux rêves. La chimère est de la famille du phénix ; elle renaît de ses cendres.

Comme cet enfant qui pleurait à chaudes larmes parce que sa sœur avait cassé sa papillonnète :

« Hi, hi !... ma papillonnète est casssée, je ne pourrai plus prendre de papillons ; » ainsi, lorsqu'Adeline eut brisé mon *illusionnète*, « Hi, hi ! m'écriai-je d'un ton plus grave ; mon illusionnète est en morceaux, je ne pourrai plus prendre d'illusions. » Maintenant que je réfléchis à ce que je faisais, je ris de moi tout autant que du petit, car papillonnète et illusionnète se raccommodent très-vite... heureusement ou malheureusement...

J'avais trop vieilli en quelques mois. Maintenant je me sens rajeunir. Je pense que je ferai un homme ordinaire avant qu'il soit longtemps.

Après réflexion, je viendrai dans l'étroit sentier de la vie sociale reprendre la place que j'avais abandonnée dans l'espoir de me frayer une voie indépendante, ce que personne au monde, même le plus grand génie, n'est capable d'accomplir.

Et tout en acceptant la réalité, je l'enluminerai de couleurs brillantes qui me puissent caresser l'œil agréablement.

Je suis trop poëte, quoi que je fasse, pour ne pas voir les choses, malgré moi, sous un faux jour. Je ne demande qu'à me tromper.

L'erreur me rend à la vie ; la vérité, j'entends celle que peuvent avoir les hommes, me brise le cœur quand elle m'apparaît.

J'ai à te raconter quelque chose de bien simple

qui te prouvera jusqu'à quel point je suis impressionnable, et comme s'écroule au moindre souffle poétique ce monument de scepticisme que je m'étais bâti si solide des débris de mon amour.

Avant-hier, comme je m'ennuyais plus que de coutume à Paris, j'ai pris le chemin de fer (n'importe lequel) et je m'en suis allé visiter une petite ville, médiocrement curieuse, mais qui devait m'offrir l'avantage de l'imprévu; car je ne savais pas qu'elle existait une heure auparavant.

En descendant à la gare de L....., je demandai ce qu'il y avait à visiter. Il me fut répondu que je ne verrais rien d'intéressant.

La personne à qui je m'adressais me conseilla pourtant de me promener au jardin public, qui, sans être bien remarquable, valait, d'après elle, la peine d'être vu, lorsqu'on était sur les lieux. Je m'y dirigeai donc, maugréant contre le hasard et tout prêt à faire à ce Dieu que j'adore de grossières irrévérences.

On arrive à ce jardin public par une grande terrasse plantée de tilleuls. Les pauvres tilleuls! ils semblent s'être dépouillés pour permettre au soleil d'hiver de nous approcher.

Au commencement de décembre, chaque rayon qui vient à nous est le bienvenu.

J'ai suivi la terrasse jusqu'au bout; puis, tour-

nant un massif d'épicéas, je me suis engagé dans un petit chemin, qui allait je ne sais où, fait de pente et d'escaliers.

De chaque côté, des herbes et des ronces; au milieu, pierreux; puis, derrière des murs moussus à droite et à gauche, de grands arbres, des chênes à l'imposant branchage, auxquels le lierre prête sa verdure éternelle pour les dédommager de s'appuyer sur eux.

Au-dessus, un beau ciel d'un bleu froid.

Dans le lointain, comme bruit dominant, les coups de battoir des laveuses, que j'aime tant entendre résonner sur l'eau.

Tout cela formait une harmonie émouvante, je t'assure. C'était un moment de bonheur; un reflet de rêve sur la réalité; je ne sais quoi de plus noble que ce qui se passe journellement à ma connaissance; une identification avec l'ensemble des êtres; une absorption dans le grand tout.

J'allais descendre les escaliers lorsqu'une jeune fille allait les monter.

Quelle jeune fille penses-tu que ce soit? Une demoiselle flanquée de sa maman et qui s'empresse, du plus loin qu'elle voit s'avancer un jeune homme, de laisser tomber sa voilette pour le mieux pourlécher des yeux et s'attirer elle-même un regard plus pénétrant; ce qui est, à bien prendre,

une sensualité dans ses langes. Non, mon cher André, c'était tout bonnement une petite servante, mais si délicate de sa personne, si bien moulée dans sa robe d'indienne, ayant une tête si gentille sous le foulard qui la couvrait, enroulé et noué suivant la mode de Bordeaux! Quelle charmante enfant!

Avec quelle grâce elle portait un gros paquet de linge mouillé sous son bras gauche! Avec quelle aisance elle faisait l'équilibre en se penchant de l'autre côté, juste autant qu'il le fallait! Comme sa main droite pendait bien le long de sa jupe!

Quelles délices j'ai éprouvées, mon cher André, à regarder la pauvre créature, qui, tout le temps qu'elle a monté les escaliers, a tenu les yeux simplement baissés.

Arrivée en haut, et quand elle a senti qu'elle allait me perdre de vue, elle s'est retournée, l'adorable curieuse, pour se faire sa petite opinion sur le jeune monsieur qui avait passé près d'elle sans l'insulter de quelques grivoiseries.

Le jeune monsieur attendait ce coup d'œil, et il a suffi à combler le charme de son âme, quoiqu'il sût bien qu'il n'y avait rien là que de l'enfantillage ou, tout au plus, le *quant à soi* d'une femme; c'est que j'ai saisi, mon cher Besson, un rapport poétique qui aurait échappé à bien d'autres. Ne va

pas me dire que j'ai idéalisé : j'ai vu vrai, voilà tout.

Oh ! si j'étais peintre, je voudrais faire de cette scène un tableau ravissant.

Je la verrai toujours, moi, toujours. J'ai beau te la raconter, tu ne pourras l'imaginer. Il aurait fallu en être témoin.

Je voudrais que l'éternité, mon ami, la grande éternité ressemblât à la minute que j'ai passée-là ; et je tiendrais Dieu quitte de son paradis.

J'ai joui de me trouver encore si pur, si capable de sentir immatériellement, si prenable à l'idéal, malgré mes secousses écœurantes. C'est un éclair rapide sillonnant le ciel sombre de mon âme.

Cependant la petite avait disparu : pensant quoi? Eh, mon Dieu ! peut-être que je fus bien timide pour ne pas lui avoir dit un mot d'amourette ; qu'elle aurait voulu connaître le son de ma voix ; que... chut ! n'ajoute rien ; laisse-moi rêver. Sache encore une fois qu'à tort ou à raison, quoi qu'il y eût dans son cœur ou sa tête, pendant cette minute j'ai possédé l'infini.

Le long de mon chemin, que je continuais à suivre, j'ai vu une porte ouverte sur le jardin public. Je m'y suis arrêté. Figure-toi que ce jardin public est un ancien coteau qu'on a zébré de sentiers qui tranchent en gris sur un fond vert.

Tout au bas, la rivière, sombre miroir où se reflétaient de pauvres arbres n'ayant plus que quelques rameaux tortus autour de leur chef, comme un vieillard qui n'a gardé de cheveux que derrière les oreilles.

Enfin, entre les arbres, un soleil à la large face que le froid semble rougir et qui se déshabille lestement à l'horizon.

Le respect humain seul m'a empêché de tomber à genoux devant la sublimité divine ; car il passait du monde à mes côtés ; mais j'ai demeuré longtemps dans la même position, immobile et transfiguré.

Puis j'ai traversé le jardin, le singulier jardin planté presque à pic sur le bord de la rivière, et je suis remonté, m'intéressant aux plantes, aux insectes, aux oiseaux, et bénissant d'instinct tout ce que je pouvais voir, entendre ou sentir de la nature et de Dieu !

Alors des vers m'ont germé au cœur ; ils sont comme la formule de ma régénération morale : je les dédie à cette enfant dont un regard m'a rendu l'espérance, et que, pour ce motif, je connaîtrai toujours sous le nom de Speïa.

Rémy, me suis-je dit, ne vois-tu pas les roses
S'effeuiller à l'automne, au printemps refleurir;

Lorsque l'on a ton âge et qu'on revient des choses,
Pour elles il faut repartir.

Après avoir nié, le mieux qu'on ait à faire,
Vois-tu bien, c'est de croire ainsi qu'au temps passé;
C'est d'incliner le front; de ramasser à terre,
Grain par grain, de la foi le rosaire cassé;

C'est d'aimer de nouveau; c'est de prier encore,
Quoique l'amour ni Dieu ne nous aient entendus;
C'est de chanter ses chants sur sa harpe sonore,
Quoiqu'ils n'aient point d'échos et quoiqu'ils soient perdus.

Après avoir senti de l'horreur pour le monde,
C'est de venir à lui; de lui tendre la main,
Et de le relever de sa litière immonde,
Comme on fait à l'homme ivre au bord d'un grand chemin.

C'est de se rappeler que sa honte est la nôtre;
Que le monde c'est nous; que nous sommes en lui;
Et qu'il ne s'agit plus d'en devenir l'apôtre,
Encor moins de le fuir, mais d'y vivre aujourd'hui.

Après avoir pleuré l'idéal en déroute,
C'est de tirer parti de la réalité;
C'est de prendre son âme et de la lancer toute
Dans le milieu commun : dans la vulgarité.

C'est de ne plus vouloir que ce qu'on peut atteindre;
D'accepter le bonheur à mesure qu'il vient,
De souffrir en secret, de ne jamais se plaindre,
D'agir d'après la foule et comme il lui convient.

Après avoir compris le néant de la vie,
C'est d'oublier qu'on dure à peine quelques jours,

Et de s'accommoder dans cette hôtellerie
Comme si l'on devait y demeurer toujours.

C'est de donner encor, malgré l'expérience
(Car à quoi peut servir de se désabuser?),
Dans cette vieille erreur qu'on appelle espérance;
De garder ses hochets et de s'en amuser.

Tu me diras que ma conversion est bien douteuse pour s'être opérée si vite, et que j'aurai peine à tenir la résolution que je prends d'être homme parmi les hommes.

Certes, cela me sera difficile; mais je le veux.

S'il y a quelque chose de pis que l'illusion, qui nous fait voir tout en beau, c'est la contre-illusion, qui nous fait voir tout en laid. Est-il rien de plus sot que de se supplicier ainsi soi-même à la façon des prêtres indiens?

Croirais-tu, mon cher André, que dans ces derniers temps j'en étais arrivé à ce degré de maladie de retourner tous les sentiments, toutes les pensées, toutes les actions, afin de constater de quelles pièces était la doublure.

Je m'écriais avec rage : Oh! si j'avais le microscope qui montrerait, dans une goutte d'encre représentant la vie, ces monstres invisibles à tout autre esprit qu'à celui d'un fou comme moi; je forcerais le spectateur à reculer d'effroi rien qu'à l'aspect des serpents informes qui pullulent en

un seul atome du mobile le plus pur en apparence.

Eh bien ! je ferais là une besogne intelligente, ma foi ! et dont les pauvres êtres qui se laissent aller tout uniment au courant de la vie, sans y chercher malice, devraient me savoir beaucoup de gré.... Il ne leur manquait plus que des infusoires moraux !

Est-ce donc là de la force de pensée ?

A quoi aboutit-elle ?

Les beaux bâtons qu'on remue dans l'eau, je veux dire : dans le sang de son cœur !

Je vais me mettre à collectionner de petits cailloux, ou des portraits-cartes, ou de vieux feuilletons ; cela ne fera de mal à personne, au moins.

Il y a sagesse à se passionner pour les choses insignifiantes ; c'est le moyen de ne pas souffrir des grandes. D'ailleurs les grandes sont imaginaires, et l'on n'a pas le loisir de les imaginer tant qu'on s'occupe des autres. Quel est le bonhomme, habitué à lire son journal, jouer au billard et *faire des écritures*, qui s'aviserait de se demander pourquoi il a été créé ? Parbleu ! pour lire son journal, jouer au billard et faire des écritures.

Comment trouves-tu le conte de la *Fumerole extravagante*[1] ?

[1] Je demande bien pardon au lecteur, de la part de Rémy Doxal; *Fumerole* ne se trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie ;* mais c'est un mot de son pays ; il l'emploie par ignorance du nom

Une fumerole, d'un coup de pioche, fut un jour précipitée, avec une petite motte de terre, dans un buisson voisin de son infecte demeure. Elle s'installa sur une feuille, et, quoique l'air soit différent de la pourriture où vivent les bêtes de son espèce, elle se persuada que c'était le seul élément qui lui convînt.

Voilà un peu d'orgueil! Pensant aux autres Fumeroles, elle les prenait en pitié, les trouvait misérables de ne pas s'élever comme elle, et n'était point éloignée de croire qu'elle appartenait à une espèce préférable à la leur. Malgré tout, la Fumerole extravagante, qui se donnait des manières de cigale, commença de s'apercevoir que cela ne lui seyait point, et qu'à part certains moments fort rares elle était fumerole, — et très fumerole! L'ennui la gagna d'être isolée. Elle en vint à regretter son fumier. Heureusement, de même qu'un coup de pioche l'avait enlevée à sa patrie naturelle, un coup de vent l'y fit retomber. Et maintenant on peut la voir traînant un fétu de paille pourrie avec l'aide de sa femelle, qui ne se doute point que son mâle a entendu chanter les oiseaux du ciel.

J'aurai justement le sort de la Fumerole extravagante!

scientifique qui est, je crois, *Courtilière*. Sans doute il a beaucoup d'autres fautes à se reprocher.

## XLVI

12 janvier.

J'abdique le moi de plus en plus. Me voici bientôt en chemin de me croire une particule infime, et, par conséquent, de ne point souffrir plus de la vie que le coquillage ne souffre des flots de la mer qui le roulent sur la grève; que le grain de sable ne souffre du simoun qui l'emporte au milieu d'un tourbillon. J'ai été gâté par cette croyance que je suis quelque chose par moi-même, et non point un simple trait d'union entre mon père et le fils que je dois avoir; — une sorte de bout de conduit par où s'échappe une série de pauvres diables fort étonnés de se reproduire ainsi les uns les autres.

Mais pourquoi ne suis-je pas né d'une fleur sauvage, fleur sauvage moi-même, — sur quelque rocher inaccessible aux hommes? Je n'aurais pas beaucoup plus d'importance que je n'en ai. J'aurais seulement moins de peine à remplir mon rôle!

Puisque je suis bien certainement un homme, malgré certains traits de caractère qui ne se rencontrent pas fréquemment dans cette espèce, j'agirai en conséquence : j'apprendrai à compter l'argent, — et à ne point compter sur quelque supériorité de la part d'une femme. Je m'évertuerai à bien dîner ; à regarder, non plus pour savoir (c'est trop dangereux), mais pour me distraire la vue ; à m'assimiler le plus de choses matérielles qu'il me sera possible ;

En un mot, je graisserai les rouages de la machine qui aura nom Rémy Doxal.

Je deviendrai même à la rigueur citoyen. J'aurai des opinions politiques. Je voterai aux élections pour le même concitoyen s'offrant à la même candidature sous deux gouvernements successifs... Ne se doit-on pas à sa patrie ?

S'il me vient par hasard une pensée méprisante relativement aux mystifications privées et publiques, je fermerai tout de suite les écluses. Il n'y aura pas moyen qu'elle s'écoule.

Par exemple, celle-ci s'arrêtera devant le barrage :

« Atroce, atroce cette vie sans amour, sans franchise, sans grandeur ! Toujours de la bouffonnerie insupportable à une âme noble, des turlupinades au lieu de principes et de sentiments ; une société

fécale; jusque dans le cœur de la femme choisie des odeurs délétères. Callot a peint le monde en peignant la tentation de saint Antoine! »

En revanche, je lèverai la pelle pour laisser passer une pensée de cet acabit :

« Est-il rien de plus pur, de plus beau, de plus parfumé, de plus harmonieux, de plus divin, qu'une jeune fille sortant timidement de sa couche rêveuse, — avec cette grâce incomparable..... et aussi cette timidité. « La liberté sort aujourd'hui de sa chambre..... ou, si l'on aime mieux, de la chambre des députés? »

Enfin, il faut faire son cocon avant de mourir, et tirer de son petit cerveau non pas de la soie, mais je ne sais quelle activité dérisoire qui devient le linceul du travailleur.

Il faut apporter sa pierre à la tour de Babel, que les apôtres du progrès disent déjà montée très-haut, et y mettre d'assez bon mortier pour n'avoir rien à craindre de la fantaisie du sceptique qui s'y arrêterait comme devant un Rambuteau colossal.

Les nouveaux constructeurs ne me paraissent pas s'entendre beaucoup plus entre eux que les anciens, — ceux de la Bible. Ils s'entendent même un peu moins; car cette fois la confusion n'est pas seulement dans le langage, elle est encore dans les

idées. Cependant ils ne s'arrêtent point, — au contraire. Ils gâchent de l'ouvrage — que c'est un plaisir ! Je vais me mettre de la partie, et faire des sottises comme les autres, au lieu de rester les bras croisés.

On ne me traitera plus d'homme inutile. On dira que je prends le côté sérieux de la vie. Les filles de famille m'estimeront et commenceront à croire que je suis un garçon supérieur, capable de les bien poser.

Il semblera que mon intelligence se sera dénouée au bout de vingt ans d'obstruction. Pour peu que je fusse dévot, il y aurait des gens qui crieraient au miracle.

J'aurai tout simplement mis mon âme dans un petit coin, n'importe où ; puisque l'âme embarrasse plus qu'elle ne sert ici-bas !

Et quand je viendrai à mourir, elle surgira de sa cachette, comme un diablotin à ressorts de la boîte où il est enfermé.

Ce ne sera pas un médiocre avantage que de l'avoir laissée de côté pendant les quelques années de l'existence humaine. Elle débarquera toute fraîche dans l'île Paradisiaque, au lieu d'avoir vieilli, comme elle l'aurait fait, si je lui avais laissé courir le monde, et de s'être usée à tous les carrefours sociaux.

Je m'attends, mon cher Besson, à ce que tu me gourmandes, sous prétexte qu'on doit fatiguer son âme durant sa vie pour le bien de ses semblables. Oui, oui, sans contredit. J'achèterai quelque part une petite guenon qui fasse toute sorte de tours, — de ces tours qu'on est convenu d'attribuer à l'âme; par exemple, je ferai danser la petite guenon — sur mon épiglotte, si je harangue le peuple; sur ma lèvre, quand je l'appuierai contre celle d'une femme; sur ma main, lorsqu'elle serrera celle d'un *véritable* ami.

La petite guenon aura bien de la besogne; elle crèvera de fatigue justement le jour où l'âme qu'elle singera trouvera une vie digne d'elle. Elle sera enterrée avec mon cadavre — comme avec quelque chose qui la vaut.

Et pendant qu'ils s'anéantiront tous les deux, Psyché radieuse se mettra en possession de l'Amour pour l'éternité.

J'espère que le plus beau jour de ma vie sera le jour de ma mort. Après cela, je pourrais bien me tromper, et je connais des bonnes gens qui, n'ayant jamais eu d'autre âme que la petite guenon, comptent pour eux sur beaucoup plus de bonheur posthume qu'ils n'en voudraient pour moi. Il est assez curieux de voir ceux qui barbotent dans des relavures de toute sorte, engraissant à gogo leur corps

et la petite guenon, aspirer ensuite à des joies immatérielles comme pis-aller.

Je dois te paraître, mon cher André, bien déraisonnable pour un néophyte de la foi mondaine. Il est surprenant que je sois si rebelle à redevenir ce que je suis né, de la chair dont ont fait les hommes. Rassure-toi. J'ai mes moments. L'infirmité de ma nature est si grande, que la moindre bagatelle me distrait de ma haute misanthropie. A l'exemple du chien auquel son maître vient d'administrer brutalement des coups de fouet, et qui s'en est allé quelque temps couver sa douleur à l'écart, je me rapproche souvent de la main d'airain qui m'a frappé, en levant sur la Vie mon regard bleu plein d'espérance. Elle me traite après comme avant, et je reviens encore la caresser. Il est si cruel de bouder la Vie lorsqu'on a mon âge! Il est si doux de profiter du caprice qu'elle a parfois d'être bonne!

Toi, tu es heureux, malgré d'imperceptibles déboires, — ceux-là mêmes qui m'irritent au cube de leur grosseur.

Ce que je t'envie surtout, c'est la rectitude de ton jugement, qui te fait voir tout dans la même ligne, au lieu que les objets miroitent à mes yeux en changeant de forme et de couleur, comme dans un kaléidoscope.

Il y a toujours une partie de moi-même qui est passive à l'autre. Je n'agis pas de peur de me voir agir, ce qui arrêterait mon action à court. Je ne puis te dire combien je souffre de cette diffusion !

Mon cœur est un petit champ de bataille où se bousculent, se chargent et s'accablent les impressions les plus contradictoires, jusqu'à ce qu'elles tombent pêle-mêle les unes sur les autres. Et cette hécatombe morale ne rend pas, par malheur, le terrain plus fertile, comme l'hécatombe humaine dans les champs de bataille ordinaires. D'abord, parce que l'on s'y bat sans trêve; ensuite, parce que, la lutte cessât-elle, il a été trop foulé par l'escadron des vanités.

Mais je suis bien ambitieux avec cette comparaison guerrière. Je donne trop de relief à un tableau misérable, et qui ne vaut certes pas que je fasse des phrases d'aussi mauvais goût.

C'est un de mes défauts, — tu as dû t'en apercevoir. — J'exagère beaucoup, et je mets à mes exagérations un vêtement d'Arlequin. Que veux-tu ? Pardonne-moi. Voilà ma nature. Je te la découvre en ta qualité de besson ; je me guinderais si je parlais à d'autres. J'écrirais d'après le procédé académique. Je mesurerais mon style à un échantillon autorisé. D'ailleurs, je tâcherais d'avoir les idées

de tout le monde, ou du moins je n'exprimerais que celles-là, car je suis convaincu que c'est le seul moyen de se faire agréer de la société, qui veut qu'on pense et qu'on parle à la mode du temps.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître;
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Je suis enfermé, mon cher André, dans je ne sais quel labyrinthe d'où je ne peux sortir. L'obscurité est complète autour de moi. Seulement, par hasard, quelque lueur trompeuse vient m'éclairer et disparaît aussitôt. Cela ne sert qu'à me montrer l'horreur de ma situation. Je vais à tâtons, — échouant à chaque pas contre des murs glacés. Ariane, Ariane! où es-tu? Mais je suis plaisant d'appeler une Ariane comme si j'y croyais encore. Hélas! il n'y a rien d'aussi beau qu'une fiction, c'est-à-dire — le néant!

En vérité je divague. Plains-moi, Besson. Chaque floraison des fèves me cause une mortelle frayeur. Je me dis : Est-ce cette année que je deviens fou? Je le suis bien un peu déjà, mais pas tout à fait. Lorsque je réfléchis sur moi-même (ce qui prouve

qu'il me reste un peu de sagesse), je me fais souvent l'effet d'un homme arrêté devant un steeple-chase de chevaux de bois. Rien n'y manque. Au-dessus du pavillon, comme drapeaux, — des lieux communs en vedette ; au-dessous, comme lanternes chinoises, — les opinions des grands hommes, lesquelles font beaucoup d'effet, mais éclairent peu.

Les pensées les plus diverses passent tour à tour avec une rapidité telle que cela m'éblouit. Je n'ai pas le temps de les bien reconnaître. Je les devine. Elles n'enfilent point au passage les anneaux de la faveur publique, et, par conséquent, ne me gagnent point le moindre macaron, — les maladroites !

Les unes rient de leur course circulaire comme de grandes filles folâtres ; les autres se cramponnent, sérieusement préoccupées de se tenir en équilibre ; celle-ci pleure et voudrait bien que tout cela finît : c'est une petite, nommée la Vertu, à qui le mouvement de la société fait mal au cœur, et qui tremble de tomber ; celle-là, — une pensée raisonnable, — compte son argent pour savoir si tout à l'heure elle aura de quoi payer le marchand. Cette autre est en croupe derrière l'Amour ; cette autre derrière la Mort. Dans l'un des chars, je m'entrevois assis près de ma fiancée ; dans l'autre, voilée

d'un drap noir, se dessine la forme d'un cercueil... Et la manivelle tourne toujours. Je saurai, peut-être avant qu'il soit longtemps, ce qui la *faisait* tourner !



FIN.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

# ERRATA

---

Page 10, ligne 13. — Au lieu de : *brevetés;*
lisez : *brevetées.*

Page 35, ligne 15. — Au lieu de : *sons;*
lisez : *sols.*

Page 48, ligne 14. — Au lieu de : *énoiseleurs;*
lisez : *énugeleurs* (casseurs de noix).

Page 283, ligne 26. — Au lieu de :

*N'attends pas de sa largesse;*

lisez :

*N'attends-tu pas de sa largesse.*

